UNIVERSITÉ DE BORDEAUX — FACULTÉ DES LETTRES

N° 7

SAINTE-BEUVE POÈTE

ET

LES POÈTES ANGLAIS

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

PAR

THOMAS G. S. COMBE, M. A.

30 AVR. 1937

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS
6, place Saint-Christoly
—
1937

ERRATA

Page 27, ligne 12, *au lieu de :* en 1840, trois ans après, *lire :* en 1850, treize ans après.

Page 28, ligne 23, *au lieu de :* Pichou, *lire :* Pichot.

Page 41, lignes 7-8, *au lieu de :* il faisait la connaissances, *lire :* il faisait la connaissance.

Page 46, ligne 3, *au lieu de :* et les envoyais, *lire :* et les envoyai.

Page 55, dernière ligne, *au lieu de :* dans ce dernier vers, *lire :* dans le dernier vers.

Page 106, ligne 15, *au lieu de :* passé sa crise romantique, *lire :* passée sa crise romantique.

Page 145, ligne 15, *au lieu de :* Sainte-Beuve se souvient des poèmes, *lire :* Sainte-Beuve se souvient d'un des poèmes.

Page 163, ligne 19, *au lieu de : Pensées d'août, lire : Pensée d'août.*

COMBE.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41536509_0017

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX — FACULTÉ DES LETTRES

N° 7

SAINTE-BEUVE POÈTE

ET

LES POÈTES ANGLAIS

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

PAR

THOMAS G. S. COMBE, M. A.

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS
6, place Saint-Christoly
—
1937

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MES PARENTS

AVANT-PROPOS

Nous tenons à adresser nos remerciements à M. le Professeur Galland pour ses bons conseils et l'aimable intérêt qu'il n'a jamais cessé de nous témoigner.

Nous remercions aussi Mme Guillaumie-Reicher, docteur ès lettres, qui nous a complaisamment offert un précieux concours en lisant notre manuscrit et en y apportant quelques corrections essentielles.

SAINTE-BEUVE POÈTE

ET LES

POÈTES ANGLAIS

INTRODUCTION

Le sujet de notre étude est trop peu original pour qu'il soit besoin d'une longue introduction. Depuis le jour où Charles Magnin écrivait dans son compte rendu de *Joseph Delorme* : « Pour trouver quelque chose d'analogue, il faut recourir aux Lakistes »[1], nombreuses sont les études qui ont traité des sources anglaises de la poésie de Sainte-Beuve. Et lorsque, de nos jours, on évoque le souvenir du poète, que le critique ferait oublier, c'est généralement pour parler de ses imitations de Cowper, de Wordsworth, de Crabbe, etc.

L'inspiration anglaise de Sainte-Beuve poète est devenue un lieu commun de la critique littéraire.

Pourquoi donc reprendre un sujet si défraîchi ? Nous avons deux bonnes raisons : premièrement, il est toujours instructif d'examiner de près les lieux communs; ensuite, celui qui nous intéresse est, malgré tout, plus commun qu'il n'est clair.

Ce qui est clair, c'est que l'œuvre poétique de Sainte-Beuve rappelle, à certains égards, celle de quelques poètes

(1) *Le Globe*, 11 avril 1829.

anglais. Nous trouvons, par exemple, dans les *Poésies de Joseph Delorme* une veine réaliste analogue à celle de Kirke White et de Crabbe; les méditations des *Consolations* peuvent se comparer aux *Poèmes méditatifs* de Coleridge ou à une partie essentielle de l'œuvre de Cowper, et dans les contes en vers des *Pensées d'août* Sainte-Beuve se rapproche de Wordsworth, Crabbe, etc.

Cependant, la comparaison qui fournit ces observations ne prouve rien. Elle ne fait que poser un problème sans le résoudre. Un travail de vérification s'impose. Est-ce que Sainte-Beuve connaissait les poètes anglais en question ?

Sur ce sujet, nous rencontrons les opinions les plus diverses. D'Haussonville affirme que Sainte-Beuve « avait beaucoup étudié les Lakistes »[2]. Texte met Sainte-Beuve au nombre des poètes romantiques qui ont « ignoré l'essentiel de leur œuvre »[3]. D'après Smith, il avait une « connaissance approfondie » des Lakistes, mais seulement « après son éclipse poétique »[4]. Giese est de l'avis qu'il ne les avait pas « pénétrés intimement »[5]. Cependant, les critiques, divisés sur ce point particulier, sont tous d'accord sur la thèse générale de l'inspiration anglaise de Sainte-Beuve. Cette observation ne manque pas d'être troublante, surtout associée avec une autre non moins importante.

C'est que dans leurs études sur les rapports de Sainte-Beuve avec les poètes anglais les critiques ont glissé d'une façon presque cavalière sur le sujet de sa connaissance de la langue anglaise. Même M. Michaut se contente de dire : « Il savait l'anglais; sa mère, sans doute, lui avait fait apprendre la langue de ses ascendants insulaires. »[6]. Etant donné que Sainte-Beuve n'avait pas accès à des traductions, la question n'est cependant pas dénuée d'intérêt.

---

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1875 (VII), p. 138.
(3) *Etudes de littérature européenne*, 186.
(4) *Influence des Lakistes sur les Romantiques français*, 172.
(5) *Sainte-Beuve, a literary portrait*, 37.
(6) *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, 93.

Une autre précision s'impose. Il ne suffit pas d'expliquer certains aspects de l'œuvre de Sainte-Beuve en invoquant l'influence anglaise : il faut se demander loyalement s'il n'y a pas d'autres explications aussi valables. Lorsqu'on part de l'observation des analogies que Sainte-Beuve présente avec certains Anglais, on a tendance à vouloir juger le poète à la lumière de ces analogies; il est aussi important d'examiner ces analogies à travers le poète. Il ne faut pas que, par un louable souci de conserver l'unité d'intérêt, on délimite trop rigoureusement le champ des recherches, au point d'élever une cloison de séparation entre le sujet de « Sainte-Beuve imitateur des Anglais » et celui de « Sainte-Beuve poète ». C'est, toutefois, ce que l'on trouve chez la plupart des critiques qui ont traité notre sujet, lesquels ont couru ainsi le danger de présenter leurs conclusions dans une fausse perspective.

D'ailleurs, en étudiant l'inspiration anglaise de Sainte-Beuve par rapport à toute son activité poétique, on est mieux placé pour observer le jeu de ce phénomène que nous appelons « influence étrangère », et qui n'est pas seulement une question de sources. On voit mieux d'où naît le besoin de l'étranger, comment il opère, comment il se combine avec les énergies spontanées qui travaillent au-dedans l'esprit de l'auteur. On discerne, en plus de la mesure de l'inspiration étrangère, le rôle actif des influences qui l'ont déterminée. Cet aspect de notre sujet a été généralement négligé.

Ces quelques observations suffiront pour montrer qu'il n'est pas totalement impossible de renouveler l'étude des rapports de Sainte-Beuve avec les poètes anglais, et qu'il est même désirable de la renouveler.

Un mot sur notre méthode. Nous avons toujours essayé d'appuyer nos conclusions sur des faits concrets, « significatifs », comme disait Taine. Dans cet esprit, nous avons examiné, avant d'étudier sa poésie, les contacts personnels de Sainte-Beuve avec l'Angleterre, ce qu'il savait d'anglais, ses lectures et ses impressions avouées des poètes. Cons-

cient de ce que le vrai est un idéal difficile à atteindre en critique littéraire, nous avons tenu à rester dans les limites du vraisemblable. Aussi avons-nous pensé qu'il ne faut supposer arbitrairement l'existence d'un fait que lorsqu'il est indispensable; qu'il est légitime de ne pas vouloir expliquer à tout prix par une influence étrangère, qui serait purement hypothétique, ce qui s'explique fort aisément et fort naturellement par les tendances individuelles de notre poète.

En effet, le but de la littérature comparée n'est pas de proposer des influences, mais, comme nous l'avons indiqué, d'expliquer le jeu de celles qu'elle peut démontrer.

CHAPITRE PREMIER

SAINTE-BEUVE ET L'ANGLETERRE
CONTACTS PERSONNELS

Dans toute étude littéraire, le critique se trouve avoir affaire à deux sortes de faits. Premièrement, il en voit qui sont pleinement significatifs et dont la portée est claire; ceux-ci conditionnent toute conclusion éventuelle que l'on peut porter sur un sujet donné. Deuxièmement, le critique distingue des faits qu'on pourrait appeler « passifs », et qui se prêtent, à la rigueur, à plus d'une interprétation; manquant de sens déterminé, ils empruntent un sens relatif à des conclusions qu'ils n'ont pas servi activement à établir. Les premiers sont la matière essentielle de toute démonstration; les seconds affaiblissent la démonstration qui y trouve un appui. Or, en cherchant à déterminer les rapports de Sainte-Beuve et des poètes anglais, on rencontre plusieurs faits de cette seconde espèce, que nous avons trouvé prudent d'isoler dans notre premier chapitre. Ce sont les contacts qu'eut Sainte-Beuve avec l'Angleterre avant 1837, c'est-à-dire ceux qui auraient pu avoir une influence directrice sur son évolution poétique.

1

Sainte-Beuve était l'arrière-petit-fils d'une Anglaise. Son père avait épousé Augustine Coilliot, dont la mère, issue de Thomas Canne et de Marguerite Midelton, « alliait en elle,

dit Séché, le sang de nos vieux marins et des marchands anglais »[1].

S'il existait une science de l'hérédité, elle nous fournirait sans doute de bien curieux et utiles renseignements sur l'ascendance anglaise de Sainte-Beuve. Elle nous dirait si l'élément étranger dans son sang, ce demi-quart qui nous paraît si peu important, aurait néanmoins eu assez d'importance pour disposer Sainte-Beuve à goûter plus volontiers et plus naturellement qu'un Français pur de tout alliage la sensibilité poétique d'outre-Manche. Mais une pareille science n'existe pas, et nous n'avons pas la prétention de la fonder ici. Aussi l'ascendance anglaise de Sainte-Beuve est-elle un fait sans portée pour nous et pratiquement inutilisable.

Que dire de l'influence de sa mère ? Petite-fille d'une Anglaise, est-ce que Mme Sainte-Beuve aurait orienté l'esprit de son fils vers l'Angleterre ? Devant cette question, ce qui nous manque n'est point une science, ce sont des faits, car on sait peu de chose touchant l'éducation de Sainte-Beuve. Si, toutefois, on se permettait une conjecture, ce serait celle-ci : inculquer à l'esprit de son fils un intérêt particulier pour l'Angleterre était vraisemblablement la moindre des pensées de Mme Sainte-Beuve, puisqu'elle ne devait pas s'y intéresser elle-même. Elle avait été élevée en France; elle n'avait jamais traversé la Manche; elle ne devait guère considérer l'Angleterre comme une seconde patrie. Et, certes, durant l'enfance de son fils, qui naquit en 1804, c'est-à-dire à l'époque des guerres napoléoniennes, il est peu vraisemblable qu'elle ait éprouvé pour la nation ennemie des sentiments bienveillants. Ajoutons qu'elle n'avait aucun goût littéraire, et qu'elle n'avait jamais entendu parler des poètes lakistes[2]. La conclusion qui semble s'imposer est que

---

(1) L. Séché, *Sainte-Beuve*, I, 20. Séché cite un archiviste boulonnais. Voir : *Année boulonnaise*, 1885-1886.

(2) Voir *Journal des Goncourt*, année 1863, p. 5. Cf. G. Michaut, *op. cit.*, 40. M. Michaut n'a rien trouvé qui indique que Mme Sainte-Beuve « eût conservé quelque chose de ses origines anglaises ».

l'éducation de Sainte-Beuve était toute française d'esprit et de sympathie. Quoi qu'il en soit, ce que nous en savons ne nous offre aucun indice positif qui éclaire la question des rapports de Sainte-Beuve avec l'Angleterre.

Quant au fait que Sainte-Beuve naquit et passa ses premières années à Boulogne-sur-Mer, à proximité de l'Angleterre, cela, non plus, ne nous permet pas de dire que son esprit dût acquérir, par la force des choses, une réceptivité naturelle pour ce qui était anglais.

La question ne se pose évidemment pas à l'égard de l'enfance proprement dite de Sainte-Beuve, car il ne faudrait pas sans doute attacher trop d'importance à ce que devaient être les sentiments naturels de l'enfant pendant la guerre. Sainte-Beuve aurait pu chanter avec Delavigne :

> Enfant, j'aimais la France, aimer la France alors
> C'était détester l'Angleterre (3).

La période qui nous importe est celle qui s'écoula entre 1815 et 1818, année où Sainte-Beuve partit pour Paris. Après la guerre, la ville de Boulogne redevint un trait d'union entre la France et l'Angleterre. La colonie anglaise, dispersée en 1803, s'accrut si rapidement qu'en 1819 parut un journal anglais : *The Boulogne Telegraph* (4).

Toutefois, une colonie d'étrangers ne constitue pas un milieu, à moins qu'on ne se trouve en contact régulier ou en rapports avec elle. Et il ne paraît pas que Sainte-Beuve fréquentât les Anglais de Boulogne, ni même qu'il en eût connu avant 1817. Du seul fait que Sainte-Beuve pouvait voir souvent des Anglais à Boulogne, il est difficile de conclure qu'il dût s'intéresser à eux. On pourrait aussi bien soutenir le contraire, car, faisant partie intégrante de la vie générale de la ville, les Anglais perdirent sans doute aux

---

(3) C. Delavigne, *Messéniennes : Le Retour*, œuvres complètes, Didier, 1855, 518.

(4) Pour tous renseignements sur la colonie anglaise à Boulogne, voir *Boulogne-sur-Mer*, II, 614.

yeux de Sainte-Beuve l'attrait de l'extraordinaire, et l'habitude engendra sans doute l'indifférence. Quoi qu'il en soit, rien ne nous autorise à supposer que, étant données la proximité de l'Angleterre et la présence à Boulogne de quelques Anglais, l'esprit de Sainte-Beuve subît une première influence anglaise. Tout au plus pourrait-on affirmer que si les circonstances l'amenaient un jour à s'occuper de la littérature anglaise, il pourrait se rappeler les Anglais de sa ville natale. Mais ils n'étaient certainement pas la cause première d'une tendance de son esprit, soit consciente, soit inconsciente.

Aussi est-il assez difficile de suivre Troubat quand il affirme, en parlant de son maître : « Il tenait d'origine anglaise par le côté maternel, et ce n'était pas la seule transmission héréditaire de son lieu de naissance international. Son goût pour les poètes lakistes traduits ou imités par lui témoignait assez de ce don particulier qui lui faisait une double patrie. »(5). « Double patrie » est très exagéré. Et quel que fût, par la suite, le goût de Sainte-Beuve pour les poètes lakistes, ce n'est qu'une fantaisie poétique d'y trouver une transmission héréditaire de son lieu de naissance. Troubat, dans un livre de souvenirs, avait sans doute le droit de faire ainsi de la poésie, mais sa fantaisie ne serait guère à sa place dans une étude de littérature comparée. Néanmoins, M. Partridge, en la citant, la prend au sérieux (6). Et M. Smith y trouve un appui pour sa thèse. Il écrit tendancieusement : « Les circonstances, semble-t-il, ont voulu que le jeune Charles s'intéressât de bonne heure à la littérature anglaise. Sa grand'mère (*sic*) maternelle était Anglaise, et son séjour à Boulogne pendant ses années d'enfance devait lui donner le goût de la langue de Shakespeare. »(7). Si cette remarque avait été introduite, en passant, dans la conclusion de M. Smith, nous ne nous y serions pas arrêté : car sa

(5) J. Troubat, *Sainte-Beuve intime*, 11.

(6) E. Partridge, *The French Romantics' Knowledge of English Literature*, 174.

(7) M. A. Smith, *Influence des Lakistes sur les Romantiques français*, 68

conclusion l'appui[8]. Mais il est inadmissible qu'elle soit introduite au cours de la démonstration, puisqu'elle n'offre aucun appui sérieux à la conclusion, et qu'elle n'est, ni plus ni moins, qu'une pétition de principe.

2

C'est en 1817 que Sainte-Beuve prit vraiment contact avec les Anglais. En cette année il connut à l'Institution Blériot, où il faisait ses premières études, les frères Arthur et Charles Neate, dont la famille était venue, à cette époque, habiter Boulogne. Au mois de septembre de l'année suivante, Sainte-Beuve quitta Boulogne pour aller continuer ses études à Paris. Mais, au bout de deux ans, il revit les Neate, qui, pensionnaires à l'Institution Landry, suivirent avec lui les cours du Lycée Charlemagne. « Nous vécûmes ensemble, dit Charles Neate, dans la famille du professeur. Nous avions chacun une chambre et nous vécûmes ainsi pendant plus de trois ans dans la plus parfaite intimité. »[9]. Avec Sellèque, Arthur et Charles Neate étaient les meilleurs amis de Sainte-Beuve.

On est tenté de voir, malgré tout, dans cette amitié pour deux Anglais un indice que Sainte-Beuve se soit senti attiré par les compatriotes de ses ascendants insulaires, et l'on se demande s'il faut trouver ici un exemple d'affinité spirituelle. Cependant la vérité est vraisemblablement bien plus prosaïque. Sainte-Beuve et les Neate se lièrent d'amitié à Paris parce qu'ils s'étaient connus à Boulogne, et dans une petite institution de province il était inévitable qu'ils se connussent. Cette amitié ne nous importe pas par ses origines; mais il faut se demander quels en furent les effets. Eveilla-t-elle dans l'esprit de Sainte-Beuve un intérêt plus

(8) D'après M. Smith, Sainte-Beuve était, dès ses premiers essais poétiques, un disciple fervent des Lakistes.

(9) Article de l'*Atheneum*, mars 1878, 414, traduit par M. Bonnerot, *Rev. de litt. comp.*, oct.-déc. 1933, p. 738.

vif pour ce qui était anglais ? Occasionna-t-elle chez lui cet élargissement d'esprit qui vient du contact avec l'étranger ?

Malheureusement, on connaît bien mal les conversations des jeunes gens. Dans la seule allusion qu'il y fasse, Sainte-Beuve parle uniquement de leurs « grands entretiens philosophiques »[10]. Rien ne nous indique que Sainte-Beuve ait aimé à s'informer sur l'Angleterre, ni que les Neate aient aimé à en parler. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les frères anglais étaient depuis longtemps en France et qu'ils y avaient reçu la majeure partie de leur instruction. Superficiellement du moins, ils devaient peu se distinguer de leurs camarades français. A ce propos, la lecture de leur correspondance avec Sainte-Beuve est curieuse et intéressante. On voit que, lorsqu'ils rentrèrent en Angleterre pour y terminer leurs études, ce fut pour eux un voyage de découverte dans un pays étranger. Ils écrivirent sur l'Angleterre et les Anglais avec un bien curieux détachement[11].

Dans sa première lettre, Arthur avoue que les Anglaises sont moins belles qu'il ne les avait toujours supposées. Et s'il reproche à son frère Charles, resté en France, d'oser affirmer que « les Anglais sont bêtes et qu'ils le deviennent tous les jours davantage », il n'hésite pas, lui-même, à les juger avec dureté : « ... C'est une remarque que tout voyageur désintéressé a faite, savoir, que, malgré que les Anglais soient arrivés sous beaucoup de rapports au plus haut degré de civilisation, comme, par exemple, sous celui du luxe, cependant, à les considérer sous d'autres rapports, on les croirait à moitié sauvages. »[12].

De son côté, Charles Neate parle avec un égal détachement de « ce qu'il a vu de la nation anglaise ». « On ne peut rien faire en Angleterre, dit-il, sans le grec, à moins qu'il ne soit remplacé par l'argent, qui remplace tout. » Et il parle avec

---

(10) *Correspondance*, I, 7 (10 oct. 1826).

(11) La vie de collège en Angleterre, de 1823 à 1827, *Rev. de litt. comp.*, n° cité.

(12) Lettre du 28 juin 1823.

indignation de l'intolérance religieuse en Angleterre[13].

D'une façon générale, les Neate critiquent sévèrement leur pays, son clergé étroit d'esprit, son système universitaire aristocratique, la corruption de ses mœurs électorales, son peuple ignorant. A une époque où l'Angleterre et ses institutions suscitent en France une vive admiration, les Neate en esquissent un tableau peu flatteur et mettent Sainte-Beuve en garde contre une attitude trop admiratrice.

Ce qu'il faut surtout souligner, c'est le fait que, pas une seule fois, ils ne parlent de la poésie anglaise.

Il nous semble donc, étant donné le caractère spécial des frères Neate et le curieux témoignage de leurs lettres, que nous aurions tort de vouloir exagérer l'importance — pour notre sujet — de leurs relations de lycée avec Sainte-Beuve. Ce que nous en savons ne nous aide nullement à prédire ce que sera la réaction de Sainte-Beuve devant la poésie anglaise. Il faut donc faire abstraction de cet incident, comme des autres faits déjà examinés.

3

Plusieurs fois au cours de leur correspondance, les frères Neate invitèrent Sainte-Beuve à venir passer quelque temps chez eux à Tubney Lodge, près d'Oxford. Des raisons d'économie l'empêchèrent longtemps de faire ce voyage. Ce n'est qu'en 1828, avec l'argent que lui rapporta le *Tableau* qu'il se décida à l'entreprendre.

Nous abordons l'examen du voyage en Angleterre d'un point de vue nouveau. Jusqu'ici nous avons cherché un chemin qui ait pu conduire Sainte-Beuve à la poésie anglaise, nous en avons exploré plusieurs, mais ils ont abouti chacun à une bifurcation sans poteau indicateur. Dans le cas présent, nous trouvons Sainte-Beuve déjà arrivé. En 1825, il avait fait pour le *Globe* le compte rendu du *Voyage histo-*

(13) Lettre du 2 novembre 1823.

rique et littéraire en Angleterre d'Amédée Pichot. Dans son article sur la partie de cet ouvrage consacrée à la poésie anglaise contemporaine, il avait parlé spécialement de la poésie lakiste. Ses impressions à cette époque, comme nous le verrons [14], n'étaient nullement enthousiastes. Est-ce que l'étude de son voyage nous fournit des indices utiles sur son attitude ultérieure, avant et après 1828 ?

Sainte-Beuve nous a laissé une relation de son voyage dans les deux lettres qu'il écrivit à Victor Hugo. L'une d'elles nous montre un Sainte-Beuve touriste, consciencieusement curieux, visitant monuments publics, musées, sites pittoresques, s'intéressant particulièrement, en bon disciple de Hugo, à l'architecture gothique [15]. Aucune allusion à la manière de Pichot, à la littérature. En décrivant sa visite à Westminster Abbey, il ne parle même pas du « coin des poètes » — « The Poets'Corner ». A Londres, il souffre « d'accès de spleen », dira-t-il plus tard [16].

L'autre lettre nous rapporte ses impressions de son séjour chez ses amis à Tubney Lodge, près d'Oxford. La campagne anglaise lui plaît beaucoup. « Je suis ici, écrit-il, à la campagne, ne faisant rien que jouir d'un joli pays, bien varié, avec des arbres bien ronds, des bruyères, des étangs, la Tamise fort petite encore à deux milles, beaucoup de gazon. » [17]. Nous ne nous étonnons pas de trouver parmi les poésies de Delorme un sonnet décrivant un beau paysage de l'Oxfordshire :

> Que de fois, près d'Oxford, en ce vallon charmant,
> Où l'on voit fuir sans fin des collines boisées,
> Des bruyères couper des plaines arrosées,
> La rivière qui passe et le vivier dormant,

---

(14) Voir chapitre III.

(15) *Correspondance générale*, 105 (lettre du 12 septembre 1828, écrite chez les Neate, à Tubney Lodge, Oxford).

(16) *Correspondance générale*, 541 (lettre à Charles Labitte, 5 sept. 1835).

(17) *Ibid.*, 103 (26 août 1828).

Pauvre étranger d'hier, venu pour un moment,
J'ai reconnu, parmi les maisons ardoisées,
Le riant presbytère et ses vertes croisées,
Et j'ai dit en mon cœur : Vivre ici seulement !... (18).

Le vœu qu'il exhale dans ces vers était bien plus poétique que réel. La prose de sa lettre exprime un sentiment totalement différent. Nous y voyons que ce poète qui a déjà conçu Joseph Delorme ne se plaît pas en Angleterre. Il s'y sent spirituellement dépaysé.

« Je vis à l'anglaise, continue-t-il, assez matériellement, n'ayant pas un moment à rêver ni à travailler, car mes bons amis ne me laissent pas. Au bonsoir toute poésie. Ce sera au retour, quand j'aurai trouvé mon loisir et votre vivifiant soleil, à vous, à de Vigny, à Boulanger, à Emile Deschamps, Paul; car cette poésie, au moins chez moi, est une taupe honteuse qui rentre à cent pieds sous terre, à moins de silence profond et de sécurité parfaite. Aussi, au milieu de mon contentement et de mon bien-être, j'ai des tristesses, des regrets de vous tous, qui me feraient pleurer si je pouvais être seul un quart d'heure ! Quelle drôle de vie mènent les Country-Esquires (*sic*) : chasse, pêche, dîners, promenades à cheval, le prêche le dimanche : la plupart sont curés de leur paroisse; tous les gens que je vois ici sont curés en vérité; il n'y paraît guère d'ailleurs, dansant, mariés, aimables à leur façon et, quoique très croyants, assez peu dévots. » (19).

Dans cette lettre pas plus que dans l'autre, aucune allusion à la poésie anglaise. Aucun essai, même, de décrire les aspects de la vie de campagne chantés par les poètes. Nous soulignons ces omissions non point pour nous étonner, car elles ne surprennent que si l'on s'attend à autre chose. Si, par exemple, ainsi que Séché le croit, il était vrai que Sainte-Beuve fît une excursion en Angleterre principalement

(18) *Poésies de Joseph Delorme*, 167.
(19) *Correspondance générale*, 103.

parce qu' « il avait lu tout récemment les œuvres de Wordsworth, Keats, Southey, Coleridge, Kirke White », et qu'il avait pris à cette lecture un plaisir infini et s'était découvert une âme à leur image, et que « l'idée lui était venue de s'inspirer d'eux et de les imiter pour enrichir à sa manière l'anthologie de l'école romantique »[20] — si cela était vrai, il y aurait lieu de s'étonner qu'il ne parlât pas de ces poètes dans des lettres à un poète. Et s'il était vrai que Sainte-Beuve, comme M. Bellessort l'a affirmé, ait rapporté de son voyage... « une pénétration plus vive de la poésie des Lakistes, de cette poésie familière et familiale, humble, mystique, bourgeoise, des William Cowper et des Wordsworth »[21], il y aurait lieu de s'étonner qu'il ne se montrât pas plus éloquent sur l'espèce de révélation que lui avait value son voyage. Toutefois s'il était vrai que Sainte-Beuve se soit peu intéressé à la poésie anglaise après ses articles de 1825, rien ne serait plus naturel que les omissions que nous avons signalées. Cette dernière hypothèse s'accordant le mieux avec les faits connus nous semble être la vraie. De toute façon, le voyage de Sainte-Beuve, examiné de près, ne nous apporte aucune leçon positive au sujet de ses rapports avec les poètes anglais avant 1828 : il ne révèle certes pas un Sainte-Beuve amateur enthousiaste de poésie anglaise. Quant à son attitude ultérieure, les lettres citées ne nous laissent rien deviner. Tout au plus peut-on dire du voyage qu'il a dû enrichir Sainte-Beuve de souvenirs, qui ont pu s'éveiller à l'occasion pour colorer et vivifier ses lectures anglaises. Tout le reste est littérature.

Quelle est l'impression générale que Sainte-Beuve a rapportée d'Angleterre ? Nous avons déjà vu combien il s'est ennuyé à Londres et à Tubney Lodge. Il semble que Sainte-Beuve se soit senti dépaysé en Angleterre et qu'il n'ait pas éprouvé pour le pays de son arrière-grand-mère l'affection

---

(20) L. Séché, *op. cit.*, 86. Cf. *Cénacle de Joseph Delorme*, 137.
(21) A. Bellessort, *Sainte-Beuve et le XIX^e siècle*, 73.

et l'intérêt particuliers que d'aucuns lui ont attribués. Nous ne nous étonnons pas de lire dans une lettre qu'il écrivit, en 1830, à Villemain demandant à ce dernier de lui procurer un poste de professeur à l'étranger, qu'il préfère le continent à l'Angleterre, et qu'il aimerait vivre en Allemagne. « Vivre là, dit-il, apprendre l'allemand, l'Allemagne, me serait bon et doux pour quelques années. » (22).

4

Entre 1828 et 1837, date de la publication des *Pensées d'août*, nous ne relevons aucun nouveau contact personnel avec l'Angleterre dans la vie de Sainte-Beuve. Ceux que nous avons examinés ont été peu féconds en indices positifs. A première vue significatifs, ils se sont montrés impropres à servir de base solide à une démonstration sérieuse.

Il était tentant de ne pas trop scruter des faits qui semblent faciliter la solution de notre problème; de se dire que puisque Sainte-Beuve avait du sang anglais dans les veines, et qu'il avait été élevé par la petite-fille d'une Anglaise; puisqu'il comptait deux Anglais parmi ses amis de jeunesse, et qu'il avait fait un voyage en Angleterre, il serait plus porté et mieux doué qu'un autre pour s'intéresser à la poésie anglaise. On voit que nous avons bien fait de ne pas céder à la tentation, car si notre chapitre ne nous apporte aucune certitude positive, si la solution de notre problème ne semble guère plus proche, du moins, dès le commencement de notre enquête, avons-nous réduit la possibilité de nous égarer en nous débarrassant de quelques faux guides. En somme, nous avons simplifié notre tâche. Nous n'avons pas affaire à un Sainte-Beuve mystiquement prédestiné à aimer la poésie anglaise. Nous sommes à même de nous demander franchement, et sans idée préconçue, si, en réalité, il l'a aimée et s'il l'a bien connue.

---

(22) *Correspondance générale*, 174 (lettre du 31 janvier 1830).

Il va sans dire que nous enlèverions d'avance à nos conclusions toute autorité si nous ne cherchions préalablement à déterminer ce que Sainte-Beuve savait d'anglais. Nous tâcherons de prévenir cette objection dans notre prochain chapitre.

CHAPITRE II

CE QUE SAINTE-BEUVE SAVAIT D'ANGLAIS

1

Sainte-Beuve ne commença qu'à l'âge de 18 ans à apprendre la langue anglaise. Dans une lettre qu'il écrivit en 1822 à son ami Sellèque, il dit : « J'apprends l'anglais par forme de désœuvrement et, à mon retour, sinon à ton arrivée, nous pourrons jargonner ensemble. » (1).

Tout porte à croire vrai cet aveu de Sainte-Beuve. On ne comprend pas qu'il ait pu se tromper ni qu'il ait voulu tromper un ami intime sur un pareil détail. Néanmoins, M. Bonnerot, appuyant en cela l'avis de M. Smith, a affirmé : « Mais dès maintenant il faut retenir ce détail que Sainte-Beuve connaissait l'anglais et le comprenait. Il l'avait appris tout enfant à Boulogne, parce que chacun parlait anglais dans sa ville natale, où les Anglais venaient à tout instant, et il comprenait l'anglais si aisément qu'il a pu de très bonne heure lire dans le texte les poètes lakistes... et cette connaissance que d'aucuns ont voulu nier explique mieux que tous les commentaires la poésie romantique de Sainte-Beuve. » (2).

---

(1) *Correspondance*, I, 4 (14 sept.).

(2) La vie de collège en Angleterre de 1823 à 1827, *Rev. de litt. comp.*, oct.-déc. 1933, p. 688.

Note. — M. Bonnerot, commentant la lettre à Sellèque, a encore affirmé : « Sainte-Beuve savait alors assez d'anglais pour lire couramment les revues anglaises et traduire les poètes, Wordsworth, Southey, etc. » (*Correspondance générale de Sainte-Beuve*, 40.)

Il est aisé de voir que M. Bonnerot, en résumant le jugement traditionnel sur les poésies de Sainte-Beuve, a mis dans sa version de ce que Sainte-Beuve savait d'anglais plus d'ardeur généreuse que de réflexion sérieuse. Nous ne nous arrêterions pas à examiner une affirmation que la lettre de Sainte-Beuve invalide implicitement si M. Smith ne nous avait donné l'impression qu'elle a un certain cours. Parlant du « jeune Charles », M. Smith dit : « ... Son séjour à Boulogne pendant ses années d'enfance devait lui donner le goût de la langue de Shakespeare. » (3). Il n'est pas apparemment superflu de faire remarquer que, pendant l'enfance de Sainte-Beuve, il n'y avait pas d'Anglais à Boulogne, et que, par conséquent, on devait y parler très peu l'anglais durant ces années. Notons, d'ailleurs, que c'est énoncer une généralisation de la pire espèce que d'affirmer que chacun parlait anglais à Boulogne à cette époque. Il faut croire que la ville a beaucoup changé depuis sous ce rapport, malgré le nombre accru de visiteurs d'outre-Manche.

M. Bonnerot, sentant aussi bien que nous que son affirmation ne porte pas toutes les marques de la vérité authentique, a cité à l'appui quelques lignes d'une lettre d'Arthur Neate écrite en 1826 : « Toi qui comprends si bien l'anglais, pourquoi ne m'en écris-tu point ? Il faut que tu aies déjà fait un certain progrès pour traduire de suite le style épistolaire qui ne doit pas être le plus facile. » (4).

Loin de prouver que Sainte-Beuve ait appris l'anglais tout enfant à Boulogne, la remarque d'Arthur s'adresse plutôt à une personne qui étudie la langue anglaise tout au plus depuis quelques années. On ne parle pas d'un « certain progrès » quand on écrit à quelqu'un qui possède depuis longtemps une langue étrangère. C'est là une expression destinée à encourager un débutant. M. Bonnerot a mal choisi sa citation. Ajoutons qu'il a omis de citer d'autres passages des

---

(3) M. A. Smith, *op. cit.*, 68.
(4) *Rev. de litt. comp.*, n° cité, 731.

lettres des frères Neate, lesquels démontrent clairement le mal-fondé de sa supposition.

Sainte-Beuve, en janvier 1827, accédant aux demandes de son ami, a écrit une lettre en anglais. Voici les impressions d'Arthur : « Votre coup d'essai was very good, *considering all things* : pray let me have another specimen of it; *it is the best of all exercises.* » (5). C'est nous qui soulignons : les expressions soulignées sont surtout significatives. Arthur n'aurait pas écrit : « considering all things », si Sainte-Beuve avait appris l'anglais pendant son enfance. Cela veut dire qu'étant donné le peu de temps qu'il a pu consacrer à l'étude de l'anglais, son premier essai ne manque pas de mérite : il y a des fautes, mais il fallait s'y attendre. C'est une manière de dire : « Ce n'est pas trop mal. » Quant à l'autre expression soulignée : « it is the best of all exercises », cela signifie nettement que Sainte-Beuve devra se perfectionner.

Si Sainte-Beuve avait commencé durant son enfance à apprendre l'anglais, s'il en avait su quelque chose en 1817, quand il fit la connaissance des frères Neate à Boulogne, il est invraisemblable que son grand ami anglais l'eût ignoré. Or, dans une lettre du 28 juin 1823, dans laquelle il est question d'un voyage que Sainte-Beuve devait faire en Angleterre, Arthur écrit : « Je crois que tu feras mieux de venir en même temps que Sellèque... Car il vaut mieux être avec quelqu'un qui sache parler anglais; mais ne sais-tu point parler anglais toi-même, j'avais oublié cela. » (6). Cet oubli, inexplicable si on accepte la supposition de M. Bonnerot, se comprend fort bien au contraire si on prête foi à l'aveu de Sainte-Beuve, car Arthur quitta la France moins d'un an après les vacances durant lesquelles Sainte-Beuve prétend avoir commencé à apprendre l'anglais.

---

(5) « Votre coup d'essai était très bien, tout bien considéré. Je vous prie de m'envoyer un autre spécimen : c'est le meilleur de tous les exercices. » *Rev. de litt. comp.*, n° cité, 737.

(6) *Rev. de litt. comp.*, n° cité, 690.

2

Il commença donc à apprendre l'anglais durant les grandes vacances de 1822, par forme de désœuvrement. Il ne paraît pas que, par la suite, il put consacrer beaucoup de temps à cette étude, car à la pension Landry il devait beaucoup travailler pour remporter ses nombreux succès; et pendant les années où il était étudiant en médecine, et pendant celles, également, où il collaborait au *Globe*, Sainte-Beuve avait trop de préoccupations pressantes pour qu'il pût se livrer à une étude suivie de la langue anglaise.

En 1826, comme nous l'avons vu plus haut, il était loin de l'écrire correctement. Il ne comprenait pas, par exemple, l'usage, pourtant très simple, de la conjonction « both » (7). On peut donc supposer qu'il ne lisait pas couramment l'anglais. A ce propos, il est à remarquer que les ouvrages anglais dont il fit des comptes rendus pour le *Globe* étaient tous des traductions. Les rédacteurs du *Globe* n'estimaient pas assez fortes ses connaissances d'anglais pour lui confier, comme à d'autres, la critique d'œuvres anglaises originales.

Le séjour que Sainte-Beuve fit en Angleterre, en 1828, ne dut pas beaucoup perfectionner son anglais. Les frères Neate étaient presque tout le temps avec lui, et ils parlaient si bien le français que Sainte-Beuve eut vraisemblablement peu d'occasions de s'exercer dans la pratique de la langue anglaise. D'ailleurs, il ne passa pas plus d'un mois en Angleterre.

Il semble qu'il ne soit jamais arrivé même à prononcer l'anglais avec tant soit peu de facilité. Demandant, en 1848, à une connaissance londonienne de lui trouver un poste de professeur en Angleterre, Sainte-Beuve déclara : « Je lis l'anglais, mais je ne sais pas le parler, et même en m'appliquant beaucoup il me serait impossible de m'exprimer publiquement en cette langue. » (8).

---

(7) *Rev. de litt. comp.*, n° cité, 737 (lettre de A. Neate, janv. 1827).
(8) Sainte-Beuve à l'étranger, *Revue des Revues*, 1898, vol. V, 26.

Il lisait l'anglais, mais le lisait-il couramment, ainsi que l'affirme M. Bonnerot ? Certes, Sainte-Beuve lui-même ne l'a jamais prétendu. Ecrivant à Mme Desbordes-Valmore, et faisant allusion aux visites qu'il rendait à sa fille Ondine vers 1846, il dit : « Nous prenions quelque livre latin qu'elle devinait encore mieux qu'elle ne le comprenait. Elle me rendait cela par quelque poésie anglaise légèrement puritaine de William Cowper, *qu'elle me traduisait.* » (9). Dans *Volupté*, son pseudonyme Amaury écrit : « Toute cette philosophie de la matinée... aboutissait d'ordinaire à *quelque passage d'anglais à demi compris sur lequel j'avais soin d'interroger* M. de Couaën... » (10). Il consultait souvent son ami anglais William Hughes. Il lui écrivit, par exemple : « J'ai besoin d'avoir une idée et presque une *traduction abrégée* des plus jolis endroits de l'essai de Charles Lamb, *Old China*... Pourriez-vous me laisser lire avec vous ce joli essai dont j'*entrevois* l'idée et tout le sentiment, mais dont bien des détails curieux m'échappent. » (11). Il demanda à Hughes de lui expliquer le sens d'un idiotisme courant : « I was told of a man... » (« J'ai entendu parler d'un homme ») (12). C'est avec Hughes et un autre ami, Lacaussade, qu'il fit les traductions insérées dans ses articles sur Cowper (13). Enfin, dans une lettre à George Armstrong, il déclara, en 1869 : « ... Je ne lis que lentement la poésie anglaise. » (14).

3

On voit donc que Sainte-Beuve a commencé très tard à apprendre l'anglais. Il ne l'a jamais parlé. Il ne savait même pas le prononcer. Il ne le lisait pas couramment. La lecture des poètes anglais ne devait pas être facile pour lui. La plu-

(9) *Correspondance*, I, 82 (19 févr. 1853).
(10) *Volupté*, 41.
(11) *Nouvelle correspondance*, 179 (27 déc. 1862).
(12) *Ibid.*, 199 (13 févr. 1865).
(13) *Causeries du Lundi*, XI, 158, note.
(14) *Correspondance*, II, 358.

part du temps, il devait se contenter d'entrevoir le sentiment de ce qu'il lisait (cf. ce qu'il dit de *Old China*, de Lamb), sans trop se soucier d'en vérifier le sens exact avec l'aide d'un dictionnaire. De toute façon, il était mal préparé pour s'occuper de questions de langage et de rythme poétiques.

M. Bonnerot disait que la connaissance qu'avait Sainte-Beuve de l'anglais explique mieux que tous les commentaires sa poésie romantique. Ce jugement concis frise l'obscurité par sa concision même. Développons-le : il nous aidera à préciser notre propre position. Voici ce qu'il veut dire : « Sainte-Beuve connaissait bien l'anglais; donc, sans que nous ayons besoin d'examiner de près la question de ses lectures, nous pouvons supposer qu'il lisait beaucoup la poésie anglaise; par conséquent, s'il présente des analogies avec certains poètes anglais, c'est qu'il s'est inspiré d'eux. » Le raisonnement est bien fait : étant donné le premier terme, le reste peut se justifier. Mais ce premier terme est faux; Sainte-Beuve ne connaissait pas bien l'anglais, et le reste est nécessairement moins justifiable. Il n'est donc pas inutile de rechercher des renseignements précis sur ce que Sainte-Beuve a lu, et surtout ce qu'il a pensé des poètes anglais. Ce sera le but de notre prochain chapitre.

CHAPITRE III

LECTURES ET JUGEMENTS (I)

En examinant les lectures anglaises de Sainte-Beuve, notre but est forcément double. Il ne suffit pas de montrer ce qu'il a lu des poètes anglais : il faut encore savoir quand il les a lus. M. Lalou disait, il y a quelques années, en parlant des premiers recueils de Sainte-Beuve, que, tout en admirant Wordsworth, le poète français « n'ambitionne... pas de le suivre dans les magnifiques élans du *Prélude* » [1]. Cette remarque est sans doute fort juste; mais elle est surtout inutile. Nous ne savons pas si Sainte-Beuve a jamais connu le *Prélude;* mais nous pouvons être tous certains qu'il n'a pas dû le connaître avant sa publication en Angleterre en 1840, trois ans après les *Pensées d'août*. M. Smith a déclaré que Sainte-Beuve ne devait pas bien connaître les Lakistes avant son éclipse poétique [2]; cependant il ne le dit qu'après avoir montré en Sainte-Beuve un disciple fidèle de Wordsworth. Nous acceptons volontiers ce que dit M. Lalou, car il ne faut pas perdre son temps à commenter l'absurde. Mais si, à la rigueur, nous pouvons accepter une des thèses de M. Smith, il n'est guère possible d'en accepter les deux à la fois. Nous citons ces deux exemples de critique déchaînée, non point pour le plaisir de relever des fautes, mais afin que, les ayant affichés à l'entrée de notre chapitre, nous ne soyons pas tenté de les imiter. Il nous

(1) R. Lalou, *Vers une alchimie lyrique*, 16-17.
(2) M. A. Smith, *op. cit.*, 172.

avertissent contre un vice de méthode : ils nous disent de faire bien attention à ce qu'il y ait un étroit parallélisme entre notre étude des poésies de Sainte-Beuve et celle de ses lectures anglaises. Aussi avons-nous trouvé prudent de ne rechercher dans le chapitre présent que ce que Sainte-Beuve a lu des poètes anglais avant la publication de son premier recueil poétique : *Poésies de Joseph Delorme*.

1

C'est par le *Voyage historique et littéraire* d'Amédée Pichot que Sainte-Beuve connut pour la première fois les poètes anglais qui devaient exercer une certaine influence sur lui. Il nous en fait l'aveu dans le premier de ses trois comptes rendus du *Voyage :*

« Nos connaissances sont assez bornées pour qu'on ne se montre pas dédaigneux de les accroître. Nous entendons, il est vrai, parler assez de Walter Scott et de Byron, et quelque peu de Moore et de Southey; mais notre science ne va guère plus loin; pourtant, il est d'autres noms célèbres, lesquels, s'ils nous étaient connus, ne sembleraient pas plus mal sonnants à nos oreilles et ne dépareraient nullement nos catalogues littéraires. Le voyageur qui nous rapportera quelque découverte en ce genre sera donc le bienvenu à son retour. » (3).

Pichou lui a été un guide dans une région jusque-là inconnue : « ... Ce n'est pas ici d'opinions toutes faites, de résumés systématiques, que nous sommes avides, on ne juge et on ne résume que ce qu'on connaît, et pour connaître il suffit qu'un homme de bon sens et de bonne foi vous raconte ce qu'il a vu, indique des noms d'auteurs, des titres d'ouvrages, que sais-je ? l'adresse du libraire; le temps et votre curiosité feront le reste. » (4).

---

(3) *Le Globe*, 29 oct. 1825, p. 921.
(4) *Ibid.*

Pichot avait en effet très bien accompli sa tâche de faire connaître à ses lecteurs français les poètes de la nouvelle école anglaise. Sous la forme de lettres, il avait écrit sur Cowper, sur Kirke White et Crabbe et les grands poètes contemporains des articles explicatifs où il avait dépeint les traits essentiels de chacun, illustrant ses remarques par force traductions et paraphrases. Un résumé de l'article de Wordsworth permettra de voir combien le critique français s'était sérieusement documenté au cours de son voyage.

2

Il commence par souligner le caractère moral de la poésie de Wordsworth, qui a eu la gloire d'être vanté dans la chaire évangélique comme étant chargé d'une « mission poétique » (5).

« M. Wordsworth, dit Pichot, est un être à part. Il doit avoir des adeptes plutôt que des lecteurs. » C'est le chef « d'une véritable secte » : « l'école du lac » (6).

Les poètes de cette école sont tories, mais le républicanisme fut un péché de leur jeunesse, et ils ont conservé plus d'idées libérales que ne leur accordent les écrivains whigs (7).

« En poésie, ils réservent toute leur admiration pour les auteurs du siècle d'Elizabeth. Depuis Milton et Jeremy Taylor jusqu'à Cowper, la littérature anglaise ne leur offre qu'un grand vide. Le recueil de l'évêque Percy est venu, selon eux, réconcilier l'Angleterre avec la vraie poésie. A ces admirations presque exclusives ils mêlent une véritable passion pour la métaphysique. » (8).

« Ils prétendent sentir la nature avec une énergie et une chaleur dont tous les cœurs sont capables, excepté, donnent-ils à entendre, les cœurs de la plupart des poètes, qui, gâtés par de faux systèmes, n'y ont trouvé que des beautés

(5) A. Pichot, *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, II, 364.
(6) Id., *ibid.*, 364-365.
(7) Id., *ibid.*, 367.
(8) Id., *ibid.*, 369.

de convention. Pour eux, ils n'admirent la nature que parce qu'ils l'aiment. Dans ses solitudes muettes, sur le sein de ses lacs, dans le demi-jour de ses forêts, il leur semble que leur âme se fond avec l'âme universelle, ils sentent une influence invisible et ineffable qui les exalte, les ravit et les purifie. C'est un mysticisme qui a quelque rapport avec le panthéisme de Pythagore. Aussi appelle-t-on les poètes des lacs les quakers et les méthodistes de la poésie anglaise. Tous les aspects de la nature sont pour eux les expressions variées d'une puissance intellectuelle, et ils attribuent non seulement une vie physique mais encore une vie morale aux plus petits objets de la création comme aux plus grands. » (9).

« Ils sont tous d'accord pour élever les vertus domestiques et les affections douces au-dessus d'un brillant et dangereux héroïsme. La mère, la fille, l'épouse et la sœur reçoivent d'eux un hommage pur comme le charme qu'elles répandent sur la vie. » (10).

Cet exposé général des tendances lakistes est suivi d'une étude particulière de Wordsworth.

« Pour Wordsworth, dit Pichot, le poète est inspiré, la poésie une religion. Son âme toute contemplative a été de tout temps agitée du besoin d'une perfection idéale. Inventeur d'une sorte de platonisme chrétien fondé sur l'harmonie morale de l'univers, il nous montre l'empreinte du doigt de Dieu sur l'objet le plus humble de la création et cherche à ramener l'homme au sentiment de sa dignité en l'associant à la pensée du Très-Haut. » (11).

Pour illustrer ces remarques, Pichot raconte l'histoire de l'*Excursion*, poème narratif en neuf livres, et en indique quelques incidents (12).

Suit une description des *Ballades lyriques*. Elles sont, selon Pichot, écrites quelquefois avec une simplicité qui res-

---

(9) A. Pichot, *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, II, 369-370.
(10) Id., *ibid.*, 371.
(11) Id., *ibid.*, 371.
(12) Id., *ibid.*, 372-381.

semble à une affectation de prosaïsme. Le style en est inégal... Il y a de longs commentaires sur de très petits événements,... des redites oiseuses,... mais il y a des compensations nombreuses. Nous y trouvons, dit Pichot, « la grâce et la fraîcheur d'une poésie qui se rapproche de celle des peuples primitifs, la profondeur et l'originalité des réflexions et des sentiments, la vérité des images empruntées à la nature, une sensibilité vive et une imagination qui ennoblit souvent le sujet le plus prosaïque. Le grand charme de ces poésies de Wordsworth, c'est qu'elles régénèrent en quelque sorte le cœur, en lui rendant la fraîcheur de ses premières sensations et l'indépendance de cet âge où chaque idée nouvelle était une conquête qui le faisait bondir de joie, alors que le monde ne nous avait pas imposé encore la loi de ses lieux communs en morale comme en poésie. » (13).

Pichot explique les théories artistiques des *Ballades lyriques*. Il traduit quelques strophes de la « Femme indienne » et de la « Pauvre Suzanne », et le sonnet sur l'extinction de la « République Vénitienne »; il mentionne « Michael », « Ruth », « Hart Leap Well », « Les Rives de Wye », « Le Retour d'un frère », « Résolution et Indépendance », « Le Charretier », « Peter Bell » (14).

Convaincu que c'est mutiler Wordsworth que d'en donner des extraits, Pichot conclut en informant le lecteur que, dans l'œuvre du chef lakiste, « la sublime révélation de Dieu ou de la nature personnifiée se manifeste poétiquement dans mille sujets oubliés jusqu'ici des poètes » (15).

Dans le *Voyage* de Pichot, ainsi qu'on peut en juger par cet article que nous venons de résumer, Sainte-Beuve eut une excellente introduction à la poésie anglaise.

---

(13) A. Pichot, *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, II, 381-383.
(14) Id., *ibid.*, 386.
(15) Id., *ibid.*, 387.

3

Les articles de Pichot, critique éclairé et intelligent, sont si bien faits qu'ils soulèvent un problème. Après la lecture de Pichot, dit Sainte-Beuve, le temps et la curiosité feraient le reste pour ceux qui voudraient connaître personnellement les lakistes. Est-ce qu'il faut compter Sainte-Beuve parmi ceux-là ? Il est certes évident que, pour faire un article d'une colonne et demie du *Globe* sur un livre de 500 pages, il n'avait pas besoin, lui, de connaître directement les œuvres que Pichot avait si bien décrites.

Voyons son compte rendu.

Sainte-Beuve commence par décrire en termes généraux la nouvelle école de poésie descriptive : « Vers la fin du siècle dernier, il s'établit en Angleterre ainsi qu'en France une école de poésie descriptive, mais elle n'eut là ni les mêmes caractères ni les mêmes destinées que chez nous. Thomson et Saint-Lambert, Darwin et Delille ont bien entre eux beaucoup de ressemblance; mais leurs disciples, leurs successeurs, n'en ont guère. Tandis que nos poètes descriptifs s'arrêtaient éternellement à la superficie des choses, et dans leurs peintures froidement élégantes tiraient copie fidèle et monotone de la nature inanimée, on s'avisa en Angleterre d'associer à ces peintures les impressions qu'elles faisaient naître et de les vivifier par un reflet des sentiments humains. » Voilà le trait qu'il admire et qu'il souligne. Non point qu'il soit nouveau pour lui. « Cette idée, sans doute, continue Sainte-Beuve, ne nous a pas tout à fait échappé; mais, chose remarquable, c'est jusqu'à ce jour presque seulement à des prosateurs qu'il a été donné parmi nous de la concevoir et de l'exécuter. Ce qui ailleurs était l'œuvre de W. Cowper et des Lakistes était en France une création de Jean-Jacques, brillant et gracieux héritage que recueillirent, au défaut d'André Chénier, Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand. Leur prose élégante s'empara ainsi

d'un office qui échappait aux mains de la poésie, et quand tout récemment enfin celle-ci, par la muse de M. de Lamartine, revendiqua une part de ce domaine légitime dont elle n'aurait jamais dû se dessaisir, on sembla méconnaître ses droits, ou du moins on s'étonna de l'usage qu'elle en faisait, comme d'une audace. »

Cette introduction ne nous apprend rien sur les lectures personnelles de Sainte-Beuve. Il s'inspire directement de Pichot. Il lui emprunte par exemple le rapprochement qu'il fait entre Darwin et Delille [16] et celui également entre Cowper et Rousseau [17]. De même, dans le passage suivant, il paraphrase ce que Pichot avait dit du lakisme : « En Angleterre, quand on eut épuisé les tableaux extérieurs et reproduit les dehors de la nature, on pénétra plus avant, on s'identifia avec elle, on ne la sépara plus de nous... Un paysage, un arbre..., inspirèrent le poète à l'égal des spectacles les plus solennels et se lièrent dans ses chants à de touchantes pensées et à des associations sublimes. » [18].

Suivent quelques remarques sur Cowper qui servent d'introduction au vrai sujet de son article. « C'est lui, dit-il, que reconnaissaient pour précurseur les Lakistes. Mais ce qui chez lui n'était que l'élan d'une âme solitaire est devenu chez eux un système arrêté et concerté. Par eux les vagues épanchements de l'enthousiasme ont été réduits en théorie; toute pensée indécise, toute impression fugitive, a été pesée, ou pour mieux dire consacrée; ils ont fait de la poésie une religion dont leurs livres sont les oracles, et leur grand-prêtre Wordsworth semble au fond de ses lacs s'envelopper avec jouissance de sa mystique obscurité. » [19].

Ce n'est plus là l'indugente objectivité de Pichot. Sainte-Beuve se permet enfin une appréciation personnelle — appréciation nettement et sévèrement défavorable. Toute-

(16) A. Pichot, *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, II, 277.
(17) Id., *ibid.*, 288.
(18) *Le Globe*, 15 déc. 1825, p. 1027.
(19) *Ibid.*

fois s'il ne reproduit plus fidèlement l'exposé de Pichot, ce n'est point qu'il ait lu lui-même les poètes en question, car en attaquant la poésie lakiste il la déforme. La lecture de quelques poésies de Wordsworth lui aurait montré que le souci de système est bien moins apparent qu'il ne le veut croire. Et, plus loin, commentant les tendances mystiques des Lakistes, il dira : « Les Lakistes n'ont donc évité en rien les écueils de leur genre, et l'ont singulièrement compromis en l'exagérant. Partis d'une idée profonde, ils en ont abusé sans mesure, et ont de la sorte péché tout à l'inverse des disciples de Delille, avec plus de génie peut-être, mais certes avec plus de ridicule. C'est ainsi que nous ne voyons pas sans sourire Bernardin de Saint-Pierre s'extasier devant ses incompréhensibles harmonies. » (20). La comparaison qu'il tente de faire entre Wordsworth et Bernardin de Saint-Pierre nous révèle combien il tâtonne pour ainsi dire, faute de connaître des exemples précis des niaiseries qu'il condamne.

Il est à noter que sa critique sévère ne s'adresse pas à tous les Lakistes. Kirke White, qui, soit dit en passant, n'est pas Lakiste, comme l'imagine Sainte-Beuve, partage les éloges déjà donnés à Cowper. « Kirke White, dit Sainte-Beuve, n'a guère songé, en célébrant naïvement ses impressions, à les flétrir par cette théorie subtile. » (21). Mais Coleridge, selon notre critique, est un beau génie qui s'est égaré volontairement, c'est un « rêveur intrépide » qui « se complaît dans son humeur indolente et compare volontiers ses chants aux sons entrecoupés que le vent excite en se jouant sur sa lyre. » (22).

Arrêtons-nous un instant à cette appréciation de Coleridge : elle confirme notre opinion que Sainte-Beuve ne s'est pas soucié d'étudier lui-même les poètes anglais pour rédiger

---

(20) *Le Globe*, n° cité.
(21) *Ibid.*
(22) *Ibid.*

son article [23]. Elle s'inspire des quelques vers de la *Harpe éolienne* que Pichot donne en épigraphe à son article sur Coleridge [24]. Or, plus tard, Sainte-Beuve imitera ce poème dans les *Consolations*. Il y verra un exemple d'un « genre précieux de poésie » [25]. Et, en 1825, il en indique un fragment pour illustrer un des défauts de Coleridge ! Comment expliquer ce revirement complet ? C'est qu'en 1825 il n'avait pas lu en entier la *Harpe éolienne*, mais seulement les vers que Pichot a cités pour symboliser la rêveuse indolence de Coleridge. C'est qu'en préparant son article il s'est contenté la plupart du temps de suivre de près son guide voyageur.

Il ressort de notre analyse que ni Wordsworth ni Coleridge n'ont, en 1825, aucun attrait pour Sainte-Beuve. Il est plus attiré par ce qu'il sait de Cowper et de Kirke White. Il n'a pas étudié ces poètes et ne les connaît qu'indirectement.

4

Quand donc est-ce qu'il se mit sérieusement à l'étude des poètes dont il avait parlé dans le compte rendu du *Voyage* de Pichot ?

Certes, à en juger par ses premières impressions, il ne devait pas se sentir invinciblement poussé à la lecture des Lakistes. Toutefois, on ne s'étonnerait pas qu'il eût cherché à mieux connaître Cowper et Kirke White. En effet, ces deux poètes figurent, dans la *Vie de Joseph Delorme*, sur la liste des lectures préférées du pseudonyme de Sainte-Beuve : « ... Tous les romans de la famille de *Werther* et de *Delphine*, *Le Peintre de Salzbourg*, *Adolphe*, *René*, *Edouard*, *Adèle*, *Thérèse Aubert et Valérie;* Senancour, Lamartine et Ballanche, Ossian, Cowper et Kirke White. » [26].

Cependant, il est permis de douter que Sainte-Beuve ait réellement pratiqué Cowper, qui se trouve, sur cette liste,

(23) *Le Globe*, n° cité.
(24) *Ibid.*
(25) *Portraits contemporains*, I, 243.
(26) *Vie de Joseph Delorme*, 24.

en étrange compagnie. Plus qu'à moitié classique, moralisateur et satirique pour la plupart, il n'était guère fait pour plaire au romantique effréné qu'était Joseph Delorme. Cowper est assurément cité ici, avec Werther, René et Ossian, comme un type de malheureux plutôt que comme un auteur. Il faut dire, aussi, que c'est la seule allusion que Sainte-Beuve fasse à Cowper à cette époque; et, même pour une simple allusion, c'est mince.

Quant à Kirke White, Sainte-Beuve ne se borne pas à le citer au nombre des lectures favorites de son héros. Il imite un de ses poèmes et montre qu'il a du moins parcouru son œuvre par une allusion qu'il fait au journal de Joseph Delorme : « ... Presque toutes les pages en sont datées de nuit, comme... les poésies du malheureux Kirke White. » (27).

Nous ne relevons aucune allusion à Wordsworth avant la fin de 1828. Selon nous, c'est vers cette époque que Sainte-Beuve a commencé à le lire; c'est la conclusion qu'imposent tous les faits à notre disposition. Voyons comment. Sainte-Beuve possédait dans sa bibliothèque un exemplaire de l'édition Galignani des poésies de Wordsworth (28). Nous pouvons supposer qu'il l'a acheté l'année même de sa publication à Paris, c'est-à-dire en 1828. Mais nous avons vu qu'il ne parle pas de la poésie anglaise dans ses lettres d'Angleterre. Il est donc légitime de conclure qu'il a acheté son exemplaire de Wordsworth après son retour. Nous le voyons, vers cette époque, citer la préface de Wordsworth dans un prospectus qu'il a rédigé pour les *Orientales* de Victor Hugo (publiées en décembre 1828) : « Tout poète doué d'un génie original, a dit Wordsworth, qui tient le mot de Coleridge, est obligé de naturaliser parmi ses contemporains le genre d'esprit et de goût propre à le faire apprécier et de se créer lui-même un public intelligent et sympathique. » (29). Or,

---

(27) *Vie de Joseph Delorme*, 24.

(28) Potier, *Catalogue des livres rares et curieux composant la bibliothèque de Sainte-Beuve*, II, 28.

(29) Voir S. de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, 178.

une pareille citation témoigne d'une lecture récente. Sainte-Beuve imite trois poésies de Wordsworth dans *Joseph Delorme*. Mais dans les *Pensées*, il condamne les tendances de l'école de Wordsworth : « ... C'est un écueil a éviter pour le poète qu'une science de botaniste ou de métaphysicien, et plusieurs Lackistes (*sic*), ne paraissent pas s'en être assez gardés. » (30). Cette remarque est un écho de son article sur Pichot. C'est la dernière fois qu'il parle en ces termes des Lakistes. Plus tard, comme nous le verrons, ses remarques d'un ton différent s'appuieront sur des lectures personnelles. On peut donc conclure qu'il ne connaissait pas bien Wordsworth avant de faire la *Pensée* XIX qui contient cette remarque, c'est-à-dire avant d'avoir écrit la majeure partie de son premier recueil. On notera que son allusion aux Lakistes, quoique défavorable, est d'un vague extrême. C'est assurément qu'entre le moment où il l'a écrite et la publication des poésies de Delorme, il ne s'était pas assez intéressé à Wordsworth pour vouloir la modifier, ou, du moins, la rendre plus précise. Somme toute, Sainte-Beuve, selon toute vraisemblance, a commencé à lire Wordsworth seulement vers la fin de 1828.

Quant à Crabbe et à Coleridge, rien ne nous permet de supposer que Sainte-Beuve ait commencé à les lire avant 1829, année en laquelle il a acheté leurs œuvres dans l'édition Galignani (31).

Enfin, remarquons que rien n'indique que Sainte-Beuve ait éprouvé, entre 1825 et 1828, l'enthousiasme que d'aucuns lui ont supposé pour les poètes anglais. Il ne s'est certes point découvert une âme à leur image, comme se le figure Séché (32). Un pareil enthousiasme se serait sûrement trahi dans ses lettres aux frères Neate, et pas une seule fois il n'en a parlé. D'ailleurs, nous venons de voir que, même

(30) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 218.
(31) Voir Catalogue déjà cité, II, 28.
(32) L. Séché, *op. cit.*, I, 86.

en Angleterre, Sainte-Beuve ne s'est pas préoccupé de la poésie anglaise. Enfin, n'oublions pas que Sainte-Beuve ne la lisait pas couramment.

Ces quelques observations nous guideront dans notre essai d'expliquer le rôle de l'influence anglaise dans la première étape de l'évolution poétique de Sainte-Beuve.

CHAPITRE IV

PREMIERES TENDANCES. « POESIES DE JOSEPH DELORME »

La constante ambition de Sainte-Beuve, quoiqu'il doive sa renommée à son œuvre critique, fut d'être créateur et surtout poète. Son père lui avait légué des goûts littéraires : sa sensibilité délicate et presque féminine le porta vers les lectures poétiques. A 16 ans, il est grand admirateur de Jean-Jacques Rousseau et de Delille : « Les descriptions de la nature l'émeuvent et les larmes des poètes font volontiers couler les siennes. » [1]. Cet amour de la poésie s'accompagnait fort naturellement d'aspirations de poète. Il ne fallait à Sainte-Beuve que l'impulsion d'une émotion impérieuse ou d'un exemple éclatant pour le lancer sur la voie poétique. Les *Premières Méditations* de Lamartine paraissant en 1820 lui communiquèrent cette impulsion. « On ne se figure plus aujourd'hui, dira-t-il plus tard, on ne peut plus se figurer quel enthousiasme, quel transport, ce fut pour les premiers vers de Lamartine parmi ceux de notre âge : nous tous qui voulions faire des vers, nous fûmes touchés. » [2]. Ses vagues aspirations se précisèrent au contact de ce grand poète moderne qui s'était révélé. Il ambitionna de faire lui aussi des « Méditations ». C'est là la source de cette évolution poétique qui doit suivre un cours quelque peu

(1) M.-L. Pailleron, *Sainte-Beuve à 16 ans*, 25.

(2) *Nouveaux Lundis*, XIII. En note à l'article intitulé : « Ma Biographie », 27-28.

sinueux à travers les divers recueils de Sainte-Beuve, la naissance de cette vocation à laquelle, malgré des insuccès, il restera obstinément et affectueusement fidèle.

1

Pendant longtemps, il trouve peu de loisir pour se consacrer à la création poétique; néanmoins, quand il a le temps, il se console de ses ennuis en tâchant, comme il le dit, de fixer les vagues tristesses qui lui traversent l'âme (3). Il ne se fait pas d'illusion sur le mérite de ces premiers essais. Il s'exerce : il aspire à faire mieux; et il chérit son art d'un dévouement ardent et résolu. Envoyant à un ami quelques-unes de ses premières poésies, il écrit : « Veuillez franchement me dire quelle valeur poétique cela peut avoir et si un instrument aussi grêle et monocorde que le mien vous semble susceptible de se montrer plus harmonieusement par du travail. Dans ce cas, le travail ne m'effrayerait point; sinon ne croyez pas que je renonce à mes niaiseries, mais je m'y livrerai *in petto* comme j'ai fait jusqu'à présent. » (4). Une dernière phrase de cette lettre est surtout intéressante : « Il est inutile de vous demander grâce pour les sujets qui me sont tous intimes. » (5). Parti de Lamartine, il semble qu'il fasse entendre une note bien plus personnelle que son grand contemporain. Il est entré dès ses débuts dans le système de la poésie individuelle. Incapable de promener sa personnalité à travers des scènes variées, il est plus enclin que Lamartine à se replier sur lui-même.

D'ailleurs, il n'a pas la foi optimiste de Lamartine. La méditation poétique chez lui devient volontiers l'introspection analytique des « René » et des « Obermann ».

Soulignons une caractéristique qu'il a assurément en commun avec Lamartine et les romanciers d'alors. La nature

---

(3) *Correspondance générale*, 56 (lettre sans nom de destinataire et sans date, mais qu'on croit, toutefois, de 1824).

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

vient s'associer à l'expression de ses sentiments intimes, car, en 1824, il a gardé son amour pour les descriptions naturelles. « Il faut au poète, dit-il dans un article de cette année, l'observation réfléchie de la nature; son génie y gagne en étendue et en vérité. » (6).

2

Donc, Sainte-Beuve avait développé une veine personnelle en poésie quand, par le *Voyage* de Pichot, il faisait la connaissances des poètes anglais. Et quand il signalait avec enthousiasme cette poésie anglaise où l'on s'était avisé d'associer aux peintures de la nature les impressions qu'elles faisaient naître et de les vivifier par un reflet des sentiments humains (7), son enthousiasme était quelque peu intéressé. Il est évident qu'il saluait dans la poésie anglaise, dans la poésie de Cowper surtout, une idée que lui-même partageait et pratiquait avant de connaître les poètes romantiques anglais. Ses propres convictions acquises expliquent aussi l'accueil défavorable qu'il fit aux tendances lakistes. Elégiaque et descriptif lui-même, il voyait les lakistes — dans Pichot — par une théorie qu'il n'acceptait pas et qu'il qualifiait de subtile, sacrifier la rêverie proprement dite à une vaine interprétation de la nature, perdre leur individualité dans des extases mystiques. D'ailleurs, sceptique à cette époque, il goûtait peu la profonde inspiration religieuse de la poésie lakiste.

Aussi est-il difficile de croire, avec M. Harper, que, dès 1825, Sainte-Beuve renouvelait sa veine personnelle par l'imitation de Wordsworth. « En ce qui concerne l'effet de la littérature étrangère sur Sainte-Beuve, dit M. Harper, le préparant à devenir un Romantique déclaré, on ne saurait exagérer l'importance de sa connaissance de Wordsworth. C'était pour ainsi dire sa possession privée qu'il employa

(6) *Premiers Lundis*, I, 8 (18 déc. 1824).
(7) *Le Globe*, 15 déc. 1825.

pour le bien commun. » [8]. Il est invraisemblable que Sainte-Beuve ait chéri à cette époque un poète qu'il venait presque de ridiculiser. Il est certain qu'il n'a jamais possédé Wordsworth. Il ne paraît pas qu'il ait commencé à le lire avant 1828.

Ailleurs, M. Harper développe sa curieuse hypothèse et semble croire que Sainte-Beuve adopta surtout les principes des *Ballades lyriques*. « Lorsque nous considérons la diction relativement conventionnelle de Hugo avant qu'il connût Sainte-Beuve, que nous remarquons que la contribution principale de Sainte-Beuve à la polémique du Romantisme fut un traité sur la poésie du xvi[e] siècle et qu'ensuite nous nous rappelons qu'il entreprit cette tâche avant de rencontrer Hugo, mais après avoir saisi la théorie wordsworthienne et après avoir appris à admirer et à imiter les poésies de Wordsworth, il paraît clair qu'il mérite plus d'honneur qu'on ne lui a jusqu'ici accordé pour sa priorité en ce qui concerne la diction poétique. » [9]. Nous traiterons à propos des *Poésies de Joseph Delorme* cette question de diction poétique. Pour le moment, il suffit de faire deux observations qui, ajoutées à nos remarques précédentes, rendent inacceptable la seconde hypothèse de M. Harper. Premièrement, Sainte-Beuve ne parle pas de la poétique des *Ballades lyriques* dans son article du *Globe*. Deuxièmement, il avouera que, avant sa rencontre avec Hugo, ses vers contenaient « des inexpériences de forme et de style » [10].

Il est invraisemblable qu'à la suite de sa lecture de Pichot ses tendances naturelles et individuelles se soient modifiées le moins du monde. Remarquons toutefois qu'il dut reconnaître en Kirke White une manière et une inspiration pareilles aux siennes. Pichot et E.D., dans *le Globe* [11], avaient dépeint un poète rêveur, malheureux, mais résigné,

---

(8) G. Mc Lean Harper, *Charles-Augustin Sainte-Beuve*, 86.
(9) Id., *ibid.*
(10) *Causeries du Lundi*, XI, 532.
(11) 11 oct. 1828.

en qui l'amour était un sentiment aussi douloureux que doux, de bonne heure aimant la nature, et promenant sa mélancolie dans les bois et les vallons des environs de Nottingham, un jeune homme pauvre, empêché par la nécessité de se faire un état de se livrer à ses goûts poétiques. Quoi de plus naturel pour Sainte-Beuve que de s'intéresser à ce poète anglais avec qui il dut se sentir des rapports très étroits. Vers la fin de sa vie, Sainte-Beuve avoua qu'il avait toujours trouvé consolant de rechercher dans les poètes français, anglais ou italiens des notes et des variantes d'une plainte plus ou moins pareille à la sienne (12). Il ne dut donc pas tarder à pratiquer Kirke White. Et l'exemple de ce jeune homme qui, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de son ambition d'être poète, s'était fait connaître, fortifia sans doute sa vocation poétique.

3

Rien ne nous indique que Sainte-Beuve ait songé à imiter les poètes anglais que Pichot lui avait fait connaître durant la période qui précède son attachement à l'école romantique. Rien ne nous laisse croire — avec M. Lalou (13) — que, dès 1825, inspiré par les Lakistes, il ait conçu l'idée d'une poésie nouvelle. Il est certes vrai qu'il avait à cette époque des goûts très arrêtés en poésie. Mais ils furent déterminés non pas par une influence étrangère, mais par les exigences de son tempérament et de ses aspirations individuelles, et ils trouvaient leur satisfaction dans des auteurs français contemporains. Nous en voyons la preuve dans ses deux articles sur les *Odes et Ballades* de Victor Hugo (14). Ces articles, importants dans l'histoire de sa méthode critique, le

(12) *Nouvelle correspondance*, 325 (lettre du 2 décembre 1868).
(13) *Vers une alchimie lyrique*, 20.
(14) *Premiers lundis*, I, 164-188; *Le Globe*, 2 et 9 janv. 1827.

sont également pour qui voudrait suivre l'évolution de sa poésie, car il est légitime de supposer que les jugements du critique réfléchissent les aspirations du poète.

4

Tous ses éloges vont à la poésie individuelle sans excentricité, rêveuse sans mysticisme. Il aime les « chants délicieux et purs » [15] de Mme Tastu, qu'il félicite d'être libre de l'esprit de système qui avait gâté l'œuvre des poètes de la *Muse française* [16]. Il préfère dans Hugo les pièces adressées à Adèle — « tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des cœurs » [17] — à ces pièces d'un tout autre genre, « La Chauve-Souris » et « Le Cauchemar », où il ne voit qu'un « travers d'imagination » contre lequel le goût français se soulève [18]. Il est intéressant de voir le futur auteur des « Rayons jaunes » et du « Creux de la vallée » reprocher à Hugo de s'être mis « de gaieté de cœur et avec toutes les ressources du genre descriptif à analyser les songes d'un cerveau malade. » [19].

Quant au style, ce n'est certes point un disciple du Wordsworth des *Ballades lyriques* qui trouve dans les deux vers :

> Ton bras m'a réveillé, c'est toi qui m'as dit : Va !
>
> Les tout petits enfants écrasés sous les dalles.

« de la trivialité pour du naturel » [20].

Romantique par son idéal de poésie individuelle et intime, il a gardé le respect de la discipline classique. Il goûte peu

---

(15) *Premiers Lundis*, I, 168.
(16) *Ibid.*, 169.
(17) *Ibid.*, 173.
(18) *Ibid.*, 171.
(19) *Ibid.*
(20) *Ibid.*, 186.

la force exubérante de Hugo et préfère la belle modération, la simple dignité de Racine (21).

Le Sainte-Beuve poète qui se révèle à nous dans ces prédilections et ces conseils rappelle le jeune homme de 20 ans que nous avons vu lutter résolument avec les difficultés de la forme poétique, en tâchant de fixer les vagues tristesses qui lui traversaient l'âme. Depuis lors, il a pratiqué, quand il avait le temps, pour lui-même et sans s'en vanter (22), le genre intime dont il fait l'éloge, chantant des peines individuelles qu'aggravaient, « tant que la cause publique fut en danger », « les souffrances du pays » (23). Au début de 1827 il ne s'est pas encore soucié d'imiter les poètes anglais que Pichot lui avait fait connaître. C'est d'abord qu'il ne les a sans doute pas encore lus, à l'exception de Kirke White peut-être : c'est principalement que, écrivant pour lui-même, dans une veine personnelle, il n'en a assurément pas senti le besoin.

5

Sainte-Beuve en était arrivé là dans son évolution poétique quand, à la suite de son compte rendu des *Odes et Ballades*, il fit la connaissance de Victor Hugo. Celui-ci, dès la première visite de Sainte-Beuve, le remerciant pour la façon dont il avait apprécié ses poésies, en prit occasion d'exposer au jeune critique ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur... « Je saisis vite, dit Sainte-Beuve, les choses neuves que j'entendais pour la première fois et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et sur la facture des vers; comme je m'occupais déjà de nos vieux poètes du XVI^e^ siècle, j'étais tout préparé à faire des applications et à trouver moi-même des raisons à l'appui. Une seconde visite acheva de me

(21) *Premiers Lundis*, I, 187-188.
(22) *Causeries du Lundi*, X, 532.
(23) *Vie de Joseph Delorme*, 35.

convertir et de m'initier à quelques-unes des réformes de l'école nouvelle. Rentré chez moi, je fis un choix sévère de mes pièces de vers, et les envoyais à Victor Hugo, ce que je n'avais osé jusqu'alors avec personne, car je sentais que mes maîtres du *Globe*, vraiment maîtres en fait d'histoire et de philosophie, ne l'étaient point du tout en matière d'élégie. Hugo, en me répondant à l'instant et en louant mes vers, sut très bien indiquer, par les points mêmes sur lesquels portait son éloge, quelles étaient tout à côté mes faiblesses. J'étais conquis dès ce jour à la branche de l'école romantique dont il était le chef. » (24).

Encouragé par Hugo, Sainte-Beuve décida de se livrer ouvertement à son penchant pour la poésie. Il étudia la technique des vers dans l'œuvre des novateurs et de leur précurseur André Chénier. Il mit à contribution les poètes du xvi[e] siècle qu'il étudiait depuis quelque temps et qui lui apparaissaient comme les ancêtres des poètes romantiques. Il commença à travailler « à la moderne », ou, ce qui revient au même, à la manière des vieux d'avant Boileau » (25). Hugo l'avait lancé sur la voie des réformes et des expériences poétiques.

6

Sous un autre rapport, son attachement à l'Ecole romantique devait modifier sa poésie. De nouvelles conditions de vie, déterminant de nouvelles aspirations, devaient changer la nature de son inspiration intime.

La tristesse qui emplissait les premiers vers de Sainte-Beuve était aussi sincère et sans doute plus sombre que celle qui tourmentait toute sa génération. Elle fut l'effet de causes à la fois spirituelles et matérielles.

Sainte-Beuve s'était dépouillé successivement des croyances consolatrices de ses premières années. A Boulogne, quand

---

(24) *Portraits contemporains*, I, 469.
(25) *Pensées de Joseph Delorme*, VI, 197.

il avait toujours la foi, il aimait à la discuter[26]. A Paris, assistant aux cours de l'Athénée, il fut détourné non seulement de la religion, mais même de la nouvelle doctrine spiritualiste de Cousin[27]. Son passage à la Faculté de Médecine acheva la destruction de ses premiers principes. Il s'assimila le matérialisme de l'Ecole de Paris : c'était le scepticisme complet. Mais Sainte-Beuve n'était pas de ceux qui se contentent volontiers des négations du scepticisme. Un besoin de croyances positives l'empêchait d'atteindre à une incrédulité sereine. Avec la foi s'était détruite en lui la paix de l'âme.

Ses succès au lycée avaient fait naître en lui la vocation littéraire. Mais la pauvreté de sa condition rendait nécessaire un état plus sûr. Il entra à l'Ecole de médecine sans enthousiasme pour la profession de médecin. « Il souffrait de dégoûts, du sentiment de la nécessité d'un état, de l'impossibilité de se livrer à ses goûts littéraires. Il éprouva d'amers découragements... et son âme se dévorait. »[28] Son rôle au *Globe* n'était pas de nature à le guérir. Faiseur d'articles sur la guerre de Grèce, de comptes rendus critiques, subordonné, il ambitionnait d'être créateur, poète, il enviait les succès de ses jeunes contemporains.

En proie à une crise morale, souffrant de la médiocrité que la nécessité lui imposait, ses premiers vers ne pouvaient être que sombrement élégiaques. Mais un avenir plus heureux se préparait pour lui.

7

Ses premiers entretiens avec Victor Hugo furent le prélude d'une nouvelle vie. Il devint familier de la maison du chef romantique, et, partant, de ce monde de poètes et d'artistes que lui-même a appelé le « Cénacle ». « Chez Hugo, dit

(26) F. Morand, *Jeunes années de Sainte-Beuve*, 65.
(27) G. Michaud, *op. cit.*, 44.
(28) Id., *ibid.*, 50.

M. Michaut, Sainte-Beuve rencontrait des jeunes gens comme lui, qui, même involontairement, ne l'écrasaient pas de la supériorité de leur âge : des amis qui s'appelaient par leur nom de baptême et se montraient une espèce de camaraderie tendre qui lui plaisait fort, des poètes avec lesquels il pouvait débattre des questions de littérature et d'art; il y rencontrait aussi des jeunes femmes plus aimables que le plus insinuant des éclectiques, plus séduisantes que le plus éloquent des doctrinaires, avec lesquelles il pouvait prendre les attitudes penchées, confidentielles, qu'il a toujours aimé prendre avec les femmes. » (29).

On loua ses vers : on encouragea ses aspirations poétiques. Victor Hugo lui adressa en décembre 1827 une ode très généreuse et très flatteuse : « A mon ami Sainte-Beuve ».

> Rayonne, il en est temps ! et, s'il vient un orage,
> En prisme éblouissant change le noir nuage.
> Que ta haute pensée accomplisse sa loi;
> Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle,
> Poète, prends ta lyre; aigle, ouvre ta jeune aile;
> Etoile, lève-toi.
>
> La brume de ton aube, ami, va se dissoudre
> Fais-toi connaître, aiglon, du soleil, de la foudre,
> Viens arracher un nom par tes chants inspirés... (30).

Grâce au succès du *Tableau*, ses amis aidant, « il pensait à se créer une position régulière, à entrer dans l'université » (31).

Sous l'influence du milieu catholique du Cénacle, et surtout sous celle de Mme Hugo, il se rapprochait de la religion de ses jeunes années. Dans une lettre de décembre 1829, il renie et ridiculise la philosophie sensualiste qu'il avait autrefois acceptée (32).

Tout lui ramenait le calme et l'espérance, tout contribuait

---

(29) G. Michaut, *op. cit.*, 138-139.
(30) *Odes*, livre IV, ode 17.
(31) G. Michaut, *op. cit.*, 138.
(32) *Correspondance*, 10-11 (lettre à Loudierre, 6 déc. 1828).

à rétablir l'équilibre qu'une crise morale avait rudement bouleversé. Quand il publiait les *Poésies de Joseph Delorme*, son état d'esprit était déjà celui qui se réfléchit dans les *Consolations*.

Pourtant ces deux premiers recueils, parus à une année d'intervalle, se distinguent nettement l'un de l'autre par leurs motifs d'inspiration. Comment expliquer cette différence qui ne correspondait pas à la véritable évolution morale de Sainte-Beuve ?

C'est que, tôt ou tard, Sainte-Beuve se mit à composer des poèmes qui ne correspondaient pas à des émotions immédiates. Il se mit à faire « des vers de tristesse, comme le dit M. Michaut, quand ils avaient cessé d'être vrais » (33). Il reconstitua des états d'âme déjà passés. Il ne se replia plus sur lui-même pour chanter; il réfléchit sur son passé pour le décrire. Il était comme détaché de son inspiration et la concevait rétrospectivement et objectivement. A ce propos, la mort de Joseph Delorme est symbolique. « L'ami, dit Sainte-Beuve, dont nous publions les œuvres nous a été enlevé bien jeune il y a environ cinq mois. » (34). C'était, à n'en pas douter, une manière détournée d'expliquer à ses amis que ces pages mélancoliques n'étaient vraies qu'historiquement. Et c'est pourquoi Sainte-Beuve put dire à l'abbé Barbe, avant la publication de *Joseph Delorme*, que c'était « purement littéraire » (35).

8

Cette nouvelle attitude du poète détermina le caractère de son premier recueil, et en constitue même toute l'originalité. Certes, son premier vœu avait été loin d'être original, il avait tout simplement voulu gémir, à l'exemple des êtres

(33) G. Michaut, *op. cit.*, 147.
(34) *Vie de Joseph Delorme*, 5.
(35) F. Morand, *op. cit.*, 21 (lettre du 3 janvier 1829).

élus qui chantent ici-bas leurs peines (36). Désormais, il se proposait un but autre que celui de la poésie lyrique proprement dite.

Une poésie lyrique a ordinairement une valeur absolue. Elle naît d'une émotion vivement sentie, conçue esthétiquement de manière à lui donner une existence indépendante. C'est un état d'âme exprimé pour que d'autres puissent le sentir et goûter. C'est pour ainsi dire un foyer d'énergie émotive potentielle. Elle se suffit et suffit aux lecteurs.

Pour Sainte-Beuve, les *Poésies de Joseph Delorme* n'ont pas cette valeur absolue, ce caractère autonome. Elles ont avant tout dans l'esprit de leur auteur une valeur relative, c'est-à-dire biographique et documentaire. Sainte-Beuve insère un fragment d'une de ses premières pièces dans la *Vie de Joseph Delorme* « parce qu'il nous donne occasion de noter un fait de plus dans l'histoire de cette âme souffrante » (37). « Ses poésies suffisent pour faire comprendre les sentiments actifs qui le rongeaient alors. Nous y renvoyons le lecteur » (38), dit autre part Sainte-Beuve. Ses poésies doivent nous exposer la psychologie complexe et curieuse de Joseph Delorme. Elles jouent le même rôle que les pages du journal citées par Sainte-Beuve. Pour bien comprendre son état moral, « c'est lui-même qu'il faut entendre gémir » (39).

Il veut élever un monument littéraire à son caractère en proie au désespoir. « Il nous a semblé, dit Sainte-Beuve, que nous devions à la mémoire de notre ami de ne pas laisser périr tout à fait ces soupirs de découragement, ces cris de détresse, qui étaient devenus des chants de poète. » (40). Il veut éterniser par l'art une crise morale.

Le vœu artistique qu'il cherche à accomplir est propre-

---

(36) *Vie de Joseph Delorme*, 23.
(37) *Ibid.*, 31.
(38) *Ibid.*, 28.
(39) *Ibid.*, 19.
(40) *Ibid.*, 5.

ment un vœu de romancier que la forme lyrique accomplit difficilement. En effet, l'idée de faire « du roman » naît de sa nouvelle attitude et s'y lie intimement. Son recueil de poésies, dit Sainte-Beuve en novembre 1828, doit se distinguer par « une forme particulière » (41). « Et comme les poésies seules, écrit-il, sans l'histoire des sentiments auxquels elles se rattachent n'eussent été qu'une énigme à demi comprise, nous avons essayé de tracer une description fidèle de cette vie tout intérieure à laquelle nous avions assisté durant le cours d'une liaison bien chère, et dont nous-même avions surveillé les crises avec tant de sollicitude et d'angoisses. » (42).

9

La « Vie » et les « Poésies » de Joseph Delorme s'attachent donc étroitement, par le vœu qui les inspira et qui en constitue l'unité d'intérêt, au roman romantique. Il est vrai, si l'on veut, et comme l'a dit M. Merlant, que toute la poésie lyrique de cette époque « continue la littérature autobiographique des romanciers » (43). Mais Sainte-Beuve est plus consciemment imitateur des « René », des « Obermann », des « Adolphe », que les autres poètes, qui se tiennent du moins dans les limites de leur genre. Et son intention première est évidemment d'ajouter un autre portrait à la galerie des héros romantiques.

Mais en concevant sa nouvelle idée, et surtout en l'exécutant, Sainte-Beuve avait sous les yeux un autre modèle, celui-ci anglais, dont l'influence était aussi importante et certainement plus curieuse. C'était l'œuvre de Henry Kirke White.

---

(41) G. Michaut, *op. cit.*, Appendice, 605 (lettre à Urbain Canel).
(42) *Vie de Joseph Delorme*, 5.
(43) J. Merlant, *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, 319.

10

Tant que Sainte-Beuve écrivait pour lui-même et sans s'en vanter, chérissant la poésie pour elle-même, il était libre des soucis qu'amène la lutte publique pour la renommée littéraire. Cependant quand, peu après son rattachement à l'Ecole romantique, il eut conçu l'espoir de publier un recueil de vers, il se rendit compte, car il était assez bon juge, que des poésies suivant sa manière ordinaire avaient peu de chances de réussir à côté de l'œuvre de ses grands contemporains. Fallait-il sacrifier des vers qu'il savait sincères à un goût qu'il devait croire faux ? L'édition Southey, de l'œuvre de Kirke White, lui présenta une solution.

Après sa mort, les divers écrits de Henry Kirke White avaient été recueillis par Southey sous le titre de : *The Remains of Henry Kirke White*. Ce n'était point leur valeur littéraire intrinsèque qui avait motivé leur publication : Kirke White était mort jeune et son génie n'avait pas eu le temps de mûrir. L'édition de Southey représentait un hommage à la mémoire d'un jeune homme qui, par son courage dans l'adversité, par sa vie de travail et de renoncement, avait mérité une sympathie générale. Kirke White était digne de rester dans la mémoire des hommes comme une noble victime d'une destinée malheureuse. « Pour les jeunes poètes qui viendront après lui, dit Southey, Henry sera ce que Chatterton était pour lui, et ils trouveront en lui un exemple d'espérances aussi modestes en ce qui concerne la fortune matérielle, et aussi élevées à l'égard des meilleures choses, que les prescrivent la sagesse et la religion, l'expérience des hommes et la parole de Dieu, et cet exemple sera aussi encourageant qu'excellent. » (44).

Southey avait donc écrit une longue et émouvante biographie du jeune poète malheureux afin de préparer le public

(44) *Remains of Henry Kirke White*, conclusion de la biographie.

à lire avec sympathie et indulgence les écrits qui suivaient.

La célébrité posthume assez répandue que ce travail pieux de Southey avait valu à Kirke White semble avoir donné à Sainte-Beuve l'idée de préparer un accueil favorable pour ses vers en expliquant au lecteur les circonstances douloureuses qui les avaient fait naître, de les éditer en les attribuant à un pseudonyme. Cette idée fut riche de conséquences.

La biographie apologétique qu'il imagina pour expliquer ses poésies, le libérant du souci de rivaliser avec ses grands contemporains, le libéra en même temps des conventions que ceux-ci observaient et lui permit d'étendre le champ de la poésie intime. Puisque la réalité vulgaire et matérielle avait joué un rôle si important dans sa vie, il décida de la faire entrer dans ses vers. Il comprit qu'ainsi il pourrait tirer parti des circonstances qui l'avaient empêché d'atteindre la célébrité des Lamartine et des Byron, pour faire œuvre originale,

Rachetant l'idéal par le vrai des douleurs (45).

C'était, comme le disait Michaut, revendiquer le droit du pauvre à la tristesse poétique : c'était devenir, par instinct démocratique, le Werther du tiers état (46). Mais à l'origine de ce développement nouveau était l'idée que lui avait suggérée l'édition Southey de l'œuvre de Kirke White. Et quand, en 1829, il édita la *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, il suivit le plan, l'économie générale de l'ouvrage publié par Southey vingt-cinq ans auparavant. Dans l'un et l'autre ouvrage, on trouve une biographie surtout morale où s'insèrent quelques extraits de l'œuvre de l'auteur défunt: l'œuvre poétique occupe la place centrale; dans une troisième partie, Southey donne des fragments de prose dont

(45) Epître à M. Villemain, *Pensées d'août*, 289.
(46) G. Michaut, *op. cit.*, 173.

beaucoup portent sur des sujets littéraires et des questions de versification, et Sainte-Beuve ajoute des pensées critiques et littéraires.

11

Bien naturellement, dans l'exécution de sa nouvelle idée, Sainte-Beuve mit à contribution l'œuvre du poète anglais qui l'avait suggérée. Il emprunta à Kirke White certains traits pour composer le portrait de son héros malheureux.

Disons-le dès maintenant, il ne s'agissait pas d'une imitation proprement dite du poète anglais. Ce fut une adaptation consciente selon les exigences de son propre dessein artistique.

Nous voyons même, dans les « Stances imitées de Kirke White », son indépendance vis-à-vis du poète anglais. Joseph Delorme, accablé par les malheurs de sa destinée incomplète, songe volontiers au suicide :

Quand l'avenir pour moi n'a pas une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir,
.....
Quand la pauvreté seule, au sortir du berceau,
M'a pour toujours marqué de son terrible sceau,
Qu'elle a brisé mes vœux, enchaîné ma jeunesse,
Pourquoi ne pas mourir ? de ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir, sans colère et sans peur,
Comme on laisse ami qui tient mal sa promesse ? (47).

Kirke White lui suggère un autre remède pour le désespoir :

Puisque, sourde à mon vœu, la fortune jalouse
Me refuse un toit chaste ombragé d'un noyer,
Quelques êtres qu'on aime et qu'on pleure, une épouse,
Et des amis le soir, en cercle à mon foyer.

O nobles facultés, ô puissances de l'âme,
Levez-vous, et versez à ce cœur qui s'en va
L'huile sainte du fort, et ranimez sa flamme !
Qu'il oublie aujourd'hui ce qu'hier il rêva !

(47) *Poésies de Joseph Delorme*, 48.

Lorsque la nuit est froide, et que seul, dans ma chambre,
Près de mon poêle éteint j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,

Bien souvent, je soupire, et je pleure, et j'écoute.
Alors, ô saints élans, ô prière, arrivez;
Vite, emportez-moi haut sous la céleste voûte
A la troisième enceinte, aux parvis réservés !

Exalté, il veut oublier la terre, voir les merveilles du ciel...

Qu'aux dômes étoilés je lise, triomphant,
Ces mots du doigt divin, ces mystiques symboles,
Grands secrets qu'autrefois connut le monde enfant,

Que lisaient les vieillards des premières années,
Qu'à ses fils en Chaldée enseignait chaque aïeul,
Sans plus songer alors à mes saisons fanées,
Peut-être oublierai-je qu'ici-bas je suis seul (48).

Les vingt-trois vers de Kirke White (49) sont devenus, aux mains de Sainte-Beuve, sept stances de quatre vers avec des développements originaux. Cela a été sans doute imposé par la difficulté de la traduction en vers, mais relevons certains changements qui ne le sont pas. « The blaze that crackles near » (le feu qui pétille), chez Kirke White, devient, chez Joseph Delorme, un « poêle éteint » : le chauffage apparemment abondant dont jouissait Kirke White aurait semblé sans doute déplacé dans le grenier de Joseph Delorme. « Love's soft accents » (les doux murmures de l'amour) se transforment en de « longs baisers que... se donnent les époux ». Nous remarquons ici la prédilection visible dans « Rose » (50), dans « Le Rendez-vous » (51), dans « Italie » (52), etc., pour les images précises de l'amour physique. Le mot « peut-être » dans ce dernier vers nous montre Joseph

(48) *Poésies de Joseph Delorme*, 175-176.
(49) Voir l'appendice.
(50) *Poésies de Joseph Delorme*, 160.
(51) *Ibid.*, 116.
(52) *Ibid.*, 162.

Delorme moins confiant que le poète anglais en la puissance salutaire et réconfortante des « nobles facultés de l'âme ». Kirke White avait affirmé : « I shall not brood on Summer gone, Nor think that I am all alone » (Je ne songerai pas à la fuite de l'été, je ne croirai pas que je suis tout seul). Remarquons enfin une tendance à remplacer les termes généraux et abstraits par des termes concrets et précis. Par exemple, la première strophe que nous avons citée représente :

> If far from me the fates remove
> Domestic peace, connubial love,
> The prattling ring, the social cheer,
> Affection's voice, affection's tear... (53).

Sainte-Beuve, en bon romantique, évite la périphrase.

On voit que Sainte-Beuve adapte son modèle à ses propres fins et le modifie selon son goût personnel. C'était sa manière en faisant les autres emprunts que nous avons à signaler.

La phtisie qui le dévorait et qui l'acheva, Joseph Delorme l'a contractée, par contagion avec Kirke White. On trouve dans l'œuvre de Kirke White plusieurs pièces inspirées directement par la pensée de sa maladie. Un de ses premiers « essais », un *Drame excentrique*, dont il ne subsiste qu'un fragment, commence par la « Danse des pulmonaires ». Ensuite la Déesse de la Tuberculose et la Déesse de la Mélancolie viennent s'entretenir de charniers, de jeunes gens morts prématurément. Elles voient venir une jeune fille, Angelina, qu'elles réclament comme leur prochaine victime. La Tuberculose décrit sa méthode d'attaque :

> In the dismal night air drest,
> I will creep into her breast,
> Flush her cheek and bleach her skin,
> And feed on the vital fire within.

(53) *Remains of Henry Kirke White*, II, 134 : « Si le destin éloigne de moi la paix domestique, l'amour conjugal, le babil des enfants, les plaisirs de la société, la voix, les larmes de l'affection... »

Lover do not trust her eyes;
When they sparkle most, she dies (54).

Deux autres pièces (55) adressées à la Tuberculose révèlent combien le poète était obsédé par la pensée de sa maladie.

L'ex-étudiant en médecine qu'était Sainte-Beuve était peut-être mieux préparé qu'un autre à comprendre et à goûter cette tendance symptomatique. Le poète novateur, historien d'un héros pauvre était prêt à l'adapter.

Ailleurs Kirke White décrit la « Muse » :

Ill fated maid, in whose unhappy train
Chill poverty and misery are seen... (56).

Sainte-Beuve, traduisant incorrectement « Vierge malheureuse... » (ill fated » veut dire ici « qui porte malheur »), reprend le même thème. Kirke White avait parlé de la Muse de la Poésie, la même pour tous. Estimant que la poésie ne peut être la même pour tous, croyant par exemple que les circonstances matérielles de sa vie ont empêché son génie personnel de s'épanouir et de fleurir avec l'éclat d'un Lamartine, Sainte-Beuve distingue et parle de *sa* Muse. Il la fait malheureuse, comme il croyait cette autre « Muse » de Kirke White; il la fait pauvre, comme ses victimes dans Kirke White, mais surtout il la fait tuberculeuse.

Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumière,
Sous l'arbre mort ? Auprès, un ravin est creusé,
Une fille en tout temps y lave un linge usé.
.....
Elle file, elle coud et garde à la maison
Un père vieux, aveugle et privé de raison.

---

(54) *Remains of Henry Kirke White*, I, 338 : « Revêtu de l'air lugubre de la nuit, je glisserai dans sa poitrine, je ferai rougir ses joues et blanchir sa peau, et je consumerai le feu vital intérieur. Amant, ne vous fiez pas à ses yeux; quand ils brillent de leur plus vif éclat, elle meurt. »

(55) *Ibid.*, II, 99, 113.

(56) *Ibid.*, I, 347 : « Vierge fatale que l'on voit mener dans sa suite infortunée la froide indigence et la misère. »

Si, pour chasser de lui la terreur délirante,
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri (57).

La franchise symptomatique de Kirke White a assurément inspiré à Sainte-Beuve le réalisme pathologique de ces derniers vers. Et la hantise de la maladie de Kirke White semble avoir coloré l'inspiration de deux autres pièces, le « Dernier Vœu » et « Dévouement ».

Le poète anglais s'était résolu à rester garçon... « Je ne me marierai jamais, écrit-il, cela ne peut pas, ne doit pas être... Je crois que ma vie sera celle d'un célibataire. Je prie Dieu qu'il en soit ainsi, et que je sois heureux dans cet état. J'aime trop ardemment pour que l'amour soit innocent et, en conséquence, je lui dis adieu. D'ailleurs... je ne peux pas introduire une femme dans la misère pour l'amour de moi, et je ne pourrais pas supporter de voir celle que j'épouserais lutter avec la pauvreté, craignant pour l'avenir de ses enfants. » (58). Et encore : « J'avais commencé à penser au mariage... mais si la crise se renouvelle, j'abandonnerai à jamais cette idée. Il serait insensé et inhumain de faire souffrir à une autre personne toute l'horreur d'une pareille catastrophe. » (59).

N'y a-t-il pas un écho de ces passages dans le *Journal de Joseph Delorme* ?

« Que faire ? à quoi me résoudre ? Faut-il donc la laisser épouser à un autre ?... Et qui m'empêcherait de l'épouser ? Suis-je ruiné corps et âme, sans espoir ? Son jeune sang peut-être rafraîchirait le mien; ... je recommencerais mon existence... Délire ! Et les dégoûts du lendemain, et les tracasseries de la gêne ?... (60).

Quoi qu'il en soit, les derniers vers du « Dernier Vœu »

(57) *Poésies de Joseph Delorme*, 119-120.
(58) *Remains of Henry Kirke White*, I, 126-127.
(59) *Ibid.*, I, 267.
(60) *Vie de Joseph Delorme*, 28-29.

nous montrent Sainte-Beuve se mettant dans la même situation que Kirke White. S'adressant à la femme de ses rêves, il s'écrie :

Si je pouvais atteindre ici-bas ton image,
D'un cœur rempli de toi mettre à tes pieds l'hommage,
O vierge, et t'obtenir...

Ah ! ne l'espère point... ne crains point que je veuille
Entre tes doigts fleuris sécher la verte feuille
Du bouton que tu tiens,
Verser un souffle froid sur tes destins rapides,
Un poison dans ton miel et dans tes jours limpides
L'amertume des miens.

Un mal longtemps souffert me consume et me tue... (61).

Mais il ne s'arrête pas là. A l'idée du sacrifice tristement raisonnable vient s'associer celle du dévouement tendrement soucieux. Il veut veiller autour de la bien-aimée, prier pour son bonheur auprès d'un autre...

Comme un vieillard témoin des plaisirs d'un autre âge,
Qui sourit en pleurant et ressent moins l'outrage
De la caducité,
Me laissant un instant ravir à son ivresse,
J'adoucirai ma peine et noierai ma tristesse
En sa félicité (62).

Il fallait partir de la situation de Kirke White pour en arriver à ce raffinement de sentimentalité.

L'idée de son mal vient dans « Dévouement » inspirer à Joseph un développement analogue.

Que faire de la vie ? Ah ! plutôt qu'en ma couche,
Une nuit, le teint vert, les dents noires, l'œil louche,
Plié sur mon séant, un bras hors du rideau,
Remêlant quelque poudre au fond d'un verre d'eau,
M'assoupir lâchement sous une double dose,
Que ne puis-je en mourant servir à quelque chose ?
.....

(61) *Poésies de Joseph Delorme*, 61-62.
(62) *Ibid.*, 64.

Lorsque je vois se fondre une face jaunie,
Et des yeux se creuser sous un front de génie,
Et tomber vos cheveux et vos tempes maigrir;
O mes amis, pour vous, que je voudrais mourir !
Et pour la vierge encor, qui, tremblante, inconnue,
Au torrent l'autre jour me tendit la main nue,
Et qui, blanche demain, va porter à l'autel,
Près de l'amant qu'elle aime un germe, hélas ! mortel.
Pour cette vierge encore, offrant au ciel propice
Dans leur calice amer mes jours en sacrifice,
Afin que rose et fraîche elle puisse guérir,
Sans qu'elle en sache rien, que je voudrais mourir ! (63).

N'y a-t-il pas même dans cette vierge malheureuse un souvenir de l'Angelina du *Drame excentrique* de Kirke White ?

Signalons un dernier trait fort curieux que Sainte-Beuve a emprunté à Kirke White. L'étudiant en médecine a dû être frappé par la manière dont Kirke White se représentait volontiers la dissolution du corps humain après la mort. Par exemple, dans un morceau composé dans un cimetière de campagne, Kirke White s'écrie :

... Here would I wish to sleep !
I would not have my corpse cemented down
With brick and stone, defrauding the poor earth worm
Of its predestin'd dues... For who would lay
His body in a city burial place,
To be thrown up by some rude sexton,
And yield its narrow house another tenant,
Ere the moist flesh had mingled with the dust,
Ere the tenacious hair had left the scalp,
Expos'd to insult lewd and wantonness (64).

---

(63) *Poésies de Joseph Delorme*, 64.

(64) *Remains of Henry Kirke White*, I, 25 : « C'est ici que je souhaiterais dormir. Je ne voudrais point qu'on enferme mon corps dans une tombe de briques et de pierres, privant ainsi le pauvre ver de terre de ses droits naturels; ... car, qui ferait mettre son corps dans un cimetière de ville, où il serait déterré par quelque grossier fossoyeur et céderait sa maison étroite à un autre locataire avant que la chair humide se fût mêlée avec la poussière, avant que les cheveux tenaces eussent quitté le crâne, exposé aux insultes impudiques et licencieuses. »

Dans la même veine, il chante au « Romarin » :

> Come, funeral flower, who lovest to dwell
> With the pale corse in lonely tomb,
> And throw across the desert gloom
> A sweet decaying smell (65).

Et encore, regrettant le bonheur qui lui a été refusé, il se voit bientôt « se dissiper dans la tombe silencieuse » (« mouldering in the silent tomb ») (66).

Sainte-Beuve tire un parti original de cette tendance maladive. Il attribue à Joseph Delorme la même tendance, mais en des circonstances fort différentes; chez Kirke White, c'est un cimetière, c'est la fleur funéraire, c'est l'obsession de sa maladie qui évoquent les images de la dissolution physique; et cela, si l'on veut, est fort normal et fort tragique. Sainte-Beuve évite le normal et raffine sur le tragique. C'est cette même nature, source de consolation et de paix pour tant d'autres poètes romantiques, c'est un vallon semblable à cet autre « Vallon », où Lamartine vient chercher la félicité, qui inspire à Joseph Delorme ses pensées lugubres. Et il songe non pas à la mort, mais au suicide.

Se promenant dans le creux de la vallée, Joseph s'est dit souvent :

« Pour qui veut se noyer, la place est bien choisie. » (67).

Et il imagine la découverte de son corps :

> ... Un ... deux mois,
> Peut-être un an après, un jour... une soirée,
> Quelque pâtre inquiet d'une chèvre égarée,
> Un chasseur descendu vers la source et voyant
> Son chien qui s'y lançait sortir en aboyant,
> Regardera : la lune avec lui qui regarde
> Eclairera ce corps d'une lueur blafarde,
> Et soudain, il fuira jusqu'au hameau tout droit.
> De grand matin venus, quelques gens de l'endroit,

(65) *Remains of Henry Kirke White*, I, 19 : « Viens, fleur funéraire qui aimes à habiter avec le pâle cadavre dans la tombe solitaire, et répands à travers la sombre solitude une douce odeur de pourriture. »

(66) *Ibid.*, II, 112.

(67) *Poésies de Joseph Delorme*, 143.

Tirant par les cheveux ce corps méconnaissable,
Cette chair en lambeaux, ces os chargés de sable,
Mêlant des quolibets à quelques sots récits.
Deviseront longtemps sur mes restes noircis.
Et les brouetteront enfin au cimetière (68).

Il est à remarquer que, quoique Sainte-Beuve ait adapté d'une manière neuve et originale la tendance maladive de Kirke White, il a suivi d'assez près dans ce passage les vers écrits dans un cimetière de campagne, que nous avons cités plus haut. Ces « quolibets », ces « sots récits », en particulier, rappellent les vers où Kirke White décrit son corps exposé aux « insultes impudiques et licencieuses ».

12

« Le Creux de la Vallée », « Ma Muse », « Le Dernier Vœu », « Dévouement », voilà des poésies que Sainte-Beuve n'aurait pas faites s'il n'avait pas connu Kirke White. Elles résultent d'une adaptation consciente de certains aspects distinctifs de l'œuvre du poète anglais. Mais le fait que Sainte-Beuve se soit ainsi inspiré de Kirke White est en lui-même peu important. Ce qui est important, c'est l'intention qui a guidé son choix d'emprunts, la volonté qui s'y manifeste de se détourner résolument des sujets conventionnels pour distinguer son héros des grands personnages romantiques. Cette volonté, cette intention, conçues au contact de Kirke White, comme nous l'avons montré, et pourtant indépendamment de lui, inspirées en grande partie par le dépit, dépassent les limites légitimes de l'art. C'est pourquoi la poésie réaliste de Delorme est loin d'être un succès artistique. C'est pourquoi, aussi, il est ridicule de vouloir établir un rapport effectif entre le réalisme de Delorme et celui des *Lyrical Ballads* de Wordsworth.

---

(68) *Poésies de Joseph Delorme*, 144.

13

C'est M. Smith qui voit dans les « Rayons jaunes » et la « Plaine » l'intention expresse d'appliquer les théories de Wordsworth, tant sur la diction que sur l'inspiration poétique. Cette idée est le résultat d'une comparaison superficielle.

Wordsworth, dans ses *Lyrical Ballads*, s'était proposé « de choisir des scènes et des situations empruntées à la vie journalière et de les rapporter ou de les décrire aussi complètement que possible au moyen du langage réellement employé par les hommes » (69), mais chez Wordsworth ce réalisme faisait partie intégrante de son idéalisme. Il ne décrivait le réel que pour le transfigurer par la puissance de son imagination. Il n'y a aucun rapport entre son lyrisme optimiste qui exaltait la vie des pauvres et le parti pris qu'a Sainte-Beuve d'en décrire les aspects les moins beaux, comme par exemple dans les vers suivants des « Rayons jaunes » :

... La nuit est venue;
Je descends, et bientôt, dans la foule inconnue,
J'ai noyé mon chagrin :
Plus d'un bras me coudoie, on entre à la guinguette,
On sort du cabaret, l'invalide en goguette
Chevrote un gai refrain.

Ce ne sont que chansons, clameurs, rixes d'ivrognes,
Ou qu'amours en plein air, et baisers sans vergogne,
Et publiques faveurs.
Je rentre; sur ma route on se presse, on se rue;
Toute la nuit j'entends se traîner dans ma rue
Et hurler les buveurs (70).

Il est évident aussi qu'il n'y a aucun rapport entre le langage simple de la sincérité de Wordsworth et le langage réaliste de l'amertume de Sainte-Beuve. D'ailleurs Sainte-Beuve se distingue de Wordsworth par l'importance qu'il

(69) Préface à la seconde édition des *Lyrical Ballads*.
(70) *Poésies de Joseph Delorme*, 99.

attache au côté technique de la poésie. Sa conviction exprimée en 1829 que « la langue poétique doit être radicalement distincte de la prose » [71] ne s'accorde guère avec le principe soutenu par Wordsworth selon lequel « il ne peut exister de différence essentielle entre le langage de la prose et celui de la composition métrique » [72]. Sainte-Beuve estimait que c'est « à mesure que la poésie se rapproche de la vie réelle et des choses d'ici-bas qu'elle doit se surveiller avec plus de rigueur, se souvenir plus fermement de ses religieux préceptes, et, tout en abordant le vrai sans scrupule ni fausse honte, se poser à elle-même, aux limites de l'art, une sauvegarde incorruptible contre le prosaïsme et le trivial » [73]. Pour Wordsworth, c'est la sincère émotion du poète, sans laquelle l'art est impuissant, qui transfigure les choses communes. Enfin, si Sainte-Beuve s'était réellement inspiré des théories de Wordsworth, il n'aurait pas hésité à le citer dans les *Pensées de Joseph Delorme* parmi ses modèles avoués. Le silence qu'avec une modestie inaccoutumée il garda sur ce sujet, autant peut-être que nos autres objections, rend inacceptable l'hypothèse de M. Smith.

Il semble que M. Smith lui-même ait senti combien sa position était précaire, car, un peu inconséquemment, il a indiqué en Crabbe une autre source du réalisme de Sainte-Beuve. Il y a en effet entre ce poète, si différent de Wordsworth, et le Sainte-Beuve de certains poèmes de Delorme de frappantes analogies. Chez l'un comme chez l'autre, nous trouvons le même réalisme un peu amer, qui trahit chez l'auteur un certain plaisir à détailler les aspects les moins beaux de la vie humaine. Le tableau de la « Plaine », en particulier, rappelle le style descriptif de Crabbe :

> Oh ! que la plaine est triste autour du boulevard !
> C'est, au premier coup d'œil, une morne étendue
> Sans couleur; çà et là quelque maison perdue;

(71) *Portraits littéraires*, I, 136.
(72) Préface à la deuxième édition des *Lyrical Ballads*.
(73) *Pensées de Joseph Delorme*, VII, 203.

Murs frêles, pignons blancs en tuiles recouverts;
Une haie à l'entour en buissons jadis verts;
Point de fumée au toit ni de lueur dans l'âtre;
De grands tas aux rebords des carrières de plâtre;
Des moulins qui n'ont rien à moudre, ou ne pouvant
Qu'à peine remuer leurs quatre ailes au vent.

.....

... des jachères pierreuses
Et de maigres sillons en veines malheureuses,
Que la bêche, à défaut de charrue, a creusés;
Et sur des ceps flétris des échalas brisés;
De la cendre par place, un reste de fumée,
Et le sol tout noirci de paille consumée (74).

Qu'on compare ces vers avec la description du « Village » de Crabbe :

Lo ! where the heath, with withering brake grown o'er,
Lends the light turf that warms the neighbouring poor.
From thence a length of burning sand appears,
Where the thin harvest waves its withered ears;
Rank weeds, that every art and care defy,
Reign o'er the land and rob the blighted rye;
There thistles stretch their prickly arms afar,
And to the ragged infant threaten war;
There poppies, nodding, mock the hope of toil;
There the blue bugloss paints the sterile soil (75).

On est certes tenté de voir l'empreinte du réalisme de Crabbe dans ce style descriptif de la « Plaine ». Et pourtant il semble qu'il n'y ait là qu'une coïncidence toute fortuite sans rapport effectif. Premièrement, on ne sait pas que Sainte-Beuve ait commencé à lire Crabbe avant 1829, et la

---

(74) *Poésies de Joseph Delorme*, 173-174.

(75) *The Village*, livre I, 36 : « Voyez ! là où la lande couverte de fougères flétries fournit les tourbes légères qui réchauffent les pauvres du voisinage; à cet endroit apparaît une étendue de sable brûlant où la maigre récolte agite ses épis desséchés : des herbes folles, triomphant de tous les soins, règnent sur la terre et croissent aux dépens du seigle niellé. Là, des chardons tendent au loin leurs bras armés d'épines et menacent l'enfant déguenillé; là, des pavots inclinant leur tête raillent l'espoir du labeur. Là, la buglosse bleue émaille le sol stérile. »

« Plaine » est d'octobre 1828. Deuxièmement, Sainte-Beuve a pu aussi bien s'inspirer d'un des premiers poèmes de Théophile Gautier, où celui-ci décrit lui aussi un coin de banlieue. Il connaissait à coup sûr les vers suivants pour les avoir entendu réciter chez Hugo.

Pas une feuille ne bouge,
Pas un seul oiseau chantant;
Au bord de l'horizon rouge,
Un éclair intermittent.

D'un côté, rares broussailles,
Sillons à demi noyés,
Pans grisâtres de murailles,
Saules noueux et ployés;

De l'autre, un champ que termine
Un long fossé plein d'eau,
Une vieille qui chemine
Avec un pesant fardeau (76).

Troisièmement, cette description de la « Plaine » n'est qu'une application d'une idée conçue certes indépendamment de Crabbe, et se rattache étroitement à la triste destinée de Joseph Delorme qui n'avait pas, comme Lamartine, « ses lacs de Côme, sa baie de Naples et la brise d'Ischia », qui « n'avait pas toutes ses aises pour rêver ni toutes ses ressources pour peindre » (77).

Enfin, son modèle avoué pour le style réaliste de Delorme, c'est Mathurin Régnier. En ce vieux poète qu'il connaissait si bien il trouvait « un parfait modèle de ce que la langue française permet au génie s'exprimant en vers » (78).

Il goûtait chez Régnier « le sentiment profond et l'expression vivante de la réalité » (79).

Il disait cela dans un passage écrit en 1829, où il essaie manifestement de faire l'apologie de la manière de Delorme,

---

(76) T. Gautier, *Œuvres complètes*, I, 12, Charpentier, 1884.
(77) Joseph Delorme, *Premiers Lundis*, I, 409.
(78) *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, 325, Charpentier, 1842.
(79) *Ibid.*, 326.

et prônait ce qu'il appelle « la touche de Régnier ». « Comme en ce bas monde, conclut-il, même pour les rêveries les plus idéales, les plus fraîches et les plus dorées, toujours le point de départ est sur terre, comme quoi qu'on fasse et où qu'on aille la vie réelle est toujours là avec ses embarras et ses misères qui nous enveloppe, nous importune, nous incite à mieux, nous ramène à elle ou nous refoule ailleurs, il est bon de ne pas l'oublier tout à fait et de lui donner quelque trace en nos œuvres, comme elle a trace en nos âmes. »[80].

C'est, croyons-nous, la touche de Régnier, venant à l'aide de l'amertume de Joseph Delorme, qui explique les poésies réalistes de ce premier recueil de Sainte-Beuve.

L'hypothèse de l'influence de Crabbe n'est ni nécessaire ni démontrable. Celle qui invoque l'exemple des *Lyricals Ballads* de Wordsworth est tout simplement absurde.

Il faut dire toutefois que cette dernière hypothèse n'aurait pas été faite si M. Smith, et, avec lui, bien d'autres critiques, n'avaient cru discerner, dans d'autres poèmes du recueil, l'empreinte du génie de Wordsworth. Elle n'était en quelque sorte qu'un corollaire du jugement qu'il est devenu d'usage de porter sur les *Poésies de Joseph Delorme*, et que nous nous proposons d'examiner.

14

« Sainte-Beuve, nous dit M. Choisy, prit pour modèle l'Anglais Wordsworth, chef de l'Ecole lakiste, qui chantait les joies simples et la vie humble. » [81]. Il s'efforça d'acclimater en France « cette poésie qui se tourne vers les humbles et dépeint les aspects les plus modérés de la nature » [82]. M. Bellessort croit que Sainte-Beuve avait rapporté de son séjour en Angleterre « une vision charmante des environs d'Oxford et surtout une pénétration plus vive de la poésie des Lakistes.

---

(80) *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, 326.
(81) L.-F. Choisy, *Sainte-Beuve : l'homme et le poète*, 20.
(82) *Ibid.*, 26.

de cette poésie familière et familiale, humble, rustique, bourgeoise, de William Cowper et de Wordsworth » [83]. M. Harper nous présente un Sainte-Beuve ébloui par la merveille qu'il avait vu accomplir par Wordsworth : « Abstraire l'universel du particulier, répandre sur ces objets communs la lumière des couchants, révéler la beauté là où, pour les yeux prosaïques, elle ne semble plus exister. » [84]. Enfin, M. Charpentier affirme que « Wordsworth obsède la pensée de Sainte-Beuve et domine son art » [85].

Il est évident que tous ces critiques s'appuient sur la conviction que Sainte-Beuve connaissait bien et aimait beaucoup à cette époque la poésie de Wordsworth. Or, c'est là une conviction que nos recherches nous empêchent de partager. Nous avons déjà vu Sainte-Beuve en 1825 montrer une antipathie marquée pour la poésie de Wordsworth. Nous l'avons vu condamner expressément les tendances de Wordsworth dans les *Pensées de Joseph Delorme* [86]. Et l'étendue de sa connaissance directe du poète anglais à cette époque reste au moins problématique. Nous devons donc aborder l'étude de la prétendue influence wordsworthienne avec circonspection, avec une prudence éveillée, avec un doute méthodique.

Voyons d'abord les « imitations ».

15

On sait que la traduction est parfois comme un hommage offert à un auteur étranger par un admirateur ému. Traduire, c'est alors une manière de garder pour soi l'essence de l'auteur admiré. Est-ce vrai de Sainte-Beuve ? Est-ce que, dans les « imitations », Sainte-Beuve apparaît comme un disciple de Wordsworth ? Voyons d'abord le premier des deux sonnets qu'il a imités :

---

(83) A. Bellessort, *Sainte-Beuve et le XIX^e siècle*, 73.
(84) G. Mc Lean Harper, *op. cit.*, 109.
(85) J. Charpentier, *Evolution de la poésie lyrique*, 47.
(86) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 218.

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh ! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence — un silence sans fin;
Etre assis sans penser, sans désir, sans mémoire;

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Ecouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire (87).

L'original de ce sonnet (88) est la première strophe d'un poème qui en contient quatre. Il sert d'introduction à l'exposé d'un des thèmes favoris de Wordsworth : la puissance purificatrice de l'imagination. Sainte-Beuve n'a imité que ce qui convient à Joseph Delorme. Il a décrit le rêveur solitaire et s'est peu intéressé, apparemment, à sa rêverie.

Involontairement aussi, Sainte-Beuve a fait un poème original. Il n'a pas compris le vrai sens du titre « Personal Talk » — euphémisme pour « commérages ». Peut-être n'avait-il pas lu tout le poème. Sainte-Beuve dit qu'il n'aime pas à causer *avec* ses voisins, Wordsworth qu'il n'aime pas à causer *de* ses voisins. Et cette faute de traduction amène Sainte-Beuve à fausser complètement le ton du modèle, en introduisant au cours de son sonnet de ces remarques malicieuses qui équivalent à ce « Personal Talk » que Wordsworth condamne. Ces intrépides chasseurs et ces fermiers peu intéressants sont une invention de Sainte-Beuve, ainsi que le juge de paix avec ses sœurs, bruyamment vertueuses, qui n'appartiennent certes point au monde de Wordsworth. Et le coin du feu, qui est dans le poème de Wordsworth, le coin

(87) *Poésies de Joseph Delorme*, 170.
(88) Voir l'appendice.

du feu familial de son cottage, devient dans le sonnet de Sainte-Beuve celui de l'homme solitaire. Enfin l'orage bien romantique qui fait gémir les cloisons achève de transformer l'atmosphère de l'original.

Donc, que les modifications aient résulté, comme nous le croyons, d'une erreur d'interprétation, ou qu'elles aient été faites intentionnellement par Sainte-Beuve, on le voit, dans cette « imitation », s'éloigner de Wordsworth, sacrifiant l'original à ses tendances individuelles.

Ce premier sonnet est la seule des imitations qui soit de Joseph Delorme proprement dit; le sonnet suivant est l'œuvre tout simplement de Sainte-Beuve, critique, historien du XVI^e^ siècle littéraire, amateur d'une forme favorite des vieux poètes :

Ne ris point des sonnets, ô Critique moqueur !
Par amour autrefois en fit le grand Shakespeare;
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
Et que le Tasse aux fers soulage un peu son cœur;

Camoens de son exil abrège la longueur,
Car il chante en sonnets l'amour et son empire;
Dante aime cette fleur de myrte et la respire,
Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur;

Spencer, s'en revenant de l'île des féeries,
Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries;
Milton, chantant les siens, ranimait son regard :

Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France;
Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard [89].

Dans cette imitation, Sainte-Beuve a suivi assez fidèlement l'original [90], en ce qui concerne le contenu, et plus heureusement qu'en imitant « Personal Talk »; toutefois, le dernier tercet, entièrement original, nous montre que, encore une fois, son choix du modèle n'a pas été déterminé par une

(89) *Poésies de Joseph Delorme*, 171.
(90) Voir l'appendice.

admiration désintéressée de disciple, qu'il ne s'est pas agi pour lui de se soumettre, pour ainsi dire, à Wordsworth, mais, bien au contraire, de l'adapter de force à des fins individuelles. Donc, pas plus que la première imitation, cet éloge du sonnet ne peut être considéré comme un indice d'influence wordsworthienne.

« Le plus long jour », la plus intéressante des imitations, nous offre un cas légèrement différent.

Quittons le berceau de feuillage
Et les bords fleuris du torrent;
Le soleil, las d'un long voyage,
S'est couché derrière un nuage,
Et déjà le jour est mourant...

Ce jour qui meurt est le plus long jour de l'année : le poète en prend occasion de donner des conseils moraux à la jeune fille qui l'accompagne. Toutefois, il ne veut pas assombrir l'innocente gaieté de l'enfant...

Qui voudrait troubler, dès l'aurore,
L'alouette dans sa chanson,
La vive abeille qui picore,
L'hirondelle, étrangère encore,
La linotte au bord du buisson ?

Mais dans l'amitié qui nous lie,
Sans te troubler, ne puis-je pas,
A cette heure où rien ne s'oublie,
Mêler à ta jeune folie
Quelques mots sérieux tout bas;

Et, tandis que l'ombre abaissée
Nous empêche déjà de voir,
Tenant ta blanche main pressée,
T'apprendre une grave pensée
Avant le baiser du bonsoir ?

La vie a ses saisons comme l'année : nos jours ne montent sur la plage humaine que pour être ramenés par un reflux inévitable : il ne faut pas que la nature, qui se renouvelle

tous les ans, nous trompe sur notre sort. « O jeune fille », s'écrie le poète...

O jeune fille, sois plus sage,
Et quand ton déclin va venir,
Ne laisse pas le frais ombrage
Ni les fruits d'or dans le feuillage
Te voiler le sombre avenir.

Mais, avant que ta nuit s'avance,
Mais dès aujourd'hui, dès ce soir,
Au rivage où, muette, immense,
L'Eternité pour toi commence,
Viens de bonne heure, viens t'asseoir.

Et le poète fait voir à sa jeune compagne que nous finissons tous par nous effacer dans l'abîme de l'éternité. Mais il y a une ancre d'or...

Maître austère aux leçons divines,
Le Devoir gronde par amour;
Il a parlé, tu le devines;
A ta main, le sceptre d'épines;
A ton front, les roses d'un jour !

Blanche reine de la pelouse,
Arme-toi de grave douceur;
Sois prudente comme une épouse;
Que plus d'une Eloa jalouse
Te reconnaisse pour sa sœur;

Jusqu'à l'heure auguste, suprême,
Où, parmi les Anges ravis,
Tu fleuriras, Ange toi-même,
Fleuron du sacré diadème
Tombé sur l'éternel parvis ! (91).

Dans cette imitation, comme dans les autres, Sainte-Beuve se soucie peu de rendre le sens littéral de l'original : il en a même changé la forme, substituant aux quatrains de Words-

(91) *Poésies de Joseph Delorme*, 123-127.

worth des strophes de cinq vers. Qu'on compare ces trois dernières strophes avec les vers qui y correspondent :

Duty, like a strict preceptor,
Sometimes frowns, or seems to frown;
Choose her thistle for thy sceptre,
While youth's roses are thy crown.

Grasp it, — if thou shrink and tremble,
Fairest damsel of the green,
Thou wilt lack the only symbol
That proclaims a genuine queen;

And ensures those palms of honour
Which selected spirits wear,
Bending low before the Donor,
Lord of heaven's unchanging year ! (92).

On voit que Sainte-Beuve n'a pas songé à s'astreindre à suivre de près l'original. Encore une fois, ce qui lui a fait choisir son modèle, c'est uniquement un thème qui lui plaît et sur lequel il brode une variation plus ou moins indépendante.

Or, remarquons-le bien, le thème de ce poème, son ton moralisateur, la foi calme qui inspire ces conseils donnés à une enfant, ne font nullement penser à Joseph Delorme. « Le plus long jour » serait à sa place dans les *Consolations* plutôt qu'à côté de poésies du genre du « Creux de la Vallée ». Cette imitation nous montre le vrai état d'esprit de Sainte-Beuve au moment de la publication des *Poésies de Joseph Delorme*, et il faut y voir indubitablement une des dernières pièces composées pour ce premier recueil, alors que la veine de Delorme s'épuisait. Cette imitation de Wordsworth indique l'avenir, mais en même temps elle nous semble éclairer le passé. Il a fallu, pour que Sainte-Beuve imite « Le plus

(92) Wordsworth, *Poetical Works*, 90 : « Le Devoir, comme un maître sévère, fronce parfois le sourcil, ou semble le faire; choisis son chardon pour ton sceptre, tandis que les roses de la jeunesse sont encore ta couronne. Saisis-le — si tu recules en tremblant, la plus belle vierge de la pelouse, il te manquera le seul symbole qui annonce une vraie reine; et qui réserve ces palmes d'honneur que portent les esprits élus, s'inclinant bas devant le Donateur, Seigneur de l'année céleste qui ne change jamais. »

long jour » de Wordsworth, qu'il abandonne un moment Joseph Delorme, car l'amertume et le désenchantement de celui-ci et l'optimisme et la foi calme de Wordsworth sont bien trop dissemblables pour aller ensemble. Si ces réflexions qui nous semblent s'imposer à la lumière de la troisième imitation paraissent justes, on ne s'attendra pas à trouver dans les *Poésies de Joseph Delorme* de nombreuses traces d'influence wordsworthienne, et, certes, pas l'influence dominante que certains critiques ont signalée.

On remarquera aussi que si, par leur seule présence dans le recueil, les trois imitations de Wordsworth semblent donner du poids au jugement traditionnel, elles tendraient à l'affaiblir par la seule diversité de leurs thèmes. On se demande si un disciple de Wordsworth, poète de la nature et de la vie rustique, n'aurait pas trouvé dans l'œuvre de son maître des poèmes plus représentatifs du genre qu'il voulait illustrer. Dans la diversité du choix de Sainte-Beuve, il y a un manque d'intention précise, une apparente indifférence pour les thèmes centraux de l'œuvre de Wordsworth, de sorte qu'on croit difficilement qu'une admiration insuffisamment éclairée pour diriger le traducteur ait vraiment pu inspirer le créateur.

Somme toute, notre examen des imitations n'a servi qu'à répéter la leçon de notre chapitre sur les « Lectures et jugements » de Sainte-Beuve : que la théorie de l'influence wordsworthienne dans son premier recueil repose sur une base instable. Et nous continuerons avec d'autant plus de prudence notre essai de vérification.

Voyons d'abord les élégies rustiques et l'élégie domestique, « Toujours je la connus... ».

16

Wordsworth a défini son attitude envers la vie rustique dans la dédicace de *Peter Bell :* « J'ai choisi en général, dit-il, la vie vulgaire et rustique parce que, dans cette condition, les passions essentielles du cœur humain trouvent un sol plus

propice pour atteindre leur maturité, se trouvant moins contrariées et parlant un langage plus simple et moins emphatique; parce que, dans cette manière de vivre, nos sentiments élémentaires coexistent dans un état de plus grande simplicité et par conséquent peuvent être examinés avec plus de détail et communiqués avec plus de force; parce que les mœurs de la vie rurale ont pour germes ces sentiments élémentaires et, par suite du caractère de nécessité des occupations rurales, sont plus aisées à saisir et plus durables : enfin, parce que, dans cette condition, les passions des hommes font corps avec les formes belles et éternelles de la nature » (93).

C'est là ce que Sainte-Beuve appelle « tomber dans la psychologie », « un écueil à éviter » (94). C'est que sa propre attitude est radicalement différente.

Dans « Bonheur champêtre », on s'attend à trouver avant tout une jolie vision de la vie de campagne. Mais Joseph Delorme conçoit son sujet tout autrement; c'est de lui-même, de son génie importun, qu'il est question dans ce poème.

Le poète se promène à la campagne un beau soir d'automne. Il songe au caractère éphémère du bonheur humain, à ses jeunes espérances si vites déçues. Souvent, continue-t-il :

Las de m'être égaré de clairière en clairière
Et d'avoir du long bois côtoyé la lisière,
Si soudain au détour
J'aperçois, sur le seuil d'une cabane blanche,
A table, un vigneron, joyeux comme au dimanche
Et ses fils alentour,

Je me dis : « O bonheur ! pourtant j'en étais digne !
A l'ombre d'un pommier, au pied de cette vigne,
Et sous ce petit mur,
Quelques amis, l'étude, à mon âme calmée
Suffisaient : oui, c'est là près d'une épouse aimée
Qu'il fallait vivre obscur. »

---

(93) Dédicace de *Peter Bell*, 1819.
(94) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 218.

Je dis, et, tout marchant, je caresse mon rêve :
Ma femme est jeune et belle, et son amour m'élève
Des fils qui me sont chers;
Ma maison au hameau, parmi toutes, est celle
Où vous voyez un toit dont l'ardoise étincelle
Et des contrevents verts.

Les matins du printemps quand la rosée enivre
Le gazon embaumé, je sors avec un livre
Par la porte du bois;
Les soirs d'hiver, autour du foyer qui pétille,
A haute voix je lis à ma jeune famille
Les récits d'autrefois.

Les champs, l'obscurité, des enfants, une femme,
Nul regret du passé, nul désir en mon âme !...
Ainsi je vais rêvant...

Mais regagnant la ville, le poète se rend compte que ce bonheur qu'il rêve n'est, pour lui au moins, qu'une illusion « vaine et folle »...

Ce souffle matinal, ce parfum qui s'envole,
Ce gazon du chemin,
Cette main à baiser, à presser dans la mienne,
Tout cela, pour un jour, c'est enivrant; mais vienne,
Vienne le lendemain,

L'amour passe; et la fleur, où d'abord l'œil se pose,
Pâlit sous le regard et n'est plus une rose;
Le calice a jauni.
Et puis, quand l'homme est seul, loin du bruit et du monde,
Du profond de son cœur, plus haut s'élève et gronde
La voix de l'Infini.

Cette voix puissante et bizarre, c'est un soupir, une fanfare, un cri qu'on entend la nuit, un bruit de chars emportés par les fées, la gloire qui agite des trophées et qui passe et s'enfuit...

L'enclos qu'on aimait tant devient triste; on dessine
Un palais fantastique, et, comme aux jours d'Alcine,
Des lieux d'enchantement;
Et bientôt, pour saisir la proie insaisissable,
En idée on franchit monts et plaines de sable
Sur un coursier fumant.

On s'étonne, on retombe, on brûle sous l'ombrage;
Le cœur saigne et gémit; en lui-même est l'orage
Dont les coups l'ont blessé...

Cet orage du cœur, le poète, en concluant, le représente par un symbole saisissant :

Parfois, en un vallon où règne le silence,
Où l'ardeur qu'à midi d'aplomb le soleil lance
Meurt sur un vert rideau,
L'on voit du sein d'un roc, qui s'ouvre en grotte obscure,
Parmi la mousse et l'herbe, avec un long murmure,
Jaillir un courant d'eau.

Pourtant jamais aux bords de l'onde murmurante,
Malgré le poids du jour et la soif dévorante,
Ne boit le voyageur;
Jamais un front de vierge, incliné sur la rive,
N'y mire, en se lavant, sa parure naïve
Et sa chaste rougeur.

Car qu'importe la mousse, et l'ombre, et le silence,
Et qu'en effleurant l'onde un souffle frais balance
Les rameaux sur son cours ?
Cette onde dans sa source est comme du bitume :
Elle brûle et dévore, et toujours elle écume,
Et bouillonne toujours (95).

Ces trois dernières strophes démontrent mieux qu'un long commentaire quel est le caractère particulier du vœu artistique de Sainte-Beuve. Alors que les Lakistes s'identifient volontiers avec la nature pour en pénétrer sa mystique et divine signification, Sainte-Beuve trouve dans une scène naturelle l'image de son âme malade. C'est le poète personnel par excellence, occupé toujours à se décrire.

Aussi le voit-on s'empresser de quitter le vigneron, qui représente la réalité objective que Wordsworth aimait à étudier, pour s'échapper dans l'irréel séduisant d'un rêve idyllique, à la manière de Jean-Jacques Rousseau, qui, lui aussi, rêvait d'avoir « une petite maison blanche aux contrevents verts » (96).

---

(95) *Poésies de Joseph Delorme*, 79-82.
(96) *Emile*, livre IV.

L'heureuse famille sous le pommier n'interrompt qu'un moment le cours de sa méditation mélancolique et ne l'inspire pas à chanter les vertus paysannes. Il se plaît à s'imaginer vivant lui aussi à la campagne; il fait comme une expérience imaginaire, qui se termine vite en ce désenchantement propre à sa nature. Il parle d'un bonheur champêtre, en élégiaque, pour mieux nous faire comprendre l'inquiétude qui le ronge. Ce procédé certes n'a rien qui rappelle Wordsworth, et sa conclusion pessimiste distingue encore Joseph Delorme du poète anglais, qui puisait dans la contemplation de la vie rustique de nouvelles forces spirituelles. C'est que le point de vue de Sainte-Beuve (97) est essentiellement celui d'un épicurien. Il a l'âme pastorale comme l'entendait l'antiquité. « Lire Tibulle à la campagne avec une femme qu'il aime » (98) est un projet cher à son « imagination élégiaque » (99).

Il envisage la vie rustique superficiellement et matériellement pour ce qu'elle semble offrir de jouissances sensuelles. Le pittoresque de la nature, ses parfums, ses bruits et l'indispensable présence d'une femme aimante semblent promettre à sa sensibilité un plein épanouissement, une entière satisfaction. « Tout cela, dit-il, est enivrant. » D'autres vers précisent le caractère épicurien de son aspiration. Il formule le « Vœu » suivant :

> Pour trois ans seulement, oh ! que je puisse avoir
> Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir,
> Tout le jour du loisir; rêver avec des larmes;
> Vers midi me coucher à l'ombre des grands charmes;
> Voir la vigne courir sur mon toit ardoisé,
> Et mon vallon riant sous le coteau boisé;
> Chaque soir m'endormir en ma douce folie,
> Comme l'heureux ruisseau qui dans mon pré s'oublie :
> Ne rien vouloir de plus, ne pas me souvenir,
> Vivre à me sentir vivre !... Et la mort peut venir (100)

---

(97) *Mes Poisons*, 10.
(98) *Ibid.*, 134.
(99) *Ibid.*, 10.
(100) *Poésies de Joseph Delorme*, 107.

Ce vœu de païen ne fut certes point conçu au contact de Wordsworth. Nous reconnaissons ici l'inspiration d'André Chénier, d'ailleurs franchement avouée par Sainte-Beuve. Il y a même dans les vers que nous venons de citer et dans le rêve de « Bonheur champêtre » un souvenir plus ou moins conscient de ces vers de Chénier :

Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi,
Et, villageois tranquille, ayant pour tout espoir
Dormir et ne rien faire...
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau, ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive;
Là, je veux...
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage,
Errer, un livre en main, de bocage en bocage,
Savourer, sans remords, sans crainte et sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs (101).

C'est dans Chénier, nous dit Sainte-Beuve, qu'il trouve le plus parfait modèle de ce qu'il appelle l'élégie d'analyse. « Il nous peint la nature avec curiosité, quoique sans minutie, et nous révèle son âme dans ses dispositions les plus délicates », sans tomber dans les excès lakistes (102). Et Sainte-Beuve tient à rester dans les limites convenables du genre de Chénier. Dans ses élégies rustiques, il imite Chénier sans beaucoup d'originalité. Il soupire après la même existence idyllique et oisive. Si dans son rêve de « Bonheur champêtre » il y a un plus grand réalisme dans les détails, il vient directement, comme nous l'avons indiqué, de Rousseau. C'est un autre exemple de ce que Sainte-Beuve appelle, en poésie, « la touche de Régnier », « qui ne serait point, dit-il, en beaucoup de cas, inutile pour accompagner, encadrer et faire saillir certaines analyses de cœur ou certains poèmes de sentiment, à la manière d'André Chénier » (103).

On voit donc qu'il serait un peu subtil de vouloir trouver

(101) *Œuvres poétiques*, Lemerre, 1874, III, 36-37.
(102) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 217-218.
(103) *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, 326, édit. citée.

l'influence de Wordsworth dans des poésies qui n'ont rien de wordsworthien et qui s'inspirent évidemment de sources toutes françaises.

17

Les vers « Toujours je la connus pensive et sérieuse... » présentent un cas légèrement différent.

Toujours je la connus pensive et sérieuse :
Enfant, dans les ébats de l'enfance joueuse,
Elle se mêlait peu, parlait déjà raison;
Et quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure,
A dire qu'il fallait regagner la demeure,
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal,
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière;
Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt elle eut quinze ans...
.....

Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur,
Elle ne rêvait pas comme la jeune fille,
Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille
Et du bal de la veille au bal du lendemain
Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.
.....

Ce cœur jeune et sévère ignorait la puissance
Des ennuis dont soupire et s'émeut l'innocence.
Il réprima toujours les attendrissements
Qui naissent sans savoir, et les troubles charmants,
Et les désirs obscurs, et ces vagues délices
De l'amour dans le cœur naturelles complices.
.....

Aujourd'hui, la voilà mère, épouse, à son tour,
Mais c'est chez elle encor raison plutôt qu'amour.
Son paisible bonheur de respect se tempère;
Son époux déjà mûr serait pour elle un père;
Elle n'a pas connu l'oubli du premier mois,
Et la lune de miel qui ne luit qu'une fois;
Et son front et ses yeux ont gardé le mystère
De ces chastes secrets qu'une femme doit taire.

Heureuse comme avant, à son nouveau devoir,
Elle a réglé sa vie... Il est beau de la voir,
Libre de son ménage, un soir de la semaine,
Sans toilette, en été, qui sort et se promène
Et s'assoit à l'abri du soleil étouffant,
Vers six heures, sur l'herbe avec sa belle enfant.
Ainsi passent ses jours depuis le premier âge
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas ! je retombe en tristesse;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir
Et je pense, ô mon Dieu, qu'il sera bientôt soir ! (104).

Il est compréhensible qu'on ait voulu voir l'empreinte du génie de Wordsworth dans cette élégie bourgeoise. A première vue, elle semble rappeler ces poèmes où Wordsworth a demandé l'inspiration à la vie humble, aux affections intimes, et les a traitées avec une délicate simplicité de style. Mais après examen cette comparaison se révèle être, au fond, des plus superficielles. On remarque, d'abord, que Sainte-Beuve, purement descriptif et analytique, en célébrant son héroïne, se distingue, par sa manière, de Wordsworth, chez qui les poésies de la vie humble revêtent ordinairement la forme dramatique, lyrique ou narrative; ensuite, que la note élégiaque et personnelle de la fin est étrangère à Wordsworth; enfin, que ces deux points de différence résultent de l'émotion toute particulière qui inspire le poème — émotion très personnelle, née indépendamment de toute influence littéraire et inconnue de Wordsworth. Ces trois constatations, en rappelant un fait que nos recherches ont établi, à savoir que Sainte-Beuve n'était pas disciple fervent de Wordsworth à cette époque, qu'il l'avait tout au plus feuilleté pour trouver des pièces

(104) *Poésies de Joseph Delorme*, 132-134.

à traduire, nous ont amené à voir dans l'élégie bourgeoise de Sainte-Beuve l'expression naturelle, originale et, peut-être, la plus caractéristique de sa personnalité individuelle.

C'est qu'au fond de cette personnalité était, comme le dit Brémond, « la nostalgie de l'intime et du foyer » (105). Sainte-Beuve nous en fait l'aveu lui-même dans *Volupté*, par la bouche de son pseudonyme Amaury : « J'avais, dit-il, le goût des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons... C'était un don chez moi auquel j'aurais dû lire l'intention de la Providence sur ma destinée. » (106). Mais au lieu de gouverner en droiture son talent naturel, il s'était mis à l'égarer vers des fins toutes contraires (107).

Toutefois, à l'époque où il composa l'élégie dont nous parlons, sous l'influence d'un foyer ami, il se repentait de ses écarts de jeunesse. Un milieu catholique christianisait et régularisait sa nostalgie du foyer et de l'intime. Il comprenait et souhaitait pour lui-même le bonheur « qui naît des habitudes vertueuses et simples, d'une vie privée pratiquée obscurément et aimée » (108), et son aspiration s'accompagnait d'un très vif sentiment de remords. Il revoyait tous les jours l'accomplissement heureux de son idéal dans la vie de Mme Hugo. C'est sans doute la pensée de celle-ci qui lui fit évoquer la destinée humble et tranquille de l'inconnue « pensive et sérieuse ».

On remarquera que la qualité de l'émotion ressentie par le poète détermine tout le caractère du poème. L'admiration pure et simple se serait exprimée en élans lyriques. L'admiration que le remords attendrit s'attarde à contempler et se plaît à décrire avec une amoureuse attention aux moindres détails. Il n'est pas inutile de faire remarquer, à ce propos, que Sainte-Beuve s'est rappelé une « belle » de Chénier pour mieux faire ressortir le mérite de son héroïne par le contraste. Qu'on compare avec le second fragment que nous donnons les

---

(105) *Le Correspondant*, 1919, vol. 277, p. 33.
(106) *Volupté*, 33.
(107) *Ibid.*
(108) *Causeries du Lundi*, XI, 140.

vers suivants, d'une élégie de Chénier, « chef-d'œuvre, selon Joseph Delorme, de grâce et de mollesse » [109] :

> Jeune fille avec nous ton cœur voudrait se taire,
> Tu fuis, tu ne ris plus, rien ne saurait te plaire.
> La soie à tes travaux offre en vain des couleurs;
> L'aguille sous tes doigts n'anime plus de fleurs.
> Tu n'aimes qu'à rêver...
> Mais conte-moi comment,
> Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé sans audace,
> Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...
> Tu rougis... [110].

Somme toute, il n'y a rien dans le poème de Sainte-Beuve qui ne se comprenne aisément sans l'hypothèse problématique de l'influence wordsworthienne. Et il faut conclure que Charles Magnin, collaborateur de Sainte-Beuve au *Globe*, parlait en connaissance de cause quand il disait, en signalant, à propos de l'élégie bourgeoise, l'analogie que le poète présente avec les Lakistes : « Encore n'est-il nullement leur imitateur; seulement il est comme eux dans le système de la poésie individuelle. » [111].

L'analogie n'est pas moins importante pour nous. Car il faut noter qu'entré dès ses débuts dans ce « système de la poésie individuelle », mais se distinguant de Wordsworth par ses sentiments et ses thèmes d'inspiration, Sainte-Beuve se rapprochait de lui par une évolution tout intérieure. Ce rapprochement se faisait indépendamment de Wordsworth. La force motrice venait non pas de l'attirance extérieure d'une œuvre littéraire, mais de l'action intérieure de nouvelles convictions morales, ainsi qu'en témoigne l'imitation des vers moralisateurs du « Plus long jour ».

Nous étudierons les effets de ce rapprochement dans notre chapitre sur les *Consolations*. D'abord, il faut examiner un dernier aspect du premier recueil, c'est-à-dire les poésies de la nature.

---

(109) *Pensées de Joseph Delorme*, 190.

(110) *Œuvres poétiques*, III, 17.

(111) *Le Globe*, 11 avril 1829. Cité par Sainte-Beuve parmi les « Jugements et témoignages », *Poésies complètes*, I, 367.

18

Il est impossible de voir autre chose qu'une supposition gratuite dans l'idée fort répandue selon laquelle Joseph Delorme, dans sa poésie naturelle, serait disciple de Wordsworth. En 1828, à en juger par la Pensée XIX, Sainte-Beuve ne s'est pas encore défait de ses préventions contre la poésie naturelle de Wordsworth, et voit encore dans la manière du poète anglais « un écueil à éviter »[112]. D'autres *Pensées* renforcent l'impression que Sainte-Beuve ne doit rien à Wordsworth, en signalant, comme les modèles de Joseph Delorme, André Chénier, Alfred de Vigny et Victor Hugo, et surtout en révélant une attitude radicalement différente de celle du poète lakiste, — l'attitude du peintre soucieux avant tout de fixer ses perceptions visuelles et de rendre le pittoresque de la nature[113]; pour Wordsworth, ce pittoresque n'est qu'une apparence à travers laquelle « l'œil du poète arrive, sinon à contempler, du moins à entrevoir le monde réel »[114].

C'est cette attitude de Sainte-Beuve, qu'il a en commun avec ses amis romantiques, et dans laquelle la poésie se rapproche de la peinture, et non pas un désir de faire un pastiche du style de Wordsworth, qui explique ses descriptions naturelles, délicates et détaillées. Il compose des tableaux avec un art consommé. Il peint « Le Creux de la Vallée » :

> Au fond du bois, à gauche, il est une vallée
> Longue, étroite; à l'entour, de peupliers voilée;
> Loin des sentiers battus; à peine du chasseur
> Connue et du berger; l'herbe en son épaisseur
> N'agite, sous vos pas, couleuvre ni vipère;
> A toute heure, au mois d'août, un zéphyr y tempère,
> A l'ombre des rameaux, les cuisantes chaleurs
> Qui sèchent le gazon et font mourir les fleurs.

---

(112) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 218.
(113) *Ibid.*, XV, XVI, 211-214.
(114) E. Legouis, *Jeunesse de Wordsworth*, 462.

Mais vers le bas surtout, dans le creux où la source
Se repose et sommeille un moment dans sa course,
Et par places scintille en humides vitraux,
Ou murmure invisible à travers les sureaux,
Que le vallon est frais ! L'alouette y vient boire,
La sarcelle y baigner sa plume grise et noire,
La poule d'eau s'y pendre au branchage mouvant (115).

Il reproduit les jeux de lumière au Jardin du Luxembourg un jour de novembre :

Au déclin de l'automne, il est souvent des jours
Où l'année, on dirait, va se tromper de cours.
Sous les grands marronniers, sous les platanes jaunes,
Sous les pâles rideaux des saules et des aunes,
Si, par un levant pur ou par un beau couchant,
L'on passe, et qu'on regarde aux arbres, tout marchant,
A voir sur un ciel blanc les noirs réseaux des branches,
Et les feuilles à jour, aux inégales tranches,
Creuses par le milieu, les deux bords en croissants,
Figurer au soleil mille bourgeons naissants;
Dans une vapeur bleue, à voir tous ces troncs d'arbre
Nager confusément avec les dieux de marbre,
Et leur cime monter dans un azur si clair;
A sentir le vent frais qui parfume encor l'air,
On oublie à ses pieds la pelouse flétrie,
Et la branche tombée et la feuille qui crie;
Trois fois, près de partir, un charme vous retient,
Et l'on dit : « N'est-ce pas le printemps qui revient ? » (116).

Il esquisse quelques jolis aperçus de la campagne, qu'il préfère aux scènes sublimes décrites par les Chateaubriand, les Lamartine, les Hugo :

... Un champ, un peu d'eau qui murmure,
Un vent frais agitant une grêle ramure;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord;
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile,
Découpant sur l'azur son feuillage débile;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit... (117).

(115) *Poésies de Joseph Delorme*, 143.
(116) Pensée d'automne, *ibid.*, 158.
(117) Promenade, *ibid.*, 110.

Il est presque superflu de faire remarquer que ce n'est point un disciple de Wordsworth qui semble estimer au même prix, dans « Promenade », une jolie campagne et un pied blanc, qu'il voit disparaître au détour d'une haie...

> ... un pied blanc qui fait naître
> Tout d'un coup en mon âme un long roman d'amour... (118).

Inspiré par Wordsworth, chez qui la moindre fleur évoquait un frisson de sympathie, Joseph Delorme aurait certes vu autre chose dans « Le Creux de la Vallée » qu'un endroit idéal pour se suicider (119). Enfin, l'idée d'emprunter à la nature des images de la vie humaine (« Pensée d'automne » (120), « Espérance » (121)) est bien trop commune pour nécessiter une hypothèse d'influence wordsworthienne.

Reste un dernier détail à examiner. Faut-il croire, avec M. Smith (122) et M. Choisy (123), qu'en peignant exclusivement — comme Wordsworth le fait parfois — les aspects les plus modérés de la nature, Sainte-Beuve est imitateur du poète lakiste ? Sainte-Beuve lui-même répond pour nous à cette question. Il n'avait pas toutes ses ressources pour peindre (124). Il peignait la nature qu'il connaissait, incapable d'imiter l'exotisme luxuriant d'un Chateaubriand, ni la belle variété d'un Lamartine. Enfermé à Paris, c'est au Jardin du Luxembourg qu'il observe l'aspect printanier que la nature revêt, parfois, un matin ou un soir d'automne (125). C'est dans la plaine autour de Paris qu'il promène le morne regard de son désenchantement (126). Et c'est à la campagne qu'il va, en bon citadin, le jour où il veut se délasser (127). Le fait

---

(118) Promenade, *Poésies de Joseph Delorme*, 110.
(119) *Poésies de Joseph Delorme*, 143.
(120) *Ibid.*, 158.
(121) *Ibid.*, 176.
(122) M. A. Smith, *op. cit.*, 116.
(123) L.-F. Choisy, *op. cit.*, 26.
(124) *Premiers Lundis*, I, 409.
(125) Pensée d'automne, *Poésies de Joseph Delorme*, 158.
(126) La Plaine, *ibid.*, 173.
(127) Promenade, *ibid.*, 108.

que Sainte-Beuve a peint de préférence les aspects les plus modérés de la nature, loin d'être un indice d'influence étrangère, est un gage d'originalité et de sincérité individuelles.

Somme toute, quel que soit le point de vue où nous nous placions, nous ne trouvons aucune justification sérieuse pour l'idée selon laquelle la poésie naturelle de Joseph Delorme porterait l'empreinte du génie de Wordsworth.

19

Ce que nous avons dit de la prétendue influence de Wordsworth s'applique, également, en grande partie, à l'hypothèse selon laquelle Sainte-Beuve se serait inspiré de Cowper dans les *Poésies de Joseph Delorme*. Si Sainte-Beuve, comme le veut M. Michaut, jugeant qu'un Cowper manquait à la poésie française, s'est promis de prendre cette place vide (128), rien ne nous permet de supposer qu'il se soit fait cette promesse, ni qu'il ait essayé de la tenir dès l'époque des *Poésies de Joseph Delorme*. Dans les poésies du foyer, de la vie rustique et de la nature, à propos desquelles se poserait la question de l'influence cowpérienne, Sainte-Beuve développe à sa façon — qui ne rappelle nullement celle de Cowper — l'élégie française, en s'appuyant tout au plus sur des poètes français. Même si l'on était certain qu'il eût lu Cowper dès 1828, on trouverait difficile d'indiquer la part qui reviendrait à l'inspiration anglaise. Mais cette certitude indispensable nous fait défaut; nous n'avons rien sur quoi nous fonder, même pas une « imitation ». En ces circonstances, il n'est rien moins qu'étonnant qu'on ait voulu trouver l'empreinte du génie de Cowper dans les *Poésies de Joseph Delorme*. Il faut croire que cette idée — exprimée seulement en passant par les critiques — n'est, en somme, qu'un corollaire de l'opinion plus hautement affirmée et selon laquelle Sainte-Beuve se serait inspiré de Cowper dans les *Consolations*. Si cela est vrai, elle est le fruit d'une déduction faite en négligeant les faits connus et sans tenir compte de la vraisemblance.

---

(128) G. Michaut, *op. cit.*, Introduction, 13.

20

Quoi qu'en aient dit les critiques, les *Poésies de Joseph Delorme*, examinées de près, n'apparaissent nullement comme l'œuvre d'un disciple de poètes anglais. C'est sous l'impression profonde produite en France par les *Premières méditations* de Lamartine que Sainte-Beuve fait ses premiers essais poétiques [129] : ému par Lamartine, il veut à son tour s'épancher dans la poésie. Les sujets de ses vers sont tous intimes; son style révèle son inexpérience et son peu de facilité pour la versification; il ne se fait pas d'illusions sur son génie, mais il espère, en travaillant, faire mieux [130]. Il n'a point de projets secrets de réformes poétiques : il n'écrit que pour lui-même, et sans s'en vanter, jusqu'en 1827 [131].

En cette année survient sa fameuse rencontre avec Victor Hugo. Encouragé par celui-ci, et converti aux doctrines artistiques de l'Ecole romantique, il se livre désormais ouvertement à son penchant pour la poésie. Il étudie la technique du vers dans l'œuvre de ses nouveaux amis et dans celle de leurs précurseurs : Chénier et les vieux d'avant Boileau [132]. Il trouve dans le style de Régnier et de Chénier « un parfait modèle de ce que la langue française permet au génie s'exprimant en vers » [133]. Il reprend l'élégie de Chénier (qu'il préfère à ce qu'il connaît des Lakistes) et celle de Nodier, de Mme Tastu, d'Emile Deschamps, etc., et essaie de la renouveler par la « touche de Régnier » [134] : c'est de ce poète qu'il dérive, et non point de Crabbe et de Wordsworth, dans les descriptions réalistes de Delorme. Il ne songe point à chercher des modèles en Angleterre. Aussi les traces que certains poètes anglais laissent dans son premier recueil ne témoi-

(129) *Nouveaux Lundis*, XIII. En note à l'article intitulé : « Ma biographie », 27-28.
(130) *Correspondance générale*, 56.
(131) *Causeries du Lundi*, X, 532.
(132) *Pensées de Joseph Delorme*, 197, et partout.
(133) *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, 324.
(134) *Ibid.*, 326; *Pensées de Joseph Delorme*, X, 217-218.

gnent-elles pas d'une influence proprement dite. Kirke White est imité pour une raison qui n'a rien à voir avec sa valeur artistique; et si, par certains côtés, Joseph Delorme est indubitablement le Kirke White français, Sainte-Beuve n'a jamais voulu l'être. Les *Poésies de Joseph Delorme* renferment trois « imitations » de Wordsworth; mais celui-ci n'a pas du tout influencé son traducteur, quoique, par l'effet d'une influence tout intérieure dans le domaine moral, Sainte-Beuve, dans ses dernières pièces, se rapproche du poète lakiste.

Le Sainte-Beuve des *Poésies de Joseph Delorme* est essentiellement français, tant par le caractère personnel de son inspiration que par les sources littéraires de son style poétique. Cela n'a rien d'étonnant puisqu'il ne s'intéresse que médiocrement à la poésie anglaise avant 1829. Toutefois, après cette date, il devra s'y intéresser davantage. Voyons jusqu'à quel point et pour quelles raisons.

CHAPITRE V

LECTURES ET JUGEMENTS (II)

Nos premières observations sur les « Lectures et jugements » de Sainte-Beuve ont servi d'introduction à l'étude des *Poésies de Joseph Delorme*. Nous aurions voulu pareillement faire précéder l'étude de chacun des recueils de Sainte-Beuve par un examen de ses connaissances des poètes anglais et des impressions qu'ils produisirent sur lui. Mais cette méthode s'avère désormais fâcheuse : certaines circonstances nous obligent à l'abandonner. Par exemple, si nous savons que Sainte-Beuve commença en 1829 à lire Coleridge [1], nous ne relevons aucune allusion à cette lecture avant l'article sur *Jocelyn* de 1836 : de même il connaissait Crabbe en 1829 [2], mais il ne parle pas de lui avant 1836. Donc, au risque d'interrompre l'ordre logique de notre étude, nous achèverons l'examen des « Lectures et jugements » dans le présent chapitre, qui doit servir d'introduction à l'étude des *Consolations* [3], des *Pensées d'août* [4] et des poésies diverses [5] de Sainte-Beuve.

I

Dans la pièce XVIII des *Consolations*, nous trouvons une allusion à Wordsworth. Il figure au nombre des poètes que Sainte-Beuve nous dit aimer à lire quand il est las de fouiller dans son âme...

(1) Il imite quelques poésies de Coleridge pour les *Consolations*.
(2) Voir l'épigraphe de la pièce X des *Consolations*.
(3) 1830.
(4) 1837.
(5) Edition de 1863 de ses *Poésies complètes*.

Il en est que j'emporte et que je lis toujours,
Surtout leurs moindres vers et leurs chants les plus courts,
Leurs sonnets familiers, leurs poèmes intimes,
Où, du sort bien souvent autant que moi victimes,
Ils ont, mortels divins, gémi divinement.
C'est Pétrarque...

.....

C'est Wordsworth peu connu, qui, des lacs solitaires,
Sait tous les bleus reflets, les bruits et les mystères,
Et qui, depuis trente ans vivant au même lieu,
En contemplation devant le même Dieu,
A travers les soupirs de la mousse et de l'onde,
Distingue, au soir, des chants venus d'un meilleur monde (6).

On voit que l'attitude de Sainte-Beuve envers Wordsworth a subi une transformation complète. D'après cet aveu poétique, il s'est défait de ses premières préventions contre le poète anglais. Il lui avait autrefois reproché sa mystique obscurité, ses tendances métaphysiques et psychologiques. Maintenant, il salue en Wordsworth un poète contemplatif, descriptif et religieux, du type lamartinien, et le classe parmi les élégiaques divins.

Nous n'avons aucune raison de douter du fait de son changement d'attitude. Il est aisé de voir qu'il goûte l'aspect religieux de Wordsworth depuis que lui-même aspire à la foi. Mais certaines considérations nous obligent invinciblement à douter que ce changement d'attitude ait été accompagné ou précédé d'une lecture assidue de la poésie de Wordsworth. C'est que certains détails de son aveu poétique ne manquent pas d'être troublants.

Trouver en Wordsworth un mortel qui a gémi divinement, surtout dans ses sonnets, c'est une interprétation tout à fait originale de son génie. Signaler, à propos de ses poèmes les plus courts, un Wordsworth « descriptif, élégiaque, lamartinien », pour employer l'expression de M. Texte (7), c'est une interprétation incomplète. Quand Sainte-Beuve condamnait

(6) *Consolations*, 75.
(7) J. Texte, *op. cit.*, 187.

Wordsworth sur la foi de Pichot, il montra une compréhension plus profonde du poète anglais. Mais il a oublié, avec sa répugnance première, les descriptions de Pichot, et il se permet une appréciation personnelle, fondée sur ses propres lectures du poète anglais.

Le caractère original et incomplet de cette appréciation nous amène à voir dans la phrase qui commence le passage que nous citons une exagération en ce qui concerne au moins Wordsworth. Nous avons l'impression que son jugement se rapporte à des souvenirs précis et restreints; il n'est pas le résumé d'une vue d'ensemble. Il nous semble, en d'autres termes, que Sainte-Beuve pense tout simplement à certains poèmes de Wordsworth qu'il a imités pour les *Consolations*, peu de temps avant, aux sonnets : « C'est un beau soir... » et « Quand le poète en pleurs... » (8). Cette hypothèse a l'avantage d'expliquer la présence de Wordsworth parmi ces mortels, victimes du sort, qui ont gémi divinement. Nous verrons que Sainte-Beuve, en imitant le second de ces deux sonnets, a fait une faute de traduction et transformé un poème, sur la difficulté de trouver le mot juste, en un éloge du poète qui trouve dans son art un refuge contre les rires et la persécution de la foule ignorante. L'erreur d'interprétation, qui autrement semble inexplicable, trouverait tout simplement sa raison d'être dans une faute de traduction. Et ce Wordsworth qui distingue « à travers les soupirs de l'onde des chants venus d'un meilleur monde », c'est, n'est-il pas vrai, le Wordsworth du premier sonnet, qui écoute au bord de la mer « l'hymne heureux du triple sanctuaire » (9). L'on ne saurait voir, dans notre hypothèse, une injustice envers Sainte-Beuve, puisque lui-même nous a averti que, tout en affichant l'imitation des Lakistes et des poètes anglais, il les avait d'abord peu connus et peu étudiés de près (10).

Du reste, d'autres allusions à Wordsworth semblent confir-

(8) *Consolations*, 64, 65.
(9) *Ibid.*, XIII, 64.
(10) Voir J. Texte, *op. cit.*, 187.

mer notre hypothèse. Dans le *Livre d'amour*, Sainte-Beuve parle de Dante, de Pétrarque...

Qu'aiment Manzoni, Wordsworth et Lamartine (11).

En ce qui concerne Wordsworth, cette affirmation se rapporte au sonnet « Scorn not the sonnet », traduit pour les *Poésies de Joseph Delorme* (12). Dans son article de 1835 sur Victor Hugo, pour caractériser le génie de ce dernier, il emprunte au même sonnet l'épithète que Wordsworth applique à Dante : « poète au sourcil visionnaire ». Enfin, le jugement qu'il porte sur Wordsworth en 1836 se rattache étroitement aux trois sonnets qu'il a traduits pour l'illustrer.

« Ce serait, dit Sainte-Beuve, une assez neuve et utile manière de caractériser Lamartine que de le comparer d'un peu près avec Wordsworth et Coleridge. » (13).

Il commence par signaler dans les descriptions de Lamartine l'aisance et la largeur d'ensemble.

« Le petit détail même, quand il s'y livre, n'a jamais chez lui le prenez-y garde de la miniature... Wordsworth et Coleridge, deux grands poètes pittoresques et méditatifs, n'y ont pas échappé; il y a chez une miniature qui s'associe pourtant avec une très haute élévation. » (14).

Après ces remarques introductives, il traite séparément les deux poètes anglais. Voyons d'abord la comparaison qu'il fait entre Lamartine et Wordsworth.

« Wordsworth, dit Sainte-Beuve, pense, avec Akenside, dont il prend le mot pour devise, que le poète est sur terre pour revêtir par le langage et par le nombre tout ce que l'âme aime et admire, et Lamartine nous dit quelque part, en son *Voyage d'Orient* : « Je ne veux voir que ce que Dieu et » l'homme ont fait beau, la beauté présente, réelle, palpable, » parlant à l'œil et à l'âme, et non à la beauté de lieu et

(11) *Livre d'amour*, 40.
(12) *Poésies de Joseph Delorme*, 171.
(13) *Portraits contemporains*, I, 242.
(14) *Ibid.*

» d'époque. Aux savants la beauté historique et critique, à » nous poètes la beauté évidente et sensible, etc. » (15).

Ce premier terme de comparaison est un peu décevant. Au lieu de caractériser le génie de Wordsworth, Sainte-Beuve esquive la difficulté en traduisant les vers d'Akenside de l'épigraphe du volume *Yarrow Revisited*, qu'il a entre les mains. C'est qu'il a hâte d'en venir à des termes de comparaison plus précis. Il continue : « ces deux poètes fidèles également à la beauté naturelle se distinguent dans la manière dont ils s'élèvent et par laquelle ils arrivent à l'embrasser, à la dominer. Lamartine y va toujours par le plus droit chemin, d'un seul essor, en vue de tous... Wordsworth... se dérobe par des circuits nombreux et compliqués. Je prends presque au hasard dans le dernier recueil qu'il a publié... deux ou trois termes de comparaison... S'il monte au sommet d'un mont et qu'il veuille, en s'asseyant, bénir Dieu au bout du pèlerinage, il fera par exemple le sonnet suivant, auquel il donnera pour titre : « Reposez-vous et remerciez ». Suit une traduction du sonnet « Rest and be Thankful » :

Reposez-vous et remerciez.

Ayant monté longtemps, d'un pas lourd et pesant,
Les rampes, au sommet désiré du voyage,
Près du chemin gravi, bordé de fin herbage,
Oh ! qui n'aime à tomber d'un cœur reconnaissant ?

Qui ne s'y coucherait, délassé, se berçant
Aux propos entre amis, ou seul, au cri sauvage
Du faucon, près de là perdu dans le nuage,
— Nuage du matin, et qui bientôt descend ?

Mais, le corps étendu, n'oublions pas que l'âme,
— De même que l'oiseau monte sans agiter
Son aile, ou qu'au torrent, sans fatiguer sa rame,

Le poisson sait tout droit en flèche remonter, —
L'âme (la foi l'aidant et les grâces propices)
Peut monter son air pur, ses torrents, ses délices ! (16)

---

(15) *Portraits contemporains*, I, 245.

(16) *Portraits contemporains*, I, 245; *Pensées d'août*, 245 (voir l'original dans l'appendice).

Il est à remarquer que Sainte-Beuve n'a pas compris la signification du titre et imagine que c'est une invention de Wordsworth, se complaisant dans des « circuits compliqués », alors que ce n'est qu'un nom de lieu écossais et à proprement parler l'inspiration du poème. L'erreur était sans doute naturelle. Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve admire davantage la manière de Lamartine. « Lamartine, dit-il, ayant fait les mêmes pèlerinages, eût entonné son hymne d'action de grâce au sommet sans s'arrêter à cette comparaison, fort belle d'ailleurs, mais recherchée, de l'oiseau et du poisson, avec l'âme qui monte, tandis que le corps est étendu immobile.

» S'il arrivait devant la hutte du Highlander avec une femme, une dame, pour compagne de voyage, qui marquerait quelque répugnance à entrer dans cette hutte enfumée, il la lui décrirait avec détail, avec grâce, comme il fait pour Valneige, et se complairait bientôt magnifiquement à la bénédiction de Dieu sur les cœurs simples qui sont cachés, mais sans trop s'arrêter et sans plus revenir sur l'hésitation de sa compagne. » Or, Wordsworth nous parle ainsi de la cabane du Highlander :

La cabane du Highlander.

Elle est bâtie en terre, et la sauvage fleur
Orne un faîte croulant; toiture mal fermée,
Il en sort, le matin, une lente fumée,
(Voyez !) belle au soleil, blanche et torse en vapeur !

Le clair ruisseau des monts coule auprès; n'ayez peur
D'approcher comme lui; quand l'âme est bien formée,
On est humble, on se sait, pauvre race, semée
Aux rocs, aux durs sentiers, partout où vit un cœur !

Sous ce toit affaissé de terre et de verdure,
Par ce chemin rampant jusqu'à la porte obscure,
Venez ! plus naturel, le pauvre a ses trésors :

Un cœur doux, patient, bénissant sur sa route,
Qui, s'il supportait moins, bénirait moins sans doute.
Ne restez plus ainsi, ne restez pas dehors ! (17)

(17) *Portraits contemporains*, I, 247; *Pensées d'août*, 246 (voir l'original dans l'appendice).

Sainte-Beuve poursuit : « Si Lamartine se souvient d'une scène, d'un paysage qu'il ne peut revoir, et le reproduit, il le décrit avec abondance et limpidité, avec tendresse; ainsi les souvenirs de Jocelyn. Je prendrai encore dans le recueil de *Yarrow Revisited* un endroit. C'est un souvenir qu'a le poète d'un site de la Clyde qu'il a visité autrefois, et que quelque circonstance, dans son second voyage, l'empêche de revoir. Wordsworth analyse son regret, et il est près de s'affliger d'abord, puis il se dit, comme Coleridge, retenu dans son bosquet de tilleul, qu'il y a moyen d'éluder le regret, de le racheter par la mémoire, par la pensée. C'est un véritable sonnet psychologique fait pour plaire à Reid, à Stewart, à M. Jouffroy. Nous essaierons de le rendre. » Suit une imitation du sonnet, *Bothwell Castle :*

Le château de Bothwell.

Dans les tours de Bothwell, prisonnier autrefois,
Plus d'un brave oubliait (tant cette Clyde est belle !)
De pleurer son malheur et sa cause fidèle.
Moi-même, en d'autres temps, je vins là; je vous vois

Dans ma pensée encor, flots courants, sous vos bois !
Mais, quoique revenu près des bords que j'appelle,
Je ne puis rendre aux lieux de visite nouvelle.
— Regrets ! — Passé léger, m'allez-vous être un poids ?...

Mieux vaut remercier une ancienne journée,
Pour la joie au soleil librement couronnée,
Que d'aigrir son désir contre un présent jaloux.

Le Sommeil t'a donné son pouvoir sur les songes,
Mémoire : tu les fais vivants et les prolonges;
Ce que tu sais aimer est-il donc loin de nous ? (18)

Sainte-Beuve se montre ici plus indulgent que dans *Joseph Delorme* pour la psychologie de Wordsworth, mais malgré tout il conserve sa désapprobation pour des tendances qu'il croit étrangères à la poésie. On a l'impression que ce sonnet,

(18) *Portraits contemporains*, I, 248; *Pensées d'août*, 247 (voir l'original dans l'appendice).

fait pour plaire à Reid, Stewart et Jouffroy, n'est pas tout à fait à son goût.

Il continue : « Lamartine réfléchit volontiers les objets en sa poésie... Wordsworth est plus difficile à suivre à travers les divers miroirs par lesquels il nous donne à regarder sa pensée... Jocelyn trouve de faciles et saisissables paraboles; le poète de *Rydal Mount* a plutôt le don des symboles : voilà en deux mots la différence. » (19).

Cette réflexion, fort juste d'ailleurs, est née d'une dernière comparaison. « Dans son dernier recueil, dit Sainte-Beuve, Wordsworth, comme Lamartine, ne se montre pas inaccessible aux progrès futurs de l'humanité, il a fait un majestueux sonnet à propos des paquebots à vapeur, canaux et chemins de fer (...) On sent dans ce magnifique sonnet ce qu'il en coûte à la noble muse druidique des bois, à la muse des contemplations et des superstitions solitaires, pour saluer ainsi ce qui ravage déjà son empire et la doit en partie détrôner... Lamartine a moins de peine à se résigner... et... va nous offrir trente vers qui ne nous semblent pas pouvoir être surpassés pour image et pour idée en aucune poésie. » (20). Suit la parabole de la caravane de *Jocelyn*.

La différence que Sainte-Beuve établit entre Wordsworth et Lamartine est, comme on l'a déjà dit, fort juste, mais puisqu'elle est née immédiatement d'une comparaison entre un sonnet dont la forme ne se prête pas aux longs développements de la parabole, et certain long passage de Lamartine, où le poète est libre de s'étendre, nous attachons du coup moins d'importance à la réflexion pour ce qu'elle semble révéler des connaissances de Sainte-Beuve. De même, il n'y avait pas, à notre sens, grand mérite à signaler dans des sonnets le prenez-y garde de la miniature qu'on ne trouve pas dans un long poème.

D'ailleurs, pour peu qu'on examine d'un peu près ces

---

(19) *Portraits contemporains*, I, 248.
(20) *Ibid.*

remarques sur Wordsworth, on voit aisément qu'elles ne sont pas le fruit d'une étude approfondie du poète anglais. Un étudiant de sa poésie naturelle n'aurait pas manqué de faire allusion du moins aux poèmes les plus caractéristiques de Wordsworth, « Tintern Abbey », « The Immortality Ode », « L'Excursion ». Sainte-Beuve n'en parle pas et se borne à commenter quelques sonnets auxquels il s'est arrêté de préférence, non pas à cause de leur valeur d'illustration relative, mais à cause de leur forme, qu'il affectionne. Ce ne sont pas des cas particuliers éclairés pour Sainte-Beuve par une intelligence générale de la poésie wordsworthienne. Ils représentent au contraire des observations significatives, qui, n'ayant pas encore leur place dans une conception générale, gardent pour Sainte-Beuve une valeur d'illustration absolue, qui se modifierait à la lumière de recherches supplémentaires. Or, il ne paraît pas que Sainte-Beuve se soit jamais appliqué à approfondir ses connaissances après tout superficielles; les autres allusions éparses que nous trouvons dans son œuvre n'ajoutent rien, comme le dit E. M. Philipps[21], au jugement exprimé dans l'article sur *Jocelyn*.

On remarquera qu'à cette époque Wordsworth est avant tout, pour Sainte-Beuve, « le poète des lacs et des bois, de la poésie volontiers solitaire ». Dans son article sur *Jocelyn*, Sainte-Beuve ne fait pas la moindre allusion au poète des *Ballades lyriques*, des pastorales, des histoires en vers, alors qu'il aurait été naturel de comparer certains de ses poèmes, par exemple *L'Excursion*, avec *Jocelyn*. Mais il ne semble pas connaître *L'Excursion*, ou, s'il la connaît, il lui préfère le poème de Lamartine; il dit : « Heureux le poète lyrique, le frère harmonieux de Coleridge et de Wordsworth, qui peut à temps et mieux qu'eux se ménager une œuvre d'ensemble. »[22]. Cependant, il semble avoir lu deux de ses histoires en vers, « Michael » et « Le vieux Mendiant du Cumber-

(21) Sainte-Beuve and the Lake Poets, *French Quarterly*, 1926, 215.
(22) *Portraits contemporains*, I, 230.

land ». S'élevant, en janvier 1836, contre un jugement de Villemain, qui avait relégué Wordsworth au rang des esprits singuliers et maladifs, il écrit : « Non, l'auteur de « Michael » ou du « Vieux Mendiant de Cumberland » (pour prendre au hasard de courts et enchanteurs poèmes) n'est pas inférieur à Byron en génie simple, en peinture naturelle et profonde comme il l'est en gloire. » (23).

Il est évident qu'il faut accueillir avec beaucoup de réserve cette profession d'enthousiasme, avec sa suggestion de connaissances étendues. En premier lieu, un amateur de poésie anglaise qui aurait voulu, en 1836, citer au hasard des poèmes réellement représentatifs du génie du « sublime Wordsworth » (24) aurait donné d'autres titres que ceux qu'indique Sainte-Beuve. Celui-ci ne choisit pas au hasard : il fait allusion tout simplement à deux des quelques poésies qu'il connaît en plus des sonnets. Et il est certain que son enthousiasme n'a pas été aussi vif qu'il voudrait le faire croire : autrement, il se serait intéressé aux autres histoires en vers de Wordsworth, et, en ce cas, il n'aurait pas manqué d'en parler dans l'article sur *Jocelyn*. Retenons seulement le fait que Sainte-Beuve connaissait dès 1836 deux récits pastoraux et familiers de Wordsworth sans le supposer amateur de ses histoires en vers dont, à vrai dire, il ne reparlera que trente ans plus tard (25).

Sainte-Beuve a feuilleté Wordsworth avec curiosité, mais sans assiduité, s'arrêtant d'abord à des notes pareilles à la sienne, l'examinant en 1836 avec détachement critique, empêché toujours, tant par ses goûts que par ses connaissances superficielles de l'anglais, de suivre le poète lakiste dans ses poèmes les plus originaux. Il l'a peu étudié de près : il n'a « vu que de loin la terre de Chanaan » (26).

---

(23) *Portraits contemporains*, II, 391.
(24) *Ibid.*
(25) *Nouveaux Lundis*, X, 127.
(26) *Correspondance*, II, 6 (21 mai 1865).

2

C'est dans l'article sur *Jocelyn* que nous trouvons la plus longue appréciation de Coleridge. Pour caractériser le génie du poète anglais, Sainte-Beuve nous donne comme un compte rendu des *Poèmes méditatifs* « ... dans lesquels la nature anglaise domestique, si verte, si fleurie, si lustrée, décore à ravir et avec une inépuisable richesse des sentiments d'effusion religieuse, conjugale et fraternelle »[27]. Déjà pour les *Consolations*, Sainte-Beuve avait imité un de ces poèmes méditatifs : « La Harpe éolienne ». Il en indique ici le sujet, ainsi que celui de quatre autres poèmes de ce groupe, et continue : « On voit par ces traits imparfaits quelles doivent être chez Coleridge la curiosité brillante, l'étincelle perpétuelle du détail, et, en même temps, l'élévation et la spiritualité des sentiments. Il y a en lui une irrésistible sympathie par tous les points de vue avec la vie universelle, et il cherche ensuite à réprimer cette expansion, à la ramener dans un ordre régulier de foi. »[28]. Cette dernière remarque est une allusion directe à « La Harpe éolienne » : nous verrons que Sainte-Beuve s'y arrête en particulier parce qu'il y trouve dépeinte une situation semblable, à quelque chose près, à la sienne. Il ajoute : « ... Le petit nombre de « poèmes méditatifs » dont je parle n'ont pas été assez distingués et loués comme des exemples excellents, selon moi, d'un genre précieux de poésie. »[29]. Et, en présence de ce genre, qui n'est, après tout, qu'une variante de sa propre manière méditative, Sainte-Beuve ne semble pas avoir poussé plus loin ses lectures de Coleridge : il ne semble pas s'être intéressé aux poèmes sur lesquels repose la vraie réputation de l'auteur anglais.

Il y a quelque chose d'exclusif dans ses goûts poétiques, qui pose des limites à ses admirations et crée en lui de

(27) *Portraits contemporains*, 242.
(28) *Ibid.*, 243.
(29) *Ibid.*

l'indifférence pour des qualités et des beautés qui ne répondent pas à sa conception individuelle de la poésie. Dans cette exclusivité, on ne peut pas s'empêcher de voir un gage de sa propre originalité et de son indépendance.

3

Le *Jocelyn* de Lamartine rappelle à Sainte-Beuve d'autres curés de campagne « poètes ou que les poètes ont chantés. » (30). Il parle de Goldsmith. Il fait une brève allusion à Thomson, au tendre William Cowper. Il fait remarquer que la réalité était, pour les curés de campagne, moins fleurie que le rêve du poète, et évoque, à ce propos, un poème de Penrose qu'il avait cité en épigraphe à un sonnet de Joseph Delorme (31). Il continue : « Mais celui qui a le mieux exprimé cette autre face du tableau et qui a pris en main avec génie la cause du vrai et de la vie non convenue, dans la peinture des curés et des vicaires, c'est Crabbe. Après une jeunesse pleine de misère, étant entré lui-même dans cette humble condition de recteur de village ou de bourg, il en a retracé les alentours, les accidents de ridicule et de sujétion ou de souffrance, avec une vigueur sagace et mordante. Son premier poème, *Le Village*, qui accuse, en dépit des Tityres et des Corydons, les mœurs grossières et la pauvreté hideuse d'une population voisine des côtes, ne nous montre guère le prêtre du lieu que comme trop affairé pour présider au convoi du pauvre et remettant la prière funèbre jusqu'au prochain dimanche. Il poursuit la même idée avec plus de détails dans son registre de la paroisse; c'est une réaction formelle contre l'idéal des Thomson et des Goldsmith. Toutes ces félicités embellies de presbytère ou de chaumière, il ne les a trouvées nulle part; mais partout des vices, partout des douleurs; depuis le déluge, dit-il, Auburn et Eden n'existent plus. Dans

(30) *Portraits contemporains*, 227.
(31) *Poésies de Joseph Delorme*, 48.

son poème du *Bourg*, les deux portraits du ministre (vicar) et du vicaire ou second (curate) sont des morceaux achevés de précision, de grâce malicieuse, de relief personnel et domestique. La figure fade, douce, souriante, toujours inoffensive et circonspecte du bon ministre atteste dans le peintre un moraliste rival des Johnson et des Swift; jamais l'insignifiance d'un visage n'a pris autant de consistance aux yeux Ce bon ministre, chez qui la peur est l'unique passion dirigeante, deviendrait, en des temps orageux, le pendant du curé Abondio des *Fiancés* de Manzoni. Quant au vicaire (curate), il est admirable et touchant de vérité naïve : sa science dans les classiques grecs, sa pauvreté, la maladie de sa femme, ses quatre filles si belles et si pieuses, ses cinq fils qui s'affligent avec lui; ce mémoire de marchand entre deux feuillets qui le vient troubler au milieu du livre grec qu'il commentait dans l'oubli de ses maux; sa joie simple, triomphante, un matin qu'il a lu au réveil et qu'il annonce à sa famille qu'une société littéraire (il le tient de bonne source) se fonde enfin pour publier les livres des auteurs pauvres, toutes ces petites scènes successives composent un ensemble fini qui ne peut être que de Wilkie ou de Crabbe. » (32).

Cette page sur Crabbe est écrite avec une vigueur et un enthousiasme qui révèlent une sympathie, une familiarité avec l'auteur qu'on ne trouve jamais dans les allusions à Wordsworth, lesquelles nous laissent toujours, comme nous l'avons vu, dans une incertitude troublante au sujet des lectures de Sainte-Beuve. C'est que, commençant à lire Crabbe en 1829, ayant lui-même pris en main dans *Joseph Delorme* la cause du vrai et de la réalité non convenue, Sainte-Beuve dut reconnaître en Crabbe un frère aîné. C'était un poète que sa propre vie et son amertume personnelle lui avaient appris d'avance à goûter. C'était, du reste, un poète plus « facile » que Wordsworth. Alors qu'il faut une lecture sui-

(32) *Portraits contemporains*, I, 228.

vie pour comprendre un poète lyrique comme ce dernier, une lecture fragmentaire et curieuse suffit pour saisir la manière et apprécier l'inspiration de Crabbe. Il est donc moins important de déterminer avec précision ce que Sainte-Beuve avait lu de Crabbe. L'essentiel pour nous c'est qu'il ait lu quelques passages au moins du *Bourg* et du *Village* et qu'il ait apprécié et goûté les traits caractéristiques du poète réaliste anglais.

4

Il est au plus haut point difficile de déterminer ce que Sainte-Beuve avait lu de Cowper durant la période de son activité poétique. Nulle part, dans son œuvre, il n'y a d'épigraphe empruntée à ce poète, nulle part une « imitation », et les quelques allusions que l'on trouve dans ses écrits ne nous permettent pas de nous prononcer avec certitude sur ses lectures du poète anglais.

En 1832, Sainte-Beuve associe Cowper avec Beattie et Percy comme un de ceux qui imprimèrent à la poésie anglaise le mouvement continué et soutenu avec éclat par Sir Walter Scott (33). Il le comprend, en 1835, parmi les poètes dont l'œuvre est le produit d'un mal caché (34). Dans son article sur *Jocelyn*, il fait une brève allusion au « tendre » William Cowper pour dire que c'était le quatrième fils d'un révérend (35). Dans son discours préliminaire à Lausanne, en 1838, il exprime le regret « qu'il n'y ait pas eu à Port-Royal un poète comme William Cowper, l'ami de Jean Newton. Cowper, dit-il, était comme Pascal, frappé de terreur à l'idée de la vengeance de Dieu; il avait de ces tremblements qu'inspirait M. de Saint-Cyran et il a si tendrement chanté » (36).

Ces allusions peuvent aussi bien être le fruit d'une lecture

(33) *Premiers Lundis*, II, 114.
(34) *Portraits contemporains*, I, 335.
(35) *Ibid.*, I, 235.
(36) *Port-Royal*, I, Discours préliminaire, 30.

intelligente des divers articles de revue consacrés à Cowper que celui d'une étude personnelle de l'auteur anglais.

La première indication certaine des lectures de Sainte-Beuve, nous la trouvons dans une lettre de condoléances qu'il écrivit à Mme Desbordes-Valmore, qui venait de perdre sa fille. Rappelant les années heureuses où il voyait assez souvent Ondine Desbordes-Valmore, vers 1845 (37) : « Nous prenions, dit-il, quelque livre latin qu'elle devinait encore mieux qu'elle ne le comprenait. Elle me rendait cela par quelque poésie anglaise, par quelque pièce légèrement puritaine de William Cowper qu'elle me traduisait. » (38). Il s'agit sans doute des *Hymnes* de Cowper, comme le dit M. Séché (39).

Les articles que Sainte-Beuve écrivit sur Cowper en 1854, parus longtemps après son éclipse poétique, ont pour nous une importance et un intérêt limités, d'autant plus qu'ils sont le fruit d'une collaboration avec deux amis : Hughes et Lacaussade (40), qu'il ne connaissait pas avant 1837. C'est à ces amis surtout qu'il devait les traductions insérées dans les articles (41), et il est possible qu'il n'ait entrepris cette longue étude de Cowper que sur les instances de ses amis, plus que lui amateurs de poésie anglaise : Hughes était un Anglais naturalisé Français (42); Lacaussade aimait à s'inspirer des poètes anglais (43).

Quoi qu'il en soit, rien dans les articles ne nous laisse supposer qu'ils sont un hommage offert tardivement à un maître depuis longtemps révéré et imité. Sainte-Beuve écrit dans le troisième article :

« Quelques-uns de ceux mêmes qui ont eu l'idée d'introduire chez nous des images de la poésie familière et domestique, et qui y ont réussi à certain degré, n'en ont pas eu

---

(37) L. Séché, *op. cit.*, II, 211.
(38) *Correspondance*, I, 182 (19 févr. 1853).
(39) L. Séché, *op. cit.*, II, 211.
(40) *Causeries du Lundi*, XI, 158, note.
(41) *Ibid.*, 114, 131 (note), 144-158.
(42) *Nouveaux Lundis*, II, 256.
(43) *Causeries du Lundi*, XI, 131.

assez la vertu pratique et l'habitude dans la teneur de la vie : ils en ont bientôt altéré le doux parfum en y mêlant des ingrédients étrangers et adultères, et l'on a trop mérité ce qu'un grand évêque, Bossuet, a dit : « On en voit qui » passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période, » en un mot à rendre agréables des choses non seulement » inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un » amour feint ou véritable, et à remplir l'univers des folies » de leur jeunesse égarée. »(44). Dans ce paragraphe, où il faut voir une allusion à ses propres essais poétiques, on remarquera que Sainte-Beuve, tout en se comparant avec Cowper, ne laisse même pas sous-entendre qu'il ait jamais imité le poète anglais ni que son « idée » n'ait pas été originale.

D'aucuns attachent une importance considérable à l'aveu suivant, fait par Sainte-Beuve après la publication de son dernier recueil : « Une gloire poétique comme celle de Goldsmith ou de Cowper serait la couronne de mes rêves. Goldsmith ou Cowper chez les modernes; Catulle ou Théocrite chez les anciens. »(45). M. Lalou trouve dans ces paroles un aveu de la dette de Sainte-Beuve envers Cowper et cite la première phrase pour appuyer son opinion, selon laquelle, dès 1830, Saint-Beuve s'était proposé d'être le Cowper de la poésie française(46). Il est cependant évident que le poète, écrivant en ces termes, loin d'indiquer les sources de sa propre inspiration, voulait tout simplement parler de la gloire modeste mais assurée des génies modérés dont il se sentait frère. Cette pensée, d'une portée plutôt générale, ne peut guère être interprétée dans le sens particulier que M. Lalou lui prête. D'ailleurs, si Sainte-Beuve s'était réellement tourné vers Cowper dès 1830, il n'aurait pas attendu jusqu'à 1854 pour lui consacrer des articles : du moins aurait-il trahi par des allusions plus précises et plus enthou-

---

(44) *Causeries du Lundi*, XI, 156.
(45) *Mes Poisons*, 124.
(46) R. Lalou, *op. cit.*, 16.

siastes son admiration pour un poète favori. De toute façon, en se trompant complètement sur le sens d'un sonnet de Wordsworth (47), qui y reprend un passage de la « Tâche », et même en cite deux vers, il montre qu'il ne s'était pas spécialement intéressé au chef-d'œuvre de Cowper avant 1829.

Il se peut que son étude sur Port-Royal ait stimulé son intérêt pour Cowper, et qu'il ait lu quelque chose de lui avant 1837. Cependant, selon nos observations précédentes, ce ne serait qu'après cette date que Sainte-Beuve aurait commencé à pratiquer sérieusement Cowper.

5

En septembre 1835, nous voyons Sainte-Beuve conseiller à son ami Charles Labitte, qui devait partir pour l'Angleterre, la lecture des poètes anglais du XVIII[e] siècle, précurseurs classiques des Crabbe et des Wordsworth (48). C'est que, vers cette époque, passé sa crise romantique, il s'intéressait de plus en plus aux « poètes de l'école studieuse et polie des Gray, des Pope, des Despréaux » (49).

Il admire beaucoup « les deux ou trois perles qu'on a de Gray » (50). Il goûte le sentiment champêtre et mélancolique de la fameuse « Elégie » (51), et il traduit, en 1836, la non moins fameuse « Ode au Collège d'Eton » (52).

En 1836, il trouve « délicieux » *Le village abandonné* de Goldsmith, où le poète peint « l'idéal de tous les curés modestes et des vicaires bienfaisants... le type aimable » (53). Quoique les traductions ne manquent pas, il a lu ce poème

(47) *Consolations*, 66 (voir chapitre VI).
(48) *Correspondance générale*, I, 541.
(49) *Portraits littéraires*, II, 3.
(50) *Ibid.*, 225.
(51) *Ibid.*, 225.
(52) *Portraits de femmes*, 212.
(53) *Portraits contemporains*, I, 233.

en anglais. Il en cite deux vers dans son article sur *Jocelyn :*

> A man he was to all the country dear,
> And passing rich on forty pounds a year (54).

Et un poème de la *Suite de Joseph Delorme* porte une épigraphe tirée de la fin du poème de Goldsmith :

> My shame in crowds, my solitary pride (55).

Il connaît, en outre, « The Traveller ». « Jocelyn, dit-il, serait de quelqu'un de ces jolis hameaux voisins de la Loire dans lesquels Goldsmith nous dit qu'il a fait danser bien des fois l'innocente jeunesse au son de sa flûte. » (56).

Il admire le chef-d'œuvre de Collins, la fameuse « Ode au soir », et plus tard il la rendra en français (57) : mais il ne semble pas avoir poussé plus loin sa lecture de ce poète.

Dans l'édition de 1863 de son œuvre poétique, Sainte-Beuve donne d'autres imitations des poètes anglais. Il traduit deux sonnets de Bowles (58) qu'il possédait dans l'édition Galignani (59). Mais c'est un poète qui semble l'avoir peu intéressé, car, nulle part, avant son article de 1864 sur la *Littérature anglaise* de Taine (60), il ne parle des poésies de Bowles. Il traduit « L'Automne » de Southey, un autre poète que la réticence de Sainte-Beuve à son sujet nous laisse supposer qu'il a peu pratiqué : à vrai dire, les longues épopées romanesques de Southey, auxquelles le poète lauréat devait sa renommée, n'étaient guère de nature à lui plaire.

Nous restons dans l'incertitude sur l'étendue de sa connaissance de Keats; lui-même avoue, dans une lettre à Matthew

---

(54) *Portraits contemporains*, I, 233 : « C'était un homme cher à tout le pays, et qui passait pour être riche avec quarante livres par an. » (O. Goldsmith, *Poetical Works*, 227.)

(55) *Suite de Joseph Delorme*, 292. Le poète s'adresse à la Poésie : « Ma honte dans la foule, mon orgueil solitaire. » (O. Goldsmith, *Poetical Works*, 234.)

(56) *Portraits contemporains*, I, 233. Voir The Traveller, *Poetical Works*, 215.

(57) *Suite de Joseph Delorme*, 304-308. L'imitation de Collins paraît pour la première fois en 1863.

(58) *Suite des Pensées d'août*, 374-376.

(59) Voir Potier, *Catalogue de la Bibliothèque de Sainte-Beuve*, II, 28.

(60) *Nouveaux Lundis*, IX, 126.

Arnold : « Que je voudrais avoir le temps d'approfondir Keats, Shelley, Godwin, mais je me contente de soupçonner et je passe. » (61). Il est à remarquer que la traduction de Keats qu'il donna dans les *Poésies de Joseph Delorme*, en 1863, fut faite en 1846, à la demande de Philarète Charles, qui la désirait pour son cours au Collège de France (62).

Sainte-Beuve a sans doute trouvé dans quelque anthologie les vers de Miss Caroline Bowles et le « Dernier des onze sonnets » de Charles Lamb, qui figurent dans la *Suite des Pensées d'août* (63). C'est peut-être à son nom que Miss Bowles doit l'honneur d'avoir été traduite : c'était la fille de Bowles que Sainte-Beuve connaissait, au moins de réputation. Et il s'est assurément arrêté au sonnet de Lamb parce qu'il connaissait les *Essais* (64).

6

C'est en tenant compte de ces quelques observations sur les lectures de Sainte-Beuve que nous entreprendrons l'étude de ses derniers recueils poétiques. Nous avons vu que, dès 1829, il a perdu sa première répugnance pour Wordsworth et Coleridge, mais qu'il s'est contenté d'un savoir incomplet. Nous avons remarqué en quels termes enthousiastes il parle du poète réaliste Crabbe. Nous avons trouvé qu'il n'a vraisemblablement pas lu Cowper avant 1830. Enfin, nous avons noté son goût pour certains poètes classiques et indiqué quelques auteurs traduits par lui après 1837. Quelles traces ces lectures anglaises ont-elles laissées dans son œuvre originale ?

---

61) *French Quarterly*, sept. 1921, 152.
62) E. M. Phillips, *Philarete Chasles*, 73.
63) *Suite des Pensées d'août*, 377-364.
64) Cf. chap. II, sect. 2.

CHAPITRE VI

« LES CONSOLATIONS »

Le caractère particulier du second recueil de Sainte-Beuve fut déterminée, selon le poète lui-même, par son « progrès moral » [1]. Cette observation, par laquelle se termine sa préface, indique la méthode qu'il faut suivre en étudiant le problème de l'influence anglaise. Il est clair qu'on ne pourra résoudre ce problème d'une manière satisfaisante qu'à la lumière de ce « progrès moral », que nous nous proposons donc d'examiner avant d'aborder l'étude du texte même des *Consolations*.

1

En 1829, Sainte-Beuve en était arrivé à voir dans le catholicisme une solution à ses problèmes personnels, une source de bonheur et de tranquillité d'âme. « Là seulement, dit-il, on trouve sécurité et plénitude : des remèdes appropriés à toutes les misères de l'âme, des formes divines et permanentes imposées au repentir, à la prière et au pardon; de doux et fréquents appels à la vigilance; des trésors toujours abondants de charité et de grâce. » [2].

Mais la conviction qu'il exprime ici n'était, comme il le dit, qu' « un simple résultat théorique ou d'expérience intérieure » [3], une observation pragmatique et non une foi religieuse; un sentiment assez puissant pour dicter ses aspi-

(1) Dédicace des *Consolations*, 19.
(2) *Ibid.*, II, 19.
(3) F. Morand, *Les jeunes années de Saint-Beuve*, 28.

rations, et pas assez fort pour dominer effectivement toute sa vie et toutes ses actions (4).

Nous avons indiqué dans notre chapitre sur *Joseph Delorme* la genèse de cet état d'esprit. L'hospitalité du foyer ami de Hugo, en flattant son goût de l'intime, l'avait orienté dans un sens chrétien. Son admiration, devenue vite amour, pour Mme Hugo, l'avait élevé et lui avait appris à goûter le charme de la vie chrétienne. Sa sensibilité était profondément émue et gagnée au christianisme dans son émotion. Mais les raisons de son cœur ne parvinrent jamais complètement à se moquer de sa raison : aussi, Sainte-Beuve n'avait-il pas la foi chrétienne. Elles étaient toutefois assez puissantes pour endormir momentanément sa raison : aussi avait-il très profondément le sentiment chrétien.

Son progrès moral consistait donc, non en une complète transformation de sa vie, mais en un enrichissement indéniable de sa sensibilité, enrichissement pratiquement inefficace, mais poétiquement fort important.

2.

Ses lectures se faisaient chrétiennes. Il goûta la beauté simple et austère de l'*Imitation*. Il suivit avec sympathie l'odyssée spirituelle de saint Augustin. Il étudia la *Vita Nuova* de Dante et s'extasia devant la grandeur sublime de la *Divine Comédie*.

Son premier enthousiasme pour Lamartine se renouvela. Il lut Pétrarque, Milton, Michel-Ange. Il perdit ses préventions contre le mysticisme de Wordsworth, et aima avant tout dans Coleridge les poèmes chrétiens des *Feuilles sibyllines*. En lisant *Le Bourg*, de Crabbe, il s'intéressa particulièrement aux portraits du curé et du vicaire.

Toutes ces lectures ont laissé des traces dans les *Consolations*. Le thème des pièces trois, quatre et neuf a été suggéré par l'*Imitation du Christ*, dont elles portent en tête une épigraphe. Le poète a emprunté à saint Augustin le langage

(4) F. Morand, *Les jeunes années de Sainte-Beuve*, 28 (lettre à l'abbé Barbe, 30 mai 1830).

fervent de la deuxième pièce, où il implore Dieu de lui donner un signe miraculeux, comme le « Tolle Lege », qui décida la conversion du saint. Il traduit un beau passage de la *Vita Nuova* de Dante, dans la pièce XVIII. La sixième pièce est un aveu de l'influence morale que Lamartine a exercée sur son âme : et en reprenant plus ou moins consciemment l'histoire du poème des *Nouvelles Méditations*, intitulé « Consolation », Sainte-Beuve semble indiquer la source du titre de son propre volume. Il a trouvé dans le *Traité de la Vie solitaire*, de Pétrarque, le résumé de son inspiration nouvelle : « Je crois qu'une belle âme n'a de repos ici-bas à espérer qu'en Dieu, qui est notre fin dernière; qu'en elle-même et en son travail intérieur; et qu'en une âme amie qui soit sa sœur par ressemblance. »(5). Dans son vœu de vieillir dans la solitude de quelque obscur débris de monastère, on reconnaît le vœu du « Penseroso » de Milton(6). Un sonnet de Michel-Ange, qu'il a traduit, est le point de départ d'une longue méditation sur l'art(7).

Il a imité trois sonnets de Wordsworth.

3

C'est un beau soir, un soir paisible et solennel;
A la fin du saint jour, la nature en prière
Se tait comme Marie à genoux sur la pierre,
Qui, tremblante et muette, écoutait Gabriel.

La mer dort; le soleil descend en paix du ciel,
Mais dans ce grand silence, au-dessus et derrière,
On entend l'hymne heureux du triple sanctuaire,
Et l'orgue immense où gronde un tonnerre éternel.

O blonde jeune fille, à la tête baissée,
Qui marches près de moi, si ta sainte pensée
Semble moins que la mienne adorer ce moment.

C'est qu'au sein d'Abraham vivant toute l'année,
Ton âme est de prière, à chaque heure baignée :
C'est que ton cœur recèle un divin firmament(8).

---

(5) Dédicace des *Consolations*, 8.
(6) *Consolations*, 53.
(7) *Ibid.*, 69.
(8) *Ibid.*, XII, 64 (voir l'original dans l'appendice).

C'est évidemment le profond sentiment religieux que Sainte-Beuve a goûté dans le sonnet de Wordsworth, car en l'imitant il souligne cet aspect, s'appliquant à christianiser son style, empruntant à la terminologie de la religion bien plus d'expressions que ne le fait Wordsworth.

On remarquera que la « religieuse » (nun) du sonnet de Wordsworth a été remplacée par la Sainte Vierge écoutant Gabriel — image malencontreuse par sa précision et développée par ferveur religieuse aux dépens de l'effet général.

On remarquera en particulier « l'hymne heureux », le « triple sanctuaire » et « l'orgue immense » du deuxième quatrain. Wordsworth avait écrit : « L'Etre immense est éveillé, et, en son mouvement incessant, fait un bruit de tonnerre éternellement. » (9). Sainte-Beuve se défie du langage métaphysique de Wordsworth et tient à en dégager le sens strictement religieux. Ce changement fortifie l'impression donnée par le jugement de la pièce XIX (10). Sainte-Beuve ne goûtait à cette époque dans la poésie naturelle de Wordsworth que les aspects qu'il trouvait aussi bien dans Lamartine.

Dans le sonnet suivant, Sainte-Beuve, poète rêveur et élégiaque par excellence, a imité un éloge de la poésie élégiaque et rêveuse.

Les passions, la guerre, une âme en frénésie
Qu'un éclatant forfait renverse du devoir,
Du sang, des rois bannis, misérables à voir,
Ce n'est pas là-dedans qu'est toute poésie.

De soins plus doux la Muse est quelquefois saisie,
Elle aime aussi la paix, les champs, l'air frais du soir,
Un penser calme et fort mêlé de nonchaloir,
Le lait pur des pasteurs lui devient ambroisie;

---

(9) The mighty being is awake,
And doth with his eternal motion make
A sound like thunder, everlastingly.
(Voir l'appendice.)

(10) Voir chap. V, sect. 1.

Assise au bord d'une eau qui réfléchit les cieux,
Elle aime la tristesse et ses élans pieux,
Elle aime les parfums d'une âme qui s'exhale,

La marguerite éclose, et le sentier fuyant,
Et, quand novembre étend sa brume matinale,
Une fumée au loin qui monte en tournoyant (11).

L'inspiration du sonnet de Wordsworth répond si bien à son inspiration personnelle que Sainte-Beuve se soucie peu de suivre de près l'original, après le premier quatrain introductif, se contentant d'emprunter par-ci par-là une image qui lui plaît. En traduisant cette élégie moderne, il ne peut oublier le langage de l'élégie antique, ou, si l'on veut, d'André Chénier : le deuxième quatrain se termine par un vers que Wordsworth aurait trouvé artificiel. Tout à côté, il introduit la note religieuse, qui reste inexprimée dans le sonnet de Wordsworth. Enfin, sa prédilection personnelle, visible dans *Joseph Delorme*, pour les scènes d'automne (12) et pour les « sentiers fuyants » (13), apparaît dans le deuxième tercet. Bref, Sainte-Beuve s'est contenté de broder sur un thème favori.

C'est ce qu'il croyait faire apparemment dans le troisième des sonnets imités de Wordsworth; mais ses connaissances incertaines de l'anglais l'ont trahi.

Quand le poète en pleurs, à la main une lyre,
Poursuivant les beautés dont son cœur est épris
A travers les rochers, les monts, les prés fleuris,
Les nuages, les vents, mystérieux empire,

S'élance, et plane seul, et qu'il chante et soupire,
La foule, en bas, souvent, qui veut rire à tout prix,
S'attroupe, et l'accueillant au retour par des cris,
Le montre au doigt, et tous, pauvre insensé, d'en rire;

Mais tous ces cris, Poète, et ces rires d'enfant,
Et ces mépris si doux aux rivaux triomphants,
Que t'importe, si rien n'obscurcit ta pensée,

(11) *Consolations*, 66 (voir l'original dans l'appendice).
(12) *Poésies de Joseph Delorme*, 158.
(13) *Ibid.*, 110.

Pure, aussi pure en toi qu'un rayon du matin,
Que la goutte de pleurs qu'une vierge a versée
Ou la pluie en avril sur la ronce et le thym (14).

Le sonnet de Wordsworth reprend le sujet d'un passage de la « Tâche » de Cowper, et commence par les deux premiers vers de ce passage :

There is a pleasure in poetic pains
Which only poets know... (15).

Wordsworth, ainsi que Cowper, célèbre l'effort à la fois pénible et agréable que l'auteur créateur doit fournir en cherchant une expression adéquate pour ses intuitions poétiques. Sainte-Beuve a mal interprété « poetic pains » (le travail de la création poétique), qu'il a traduit par les « pleurs » du poète. Et il n'a pas compris le sens du deuxième quatrain de Wordsworth :

When happiest Fancy has inspired the strain,
How oft the malice of one luckless word
Pursues the Enthusiast to the social board,
Haunts him belated on the silent plain :
Yet he repines not, if his thought stands clear... (16).

Sainte-Beuve a vu dans ces vers une allusion aux critiques injustes et cruelles des profanes et des jaloux. Il a cru trouver dans le sonnet de Wordsworth une nouvelle version d'un thème cher aux poètes romantiques, thème que lui-même a traité dans « l'Enfant rêveur » de *Joseph Delorme*, et qu'il développe avec une énergie qui trahit l'amertume de l'auteur d'un recueil bafoué. Parti d'une erreur d'interprétation, il a composé un sonnet presque entièrement original, n'imitant

---

(14) *Consolations*, 66 (voir l'original dans l'appendice).

(15) « Il est, dans le travail de la création poétique, un plaisir connu des seuls poètes. » (Cowper, The Task, II, vers 285-305, *Poetical Works*, 331-332; Wordsworth, *Poetical Works*, 265.)

(16) « Lorsque la Fantaisie la plus heureuse a inspiré le chant, que de fois la malice d'un misérable mot poursuit l'Enthousiaste jusqu'à la table familiale et l'obsède surpris par la nuit dans la plaine silencieuse. Cependant, il ne se plaint pas si sa pensée se dessine, claire... »

en réalité que le deuxième tercet de Wordsworth. Cette « imitation » révèle clairement un fait que nous avons essayé d'établir à propos des autres imitations, mais que celles-ci, plus fidèles, dissimulaient mieux, à savoir qu'en traduisant Wordsworth, Sainte-Beuve n'essaie pas de rendre hommage à un maître révéré : il cherche dans l'auteur étranger des notes pareilles à la sienne, et l'adapte à son inspiration individuelle.

On ne peut trop souligner ce fait en abordant le problème de l'influence wordsworthienne proprement dite. Puisque les imitations ne servent qu'à montrer la force de l'originalité propre de Sainte-Beuve, et son indépendance à l'égard de Wordsworth, nous ne nous attendrons guère à trouver une profonde empreinte wordsworthienne dans les pièces originales des *Consolations*.

Muni, donc, d'un doute méthodique, examinons ces aspects du second recueil de Sainte-Beuve qui ont semblé justifier une hypothèse d'influence wordsworthienne.

4

A en croire les critiques, Sainte-Beuve accuse indéniablement l'influence de Wordsworth par son choix de sujets. « Ses poèmes romantiques, écrit, par exemple, M. Michaut, n'affectent point les sujets que chérissent la plupart de ses compagnons de lutte : passions surhumaines, sentiments étranges, mœurs ou décors exotiques. Au contraire..., ce sont les sujets de la vie privée, les sujets les plus simples, les plus bourgeois, qu'il traite de préférence, une visite, une promenade, un voyage, la vie d'un pauvre vicaire, etc. » (17). Il est, par conséquent, « le disciple français des Lakistes » (18), qui, eux aussi, ont traité les sujets de la vie ordinaire.

On a le droit de poser quelques questions avant d'accepter cette conclusion. Premièrement, est-ce que Sainte-Beuve con-

(17) G. Michaut, *op. cit.*, 207.
(18) Id., *ibid.*

naissait en 1829 ce genre wordsworthien qu'il est censé avoir imité ? Et est-ce qu'il s'y intéressait ? La question est gênante : répondrons-nous par l'aveu de notre ignorance ? De toute façon, dans son plus long passage sur Wordsworth, en 1836, alors qu'il parle de la poésie familière de Lamartine, Sainte-Beuve ne fait aucune allusion à cet aspect de la poésie wordsworthienne. Dans l'incertitude que justifie cette réponse, il est naturel de demander s'il y a d'autres indices. Sainte-Beuve a imité trois poésies de Wordsworth : est-ce qu'elles appartiennent au genre en question ? Cette fois, il faut répondre négativement. Les pièces que Sainte-Beuve a imitées se distinguent de la poésie familière de Wordsworth, tant par la manière que par le langage. Enfin, est-ce que Sainte-Beuve a fait des aveux directs au sujet de l'imitation des Lakistes? Oui, il en a fait un : écrivant à son ami William Reymond, en 1863, il a déclaré : « Tout en professant et même en affichant l'imitation des Lakistes et des poètes anglais, je vous étonnerais si je vous disais combien je les ai devinés comme parents et frères aînés plutôt que je ne les ai connus d'abord et étudiés de près. » [19]. Cet aveu ne peut guère servir d'appui au jugement traditionnel que M. Michaut exprime. Ce jugement, alors, ne s'appuie que sur le témoignage d'une analogie observée. Examinons cette analogie. Elle doit être frappante pour que, dans l'absence de tout autre indice, on l'accepte comme une preuve suffisante de l'influence wordsworthienne.

On connaît bien le Wordsworth, poète de la vie ordinaire et simple. Sa manière est déterminée par son idéalisme philosophique. Pour Wordsworth comme pour Berkeley, l'émotion suscitée chez le poète par un incident quelconque, l'incident lui-même et l'acte de perception, ne constituent qu'un même état mental d'intuition poétique. Il s'ensuit qu'en décrivant l'incident, ou, si l'on veut, en reconstituant l'acte de perception, le poète éternise en même temps l'intangible

(19) Voir J. Texte, *Etudes de littérature européenne*, 187.

émotion poétique qui y est immanente. Il s'ensuit aussi que plus la description sera brève, plus la reconstitution sera simple, et plus le sentiment d'un poème sera sincère, plus il gardera de sa qualité spontanée, vivante, lyrique. Ainsi, en traitant un incident de la vie humble, Wordsworth concentre toute son attention dans l'effort de regarder fermement son sujet (« look steadily at his subject ») [20], et la représentation directe de l'incident est tout son poème.

Par exemple, Wordsworth décrit une rencontre avec une petite orpheline qui pleure pour un pauvre manteau déchiré par la roue d'une diligence [21]. Il raconte une conversation avec une pauvre petite, qui lui soutient que la mort de sa sœur et de son frère n'a pas réduit le nombre de sa famille [22]. Il dit la plainte d'un berger obligé par la pauvreté à vendre son troupeau [23].

Or, la manière de Sainte-Beuve est radicalement distincte. Au contraire de Wordsworth, Sainte-Beuve est un poète personnel s'intéressant peu à observer la vie extérieure, s'inspirant uniquement de la vie intérieure. Sa poésie est faite de méditations, d'aveux, d'analyses introspectives. Les incidents qu'on y trouve ne forment point les sujets de ses poèmes et ne sont point introduits à cause de leur valeur poétique intrinsèque : ce sont des accidents qui ont dirigé le cours de sa pensée dans un sens particulier, les premiers termes de développements qui les dépassent, non pas, comme dans Wordsworth, les faits bruts qui ont arrêté l'imagination du poète dans une intuition poétique qu'il essaie ensuite d'exprimer, mais les « stimuli » suffisants, sans être nécessaires, qui déclenchent un travail de réflexion.

Ainsi, dans la première pièce des *Consolations*, Sainte-Beuve nous raconte qu'il va chez Mme Hugo. Il la trouve seule; ils causent. Le poète commence à lui ouvrir son cœur,

---

(20) Préface aux *Ballades lyriques;* voir *Poetical Works*, appendice, 936.
(21) Alice Fell, *Poetical Works*, 87.
(22) We art seven, *ibid.*, 84.
(23) The Last of the Flock, *ibid.*, 114.

« son vide immense, sa jeunesse dévorée à moitié ». Elle lui répond par des mots d'amitié, et, à son tour, fait des aveux :

... Il n'est point ici-bas de mortelle
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi;
Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
Il me prend des accès de soupirs et de larmes,
Et plus autour de moi la vie répand ses charmes,
Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
Plus la brise légère et n'osant soupirer,
Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer.

Cette remarque amène Sainte-Beuve à faire des réflexions sur le caractère éphémère et incertain du bonheur humain :

C'est que, même au-delà des bonheurs qu'on envie,
Il reste à désirer dans la plus belle vie;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué,
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué;
.....
Que toute joie est sombre à qui veut la sonder
Et qu'aux plus clairs endroits, et pour trop regarder
Le lac d'argent paisible au cours insaisissable,
On découvre, sous l'eau, de la boue et du sable.

Mais le chrétien peut se consoler de sa tristesse avec « l'espoir de l'éternel matin », que lui donne sa vie vertueuse...

Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas,
Alors on peut encore être heureux ici-bas;
Aux instants de tristesse on peut, d'un œil plus ferme,
Envisager la vie et ses biens et leur terme,
Et ce grave penser qui ramène au Seigneur
Soutient l'âme et console au milieu du bonheur (24).

Dans la troisième pièce, nous voyons le poète se promener :

Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert;
... le ciel était couvert,
Et l'horizon brumeux eût paru noir d'orages
Sans la fraîcheur du vent qui chassait les nuages;

(24) *Consolations*, I, 23-26.

Le soleil se couchait sous de sombres rideaux;
La rivière coulait verte entre les radeaux;
Aux balcons çà et là quelque figure blanche
Respirait l'air du soir, — et c'était un dimanche.

Le poète fait remarquer que le dimanche est le jour du souvenir. C'est le point de départ d'une longue rêverie au cours de laquelle il évoque son enfance :

... Soudain, loin, bien loin, mon âme s'envola,
Et d'objets en objets, dans sa course inconstante,
Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
Me tenait, tout enfant, durant mes soirs d'hiver,
Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
Elle m'y racontait souvent, pour me distraire,
Son enfance, et les jeux de mon père, son frère,
Que je n'ai pas connu; car je naquis en deuil,
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil.
Elle me parlait donc, et de mon père, et d'elle;
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle,
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés.
De mon antique aïeul je savais le ménage,
Le manoir, son aspect, et tout le voisinage;
La rivière coulait à cent pas près du seuil;
Douze enfants (tous sont morts !) entouraient le fauteuil;
Et je disais les noms de chaque jeune fille,
Du curé, du notaire, amis de la famille,
Pieux hommes de bien, dont j'ai rêvé les traits,
Morts pourtant sans savoir que jamais je naîtrais.

Ces évocations inspirent à Sainte-Beuve des réflexions mélancoliques sur le caractère incertain de la mémoire humaine, car il se dit qu'il est « seul peut-être sur terre à savoir ces détails ». Lorsque, à son tour, il s'endormira, se trouvera-t-il seulement quelqu'un pour se rappeler qu'il a vécu ?

Et poursuivant toujours; je disais qu'en la gloire,
En la mémoire humaine, il est peu sûr de croire,
Que les cœurs sont ingrats, et que bien mieux il vaut
De bonne heure aspirer et se fonder plus haut,
De croire en Celui seul qui, dès qu'on le supplie,
Ne nous fait jamais faute, et qui jamais n'oublie (25).

(25) *Consolations*, III, 32-35.

Dans la cinquième pièce, Mme Hugo, qui avait cru prévoir que l'amitié de Sainte-Beuve pour elle et pour son mari pourrait un jour « sécher et périr », arrache au poète une protestation mélancolique.

Oui, vous avez dit vrai : l'amitié n'est pas sûre;
Mais en me le disant, pourquoi me faire injure ?
Pourquoi lorsqu'ici-bas à l'ennui condamné,
Las de soi-même, on s'est à quelque autre donné;
Qu'en cet autre on a mis son âme et sa tendresse,

. . . . . .

Pourquoi venir alors nous dire que la foi
Est morte aux cœurs humains; que chacun tire à soi,
Qu'entre les amitiés aucune n'est durable,
Et pour un tort léger parler d'irréparable ?

. . . . . .

Quand on vit, qu'on s'aime et que l'on a pleuré,
On pardonne, on oublie, et tout est réparé (26).

Citons enfin la pièce XIX. Sainte-Beuve, s'adressant à son ami le peintre Boulanger, évoque une promenade qu'ils firent ensemble un dimanche à Dijon. Entrés dans une arrière-cour ils découvrirent :

Une façade au fond, travaillée en bijou,
Merveille à faire mettre en terre le genou,
Fleur de la Renaissance...

Sainte-Beuve décrit l'enthousiasme de Boulanger pour cette découverte...

Vite, pinceaux en main, assis sur une pierre
Te voilà, sans relâche, à l'œuvre tout le jour...

Lui, pendant ce temps-là, alla se promener par la ville. Fatigué à la fin, il retourna trouver son ami. Et le voyant pousser son travail jusqu'au soir et l'entendant proclamer l'égal de Jean Goujon ce sculpteur oublié qui décorait Dijon,

(26) *Consolations*, V, 39-41.

il ne put s'empêcher de penser que la gloire est malaisément unie au génie...

> Qu'à moins d'un grand effort, suivi d'un grand bonheur,
> L'artiste n'a plus droit d'attendre un long honneur;
> Que si dans l'origine et quand peintres, poètes,
> Statuaires, régnaient sur les foules muettes,
> Le monde, enfant heureux de se laisser guider,
> Mit leurs noms dans son cœur et les y sut garder,
> Ces noms seuls ont tout pris; que la mémoire humaine
> N'en peut contenir plus, tant elle est déjà pleine !
> Que pour un, qui survit à son siècle glacé,
> Et va grossir d'un grain le trésor du passé,
> Tous meurent; qu'il le faut; et que la part meilleure,
> Sur cette terre ingrate où l'humanité pleure,
> Est encor d'admirer le beau, de le sentir,
> De l'exprimer sans bruit, et, le soir, de sortir...

C'est la loi de notre âge à laquelle il faut se soumettre sans se décourager. Il ne faut point pleurer quand même on serait destiné à rester inconnu comme les auteurs des cathédrales...

> Oui, dût notre œuvre aussi, moins haute, moins austère,
> S'enfanter sans renom, croître dans le mystère,
> Et, nous morts, n'obtenir ça et là qu'un regard,
> Comme cette maison que tu vis par hasard,
> Ami ne cessons pas, et marchons jusqu'au terme;
> Tirons tout l'or caché que notre cœur enferme.
> Dans notre arrière-cour, ici-bas confinés,
> Usons du peu d'instants qui nous furent donnés;
> Le soir viendra trop tôt, menant la nuit funeste;
> Faisons, tant que pour voir assez de jour nous reste,
> Faisons pour nous, pour l'art, pour nos amis encor,
> Pour être aimés toujours de notre grand Victor (27).

On voit que, dans ces pièces, la perception et le sentiment chez Sainte-Beuve ne sont jamais réunis, comme elles le sont chez Wordsworth, dans la spontanéité de l'intuition. La poésie dans Sainte-Beuve réside dans la pensée se développant avec lenteur. C'est un poète méditatif; Wordsworth, dans ses pièces familières, est un poète d'imagination.

---

(27) *Consolations*, XIX, 81-84.

Puis, donc, que Sainte-Beuve n'imite pas la manière originale du poète lakiste dans les *Consolations*, il est difficile de voir dans son seul choix de sujets un sérieux indice d'influence wordsworthienne, d'autant plus que ce choix comporte une autre explication plus vraisemblable. Premièrement, Sainte-Beuve, poète élégiaque, continue la veine intime des élégiaques de la « Muse française », pour lesquels il a exprimé une admiration très vive (28). Il est plus aisé de comparer le Sainte-Beuve des *Consolations* avec Mme Desbordes-Valmore, avec Charles Nodier, avec Mme Tastu, etc., qu'avec Wordsworth. Cependant, la vraie cause déterminante de son choix de sujets dans la vie privée, il ne faut point la chercher dans des influences littéraires, mais dans son caractère.

Introspectif, peut-être à l'excès, il est le plus franchement individualiste des premiers poètes romantiques. Personnel dans ses poésies, il est nécessairement autobiographique dans ses sujets. Incapable d'atteindre le haut lyrisme, il est comme enfermé dans sa propre vie privée. Quand il fera un roman, ce sera encore la même manière — une longue analyse de ses sentiments intimes, avec juste autant d'incidents qu'il faut pour ponctuer l'analyse, et toujours des incidents familiers. A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer que, comme le dit M. Merlant, les *Consolations*, très souvent, sont une première épreuve de longs passages de *Volupté* : « C'est le même besoin d'avoir un rôle, de mettre sa marque et sa trace sur un intérieur dont il a senti d'abord le charme, et qu'il étudie ensuite avec son instinct dénigrant de critique; ce sont les mêmes longs entretiens attendris, où l'âme qu'on imaginait sereine révèle un trouble inguérissable au confident curieux des indices furtifs, et bientôt devenu confesseur; le même besoin chez elle de pleurer et d'être consolée au milieu du bonheur; la même nuance mystique donnée à l'amitié, le même effort pour se démontrer

(28) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 218.

mutuellement par la constance du sentiment, le calme de l'humeur toute unie, qu'il n'est rien d'artificiel dans ce commerce de sentiments intimes, et qu'il repose sur de hautes et incorruptibles vérités; les mêmes déceptions survenues; l'ami qui se plaint d'une parole amère, et qui s'offre bien humblement à renoncer à tout bonheur personnel, pourvu qu'on le laisse contempler et choyer le foyer qui l'accueille, puis la peur de n'y être rien; les jalousies quand la vie de doux loisir est inquiétée par une maladie des enfants, un souci du mari : tout ce roman, qui est *Volupté*, on le suit au jour le jour dans les *Consolations*. » (28 *bis*).

Sainte-Beuve, dans les *Consolations*, ne vise pas à être, comme Wordsworth, le poète des petits incidents de la vie ordinaire; c'est tout simplement l'historien poétique de sa propre vie privée. Sa manière est le résultat original de tendances individuelles. Le problème de l'influence wordsworthienne se réduit donc à la question de savoir si, en plus des trois imitations que nous avons examinées, les *Consolations* renferment des emprunts particuliers.

A en juger par l'allusion à Wordsworth dans la pièce XVIII des *Consolations*, la poésie naturelle du poète lakiste aurait pu influencer Sainte-Beuve. Et, certes, il devait comprendre Wordsworth au nombre des quelques rares mortels dont il parle dans la pièce XVII.

> Ils comprennent les flots, entendent les étoiles,
> Savent les noms des fleurs, et pour eux l'univers
> N'est qu'une seule idée en symboles divers.
> Et comme en mille jets la matière lancée
> Exprime aux yeux humains l'éternelle pensée,
> Eux aussi, pleins du Dieu qu'on ne peut enfermer,
> En des œuvres d'amour cherchent à l'exprimer (29).

Cependant, quand Sainte-Beuve parle ailleurs en son nom de la nature, il n'y a rien dans son attitude qu'on puisse

---

(28 *bis*) J. Merlant, *op. cit.*, 336.
(29) *Consolations*, 72.

attribuer à Wordsworth. Il fait bien l'éloge de l'influence bienfaisante de la nature.

Ami, si vous avez, aux champs, à la vallée,
Fait choix, pour y cacher une vie isolée,
Pour y mieux réfléchir, à l'homme, à l'âme, à Dieu,
D'un toit simple conforme aux usages du lieu;

.....

... Vivez seul; et bientôt le silence,
Ou le bruit des rameaux que la brise balance,
La couleur de la feuille aux arbres différents,
Les reflets du matin dans les flots transparents,
Ou, plus près, le jardin devant votre fenêtre,
Votre chambre et ses murs, et moins encor peut-être,
Tout vous consolera; tout s'animant pour vous
Vous tiendra sans parole un langage bien doux,
Comme un ami discret qui, la tête baissée,
Sans rien dire comprend et suit votre pensée (30).

Ce n'est plus le sentiment de « Joseph Delorme », mais la différence s'explique plutôt par l'évolution intérieure du poète que par l'influence étrangère. « A mesure que l'âme du poète se remplit de Dieu, la même nature s'anime de sympathie » (31), comme le dit M. Dubedaut. Et s'il fallait trouver un modèle, on indiquerait fort naturellement Lamartine plutôt que Wordsworth.

De même, il est malaisé d'affirmer que Sainte-Beuve ait songé à Wordsworth en composant l'éloge des humbles, qui est le sujet de la pièce VIII :

O vous, dont le cœur pur, dans l'ombre s'échauffant,
Aime ardemment un père, un époux, un enfant,
Une tante, une sœur : foule simple et bénie,
Qui savez où l'on va quand la vie est finie,
Qui savez comme on pleure, ou de joie ou de deuil,
Près d'un berceau vermeil ou sur un noir cercueil,
Et comme on aime Dieu, même alors qu'il châtie,
Et comme la prière à l'âme repentie
Verse au pied de l'autel d'abondantes ferveurs,
Oh ! n'enviez jamais ces inquiets rêveurs,

(30) *Consolations*, IX, 52.
(31) E. Dubedaut, *Le sentiment chrétien dans la poésie romantique*, 103.

Dont la vie ennuyée avec orgueil s'étale,
Ou s'agite sans but, turbulente et fatale.
Seuls ils croient tout sentir, délices et douleurs,
Seuls ils croient dans la vie avoir le don des pleurs,
Avoir le sens caché de l'énigme divine,
Avoir goûté les fruits de l'arbre et sa racine;
Et, fiers de tout connaître, ils raillent en sortant.
O vous, plus humbles qu'eux, vous en savez autant ! (32).

C'est bien là un sentiment wordsworthien. Mais nous n'avons aucune raison de supposer qu'il ait été directement inspiré par l'œuvre poétique de Wordsworth, où il n'est exprimé qu'implicitement dans des études sympathiques aux humbles, lesquelles études, d'ailleurs, Sainte-Beuve ne semble pas avoir goûtées. En d'autres termes, puisque Sainte-Beuve n'imite pas la manière poétique de Wordsworth, il est difficile, sinon impossible, de démontrer, tout bien considéré, qu'il ait emprunté à Wordsworth un sentiment dont le poète anglais n'avait pas le monopole. Il est bien plus raisonnable de voir dans le progrès moral de Sainte-Beuve la vraie source de ce qui n'est, après tout, qu'une croyance chrétienne.

Somme toute, nous ne trouvons dans les *Consolations* aucune justification pour l'hypothèse selon laquelle Wordsworth aurait « dominé l'art de Sainte-Beuve et obsédé sa pensée » (33). Et nous insistons sur le fait que, dans l'état actuel de nos connaissances, il reste indémontré et indémontrable que Sainte-Beuve ait fait des emprunts particuliers à Wordsworth, autres que les imitations déjà examinées.

5

Fidèle à sa tendance à ne rechercher dans les œuvres d'auteurs étrangers que des notes pareilles à la sienne, Sainte-Beuve a distingué, dans l'œuvre de Coleridge, les *Poèmes*

(32) *Consolations*, VIII, 49.
(33) J. Charpentier, *Evolution de la poésie lyrique*, 47.

méditatifs, et en particulier « La Harpe éolienne », qu'il a imité pour les *Consolations* :

O pensive Sara, quand ton beau front qui penche,
Léger comme l'oiseau qui s'attache à la branche,
Repose sur mon bras, et que je tiens ta main,
Il m'est doux, sur le banc tapissé de jasmin,
A travers les rosiers, derrière la chaumière,
De suivre dans le ciel les reflets de lumière,
Et tandis que pâlit la pourpre du couchant,
Que les nuages d'or s'écroulent en marchant,
Et que de son côté tout devient morne et sombre,
De voir à l'Orient les étoiles sans nombre,
Naître l'une après l'autre et blanchir dans l'azur,
Comme les saints désirs, le soir, dans un cœur pur.
A terre, autour de nous, tout caresse nos rêves :
Nous sentons la senteur de ce doux champ de fèves;
Aucun bruit ne nous vient, hors la plainte des bois,
Hors l'Océan paisible et sa lointaine voix
Au fond d'un grand silence;
et le son de la Harpe.
De la Harpe en plein air, que suspend une écharpe
Aux longs rameaux d'un saule, et qui répond souvent
Par ses soupirs à l'aile amoureuse du vent.

Au cours de sa rêverie, le poète compare le vent qui caresse le luth à la vie universelle...

Dont, en nous, hors de nous, le flot passe et ruisselle;
Ame de toute chose et de tout mouvement...

Et, poursuivant sa rêverie, il se compare au luth :

Ainsi mille rayons traversent ma pensée;
Ainsi mon âme ouverte et des vents caressée
Chante, pleure, s'exhale en vaporeux concerts,
Comme ce luth pendant qui flotte au gré des airs.

Il continue :

Et qui sait si nous-même, épars dans la nature,
Ne sommes pas des luths de diverse structure
Qui vibrent en pensers, quand les touche en passant
L'esprit mystérieux, souffle du Tout-Puissant ?

Mais je lis dans tes yeux un long reproche tendre,
O femme bien-aimée; et tu me fais entendre
Qu'il est temps d'apaiser ce délire menteur.
Blanche et douce brebis chère au divin Pasteur,
Tu me dis de marcher humblement dans la voie;
C'est bien, et je t'y suis; et loin, loin, je renvoie
Ces vieux songes usés, ces systèmes nouveaux,
Vaine ébullition de malades cerveaux,

Fantômes nuageux, nés d'un orgueil risible;
Car qui peut le louer, Lui, l'Incompréhensible,
Autrement qu'à genoux, abîmé dans la foi,
Noyé dans la prière ? — Et moi, — moi, — surtout moi,
Pécheur qu'il a tiré d'en bas, âme charnelle
Qu'il a blanchie; à qui sa bonté paternelle
Permet de posséder en un loisir obscur
La paix, cette chaumière, et toi, femme au cœur pur ! (34).

Il est aisé de voir que Sainte-Beuve a imité « La Harpe éolienne », parce que ce poème de Coleridge s'adaptait excellemment à sa propre situation en 1829. Il n'était pas, nous l'avons vu, tout à fait guéri de sa curiosité philosophique, réprimée seulement par l'influence de Mme Hugo. Le dernier passage de « La Harpe éolienne » surtout, dans lequel le poète « apaise son délire menteur, en voyant un long reproche tendre dans les yeux de la bien-aimée », représente à merveille le christianisme sentimental, si l'on peut dire, de l'auteur des *Consolations*. De toutes les « imitations » de Sainte-Beuve, celle-ci est la moins désintéressée. Aussi s'est-il peu efforcé de suivre de près le texte de l'original, « brodant sur le thème une variation de plus en plus indépendante » (35).

On remarquera toutefois que Sainte-Beuve semble apprécier en 1829 les tendances métaphysiques qu'un an auparavant il condamnait expressément dans les *Pensées de Joseph Delorme*. Ce fait confirme l'opinion déjà exprimée par nous que ses premières critiques sévères du lakisme s'inspiraient

---

(34) *Consolations*, XXVII, 98-101 (voir l'original dans l'appendice).

(35) G. Roth, Sur les imitations en vers par Sainte-Beuve de poèmes anglais. *Revue germanique*, 1911, 408.

de sa lecture du *Voyage* de Pichot plutôt que de connaissances personnelles des poètes en question.

La dernière pièce des *Consolations* a été plus ou moins directement inspirée par un autre poème méditatif de Coleridge, « Fears in Solitude », dont Sainte-Beuve a adapté le thème à sa propre situation. Ce thème, c'est l'inquiétude de l'homme qui craint que les troubles du monde ne viennent détruire la tranquillité de sa vie. Coleridge, retiré, en 1798, au village de Nether Stowey, jouissant de la paix de la campagne, est tourmenté par la pensée de l'invasion française qui se prépare :

> My God ! it is a melancholy thing
> For such a man who would full fain preserve
> His soul in calmness, yet perforce must feel
> For all his human brethren. — O my God !
> It weighs upon the heart, that he must think
> What uproar and what strife may now be stirring
> This way or that way o'er these silent hills (36).

Sainte-Beuve, revenu d'une crise morale, plus heureux en 1829 qu'il n'a jamais été, craint que les nouvelles luttes politiques qui s'annoncent ne viennent troubler son bonheur. Après avoir évoqué son passé malheureux et décrit sa vie nouvelle, il s'écrie, en imitant Coleridge :

> Or, pour qui ne souhaite ici-bas pour lui-même
> Que la paix du dedans, et n'a point d'autre vœu,
> Sinon qu'au genre humain, à ses frères qu'il aime,
> S'étende cette paix, — pour celui-là, mon Dieu !
>
> Il est amer et triste, à l'heure où son cœur prie,
> Et dans l'effusion des plus secrets moments,
> D'entendre à ses côtés les pleurs de la patrie,
> Des clameurs de colère et des gémissements (37).

---

(36) Coleridge, *Poetical Works*, 257, 258 : « Mon Dieu ! il est bien triste pour cet homme, qui souhaiterait ardemment maintenir son âme dans la tranquillité, de se sentir néanmoins invinciblement poussé à sympathiser avec tous ses frères humains. — O mon Dieu ! il lui pèse sur le cœur de penser aux tumultes et aux luttes qui s'agitent peut-être ici et là, au-delà de ces collines silencieuses. »

(37) *Consolations*, XXIX, 109.

Sainte-Beuve n'essaie pas de reproduire la description naturelle qui ouvre le poème de Coleridge, mais incorpore à sa version le commencement d'un autre poème méditatif, « Reflexions on having left a Place of Retirement ». Ce passage, qui est dans l'original une description pure et simple, est reproduit par Sainte-Beuve sous la forme d'un vœu. Coleridge avait dit :

> Low was our pretty Cot; our tallest Rose
> Peep'd at the chamber window. We could hear
> At silent noon, and eve, and early morn,
> The Sea's faint murmur. In the open air
> Our Myrtles blossom'd, and across the porch
> Thick Jasmins twined.....
> ..... Oft with patient ear
> Long listening to the viewless sky-lark's note,
> (Viewless, or haply for a moment seen
> Gleaming on sunny wings) in whisper'd tones
> I've said to my Beloved : « Such sweet girl
> The unobtrusive song of Happiness,
> Unearthly minstrelsy ! then only heard
> When the soul seeks to hear, when all is hushed
> And the Heart listens ! » (38).

Sainte-Beuve écrit :

> Et mon vœu le plus cher serait, on peut le croire,
>
> .....
>
> ... de cacher mon nom sous un toit écarté.
>
> Où mon plus haut rosier montant à ma fenêtre
> Rejoindrait le jasmin qui viendrait au-devant;
> Où je respirerais l'esprit divin du Maître
> Dans le bouton en fleur, dans la brise et le vent;

(38) *Poetical Works*, 106-107 : « Basse était notre jolie chaumière; notre Rose la plus haute se montrait à la fenêtre de la chambre. Nous entendions dans le silence de midi et le soir, et à la première heure du matin, le faible murmure de la Mer. Au grand air fleurissaient nos Myrtes, et sur le porche s'entrelaçaient d'épais Jasmins... Souvent, écoutant longtemps d'une oreille attentive le chant de l'alouette invisible (invisible, ou que d'aventure on voyait un instant, les ailes luisant au soleil), à voix basse j'ai murmuré à ma bien-aimée : « Tel, douce amie, est le chant discret du bonheur, musique » surnaturelle, que l'on entend seulement quand l'âme cherche à l'entendre, » quand tout se tait et que le cœur écoute. »

Où, vers le soir, à l'heure où la terre est muette,
Près de ma bien-aimée, en face du couchant,
Entendant, sans la voir, le chant de l'alouette,
Je dirais : « Douce amie, écoutons bien ce chant;

C'est ainsi que la voix du bonheur nous arrive,
Peu bruyante, lointaine et nous venant du ciel;
Il faut qu'à la saisir l'âme soit attentive,
Que tout fasse silence en notre cœur mortel. » (39).

Le poète à « l'âme pastorale » (40) qui, en 1828, se nourrissait de Chénier et qui, plus tard (41), trouvera son idéal dans « le Tableau de Tibulle ou de Théocrite », imite dans ses vers une variante chrétienne — appropriée à ses nouveaux sentiments moraux — de son rêve de bonheur idyllique. En faisant cet emprunt, il faut remarquer encore qu'il n'est pas désintéressé, et n'adapte Coleridge que pour s'adresser discrètement à Mme Hugo. Nous avons remarqué la même tendance à propos de « La Harpe éolienne ». Il faut tenir compte de ce fait indéniable en mesurant l'importance de ses rapports avec Coleridge.

Il est certain que Sainte-Beuve admira les *Poèmes méditatifs* qu'il a imités dans les *Consolations*. Cependant, il n'en est pas moins évident qu'il ne s'y serait vraisemblablement point arrêté s'ils n'avaient, en quelque sorte, répondu à sa propre situation, tant sentimentale que morale. En d'autres termes, un intérêt égoïste a précédé l'appréciation esthétique et s'y mêle inextricablement. C'est ce fait qui explique que, comme Brémond l'a dit, Sainte-Beuve ne fasse qu'entrevoir Coleridge (42). Il ne fait que l'entrevoir, parce qu'il ne le regarde qu'à travers le prisme de ses sentiments individuels. Cette attitude toute particulière ne l'empêche pas d'aimer beaucoup les *Poèmes méditatifs*, mais une conséquence en découle : l'influence artistique potentielle de Coleridge est

---

(39) *Consolations*, XXIX, 108-109.
(40) *Mes Poisons*, 10.
(41) 1846, *Mes Poisons*, 10.
(42) *Le Correspondant*, 1919, n° 277, p. 34.

nécessairement réduite. Les *Poèmes méditatifs* sont des poèmes favoris, mais non pas des modèles. Sainte-Beuve les adaptera presque tous, mais ils n'auront pas de véritable retentissement dans son œuvre.

6

Nous avons vu avec quel enthousiasme Sainte-Beuve parle de Crabbe en 1836, avec quelle justesse il apprécie ses qualités originales. L'épigraphe de la dixième pièce des *Consolations*, tirée du *Bourg* de Crabbe, nous montre qu'il connaissait le poète réaliste anglais dès 1829 : en effet, c'est en cette année que Sainte-Beuve acheta l'œuvre poétique de Crabbe, dans l'édition Galignani.

L'épigraphe renferme quelques vers du portrait du vicaire du *Bourg :*

> ... Thus our curate, one whom all believe
> Pious and just, and for whose fate they grieve :
> All see him poor, but ev'n the vulgar know
> He merits love, and their respects bestow (43).

Il est certain que Sainte-Beuve, en racontant les déboires du révérend John Kirkby, a pensé, non seulement à ce portrait de vicaire, mais à l'auteur du portrait. Et nous le voyons imiter délibérément les caractéristiques de Crabbe.

Partout, dans la description proprement dite de Kirkby, nous retrouvons le terne prosaïsme de la narration crabbeienne. Un passage, où le vicaire passe en revue « les chagrins et les maux de son humble misère » (44), évoque le réalisme du poète anglais. Kirkby se dit :

> Qu'à peine sa famille avait le nécessaire;
> Que la rente et la dîme, et les meilleurs profits,
> Allaient au vieux Recteur, qui n'avait point de fils;

(43) Crabbe, *Poetical Works*, 119. Sainte-Beuve a omis le mot « not » au début du premier vers. Nous le remettons, en traduisant : « Tout autre est notre vicaire, que tous estiment pieux et juste, et dont ils plaignent le sort : tous le voient pauvre, mais même le bas peuple sait qu'il mérite l'affection et lui accorde ses respects. »

(44) *Consolations*, 57.

Que lui, courait, prêchait dans tout le voisinage,
Et ne gagnait que juste à nourrir son ménage... (45).

Quelques lignes auparavant, Sainte-Beuve nous donne un trait de ce « relief domestique » (46), qu'il admirait tant dans *Le Bourg*. Le vicaire, qui aime à se délasser en se promenant au bord de la mer, n'oublie jamais de chercher à ses pieds sur le sable...

Pour rapporter joyeux, de retour au village,
A ses enfants chéris maint brillant coquillage (47).

Enfin, Sainte-Beuve sait imiter « la grâce malicieuse » de Crabbe, ainsi que son ironie.

Dans la maison Gibbon logé, soir et matin,
Il disait la prière, enseignait le latin
Au fils; puis le dimanche et les grands jours qu'on chôme,
Il prêchait à l'église et chantait haut le psaume.
Une fois, par malheur (car il manque au portrait
De dire que notre homme était un peu distrait,
Distrait comme Abraham Adams ou Primerose),
Un jour donc, à l'église, il n'omit autre chose
Que de prier tout haut pour Georges II, le Roi !
Les temps étaient douteux, chacun tremblait pour soi :
Kirkby fut chassé vite et plaint selon l'usage... (48).

Nous avons, dans ce portrait, une trace authentique de l'influence de Crabbe. Toutefois, si Sainte-Beuve imite Crabbe dans la dixième pièce des *Consolations*, cette pièce n'est pas précisément une imitation du poète anglais. En effet, Sainte-Beuve n'est pas soucieux de suivre partout l'auteur du *Bourg*, auquel il a emprunté son épigraphe. Nous le voyons interrompre le fil de son histoire pour s'étendre sur un incident que Crabbe aurait sacrifié, malgré son pathétique, à l'unité d'intérêt classique : il introduit maladroitement la description suivante, après nous avoir présenté en quelques vers

(45) *Consolations*, 57.
(46) *Portraits contemporains*, I, 235.
(47) *Consolations*, 57.
(48) *Ibid.*, 58.

prosaïques le pauvre vicaire décrit par Gibbon. Le révérend John Kirkby allait volontiers loin de son presbytère rêver au bord de la mer...

Un jour surtout, un jour qu'en ce beau lieu rêvant,
Assis sur un rocher, le pauvre desservant
Voyait sous lui la mer, comme un coursier qui fume,
S'abattre et se dresser, toute blanche d'écume,
En son âme, bientôt, par un secret accord,
Et, soit qu'il se sentît faible et seul sur ce bord,
Suspendu sur l'abîme, ou soit que, dans cette onde,
Il crût voir le tableau de la vie en ce monde,
Soit que ce bruit excite à tristement penser,
— En son âme il se mit, hélas ! à repasser
Les chagrins et les maux de son humble misère;

.....

Et pensant de la sorte au bord de cette mer,
Ses pleurs amèrement tombaient au flot amer (49).

Là, il n'est plus question de l'imitation de Crabbe; et, de même, dans toute la dernière partie de son poème, Sainte-Beuve abandonne le poète anglais pour dégager la morale de son histoire :

Et maintenant, pourquoi réveiller la mémoire
De cet homme, et tirer de l'oubli cette histoire ?
Pourquoi ? dans quel dessein ? surtout en ce moment
Où la France, poussant un long gémissement,
Et retombée en proie aux factions parjures,
Assemble ses enfants autour de ses blessures ?
Que nous fait aujourd'hui ce défunt d'autrefois ?
Des pleurs bons à verser sous l'ombrage des bois,
En suivant à loisir sa chère rêverie,
Se peuvent-ils mêler aux pleurs de la patrie ?
Pourtant, depuis huit jours, ce vicaire inconnu,
M'est, sans cesse et partout, à l'âme revenu :
Tant nous tient le caprice, et tant la fantaisie
Est souveraine aux cœurs épris de poésie !
Et d'ailleurs ce vicaire, homme simple et pieux,
Qui passa dans le monde à pas silencieux,
Et souffrit dans des temps si semblables aux nôtres,
Ne vaut-il pas qu'on pense à lui plus que bien d'autres ?

(49) *Consolations*, 57.

Oh ! que si tous nos chefs, à leur tête le Roi,
Les élus du pays, les gardiens de la loi,
Nos généraux fameux et blanchis à la guerre,
Nos prélats, — enfin tous, — pareils à ce vicaire,
Et chacun dans le poste où Dieu le fit asseoir,
En droiture de cœur remplissaient leur devoir,
Oh ! qu'on ne verrait plus la France désarmée
Remettre en jeu bonheur, puissance et renommée,
Et, saignant, vouloir et ne pouvoir guérir,
Et l'abîme d'hier chaque jour se rouvrir ! (50).

On voit qu'il ne suffit pas d'invoquer l'influence de Crabbe pour expliquer ce poème. Il est évident, à la lumière de ces tendances diverses, que Sainte-Beuve ne vise pas à être, même dans cette seule pièce, le Crabbe français. Quel a donc été le rôle du poète anglais ? Quelle est la portée de son influence ? Tâchons de retrouver — si on peut ainsi dire — les causes déterminantes du poème.

Nous devons, croyons-nous, l'imitation de Crabbe avant tout à un hasard. C'est par hasard que Sainte-Beuve a rencontré cette page où Gibbon parle de Kirkby, peu de temps après sa première lecture de Crabbe. Il a évoqué naturellement le pauvre vicaire du *Bourg*, et a vu qu'il serait possible de lui donner un pendant en décrivant, à la manière de Crabbe, la vie et le caractère de Kirkby. Mais il ne pouvait pas se contenter d'imiter le poète anglais : une simple imitation aurait détonné dans le recueil des *Consolations*. Sa nouvelle inspiration morale réclamait sa part : aussi, est-ce elle qui vient justifier le portrait de Kirkby, lui donner un sens, une raison d'être. Et, en passant, le poète rêveur qu'est Sainte-Beuve n'a pas résisté à la tentation de s'étendre sur la rêverie du vicaire au bord de la mer.

Donc, Sainte-Beuve n'est nullement dominé par l'exemple de Crabbe. Il s'essaie à imiter celui-ci en dilettante, avec curiosité plutôt qu'avec enthousiasme, sans attacher beaucoup d'importance à l'expérience, qui, d'ailleurs, ne se

---

(50) *Consolations*, 58-59.

renouvelle pas au cours du recueil. Notons, néanmoins, que Sainte-Beuve s'intéresse suffisamment à Crabbe dès 1829 pour savoir le pasticher. Nous voyons s'ébaucher une nouvelle tendance, qui est comme perdue au milieu des autres tendances visibles dans les *Consolations*, mais qui s'affirmera par la suite.

Un dernier mot, avant de quitter Crabbe. En parlant du portrait du révérend John Kirkby, nous avons fait remarquer que Sainte-Beuve y imite le prosaïsme du poète anglais. Est-ce à dire que tous les vers prosaïques des *Consolations* s'expliquent par l'influence de Crabbe ? Y a-t-il, par exemple, un écho du style de celui-ci dans le passage suivant, que l'on trouve dans la troisième pièce du recueil ?

> Et, tout rêvant ainsi, pauvre rêveur, voilà
> Que soudain, loin, bien loin, mon âme s'envola,
> Et d'objets en objets, dans sa course inconstante
> Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
> Me tenait, tout enfant, durant nos soirs d'hiver,
> Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
> Elle m'y racontait, souvent, pour me distraire,
> Son enfance, et les jeux de mon père, son frère... (51).

Nous faisons de la littérature comparée, et nous ne devrions sans doute pas hésiter à signaler dans ce passage et dans d'autres pareils des traces de l'influence de Crabbe, mais nous ne pouvons pas nous empêcher d'y voir tout simplement une tendance naturelle de Sainte-Beuve. Il n'avait pas, on le sait, un puissant souffle lyrique, et tâchait de remédier à cette déficience par le travail de la forme. Son style est presque toujours plus ou moins terne et sans éclat. Dans les plus beaux passages des *Consolations*, Sainte-Beuve a emprunté son langage à saint Augustin (52) ou à l'*Imitation* (53); il a adapté des poésies de Coleridge et de Wordsworth. Remarquons, d'autre part, que, dans la dixième pièce

(51) *Consolations*, 33.
(52) *Ibid.*, II : A M. Viguier.
(53) *Ibid.*, IV : A mon ami Ulric Guttinguer.

dont nous venons de parler, et où il a pastiché Crabbe, il le dépasse de loin en prosaïsme : l'exemple de Crabbe a encouragé une tendance naturelle. Qu'on lise ces vers, vides de poésie au point d'en être agaçants :

> Voici quatre-vingts ans — plus ou moins — qu'un curé
> Ou plutôt un vicaire, au comté de Surrey
> Vivait... (54).

> Gibbon nous dit qu'il l'eut pour maître dix-huit mois,
> Et qu'il garda toujours souvenir du digne homme,
> Or, le révérend John Kirkby, comme il le nomme,
> A son élève enfant a souvent raconté
> Qu'ayant vécu d'abord dans un autre comté,
> — Le Cumberland, je crois, — etc. (55).

L'auteur de ces vers banaux n'a jamais eu besoin de maître en prosaïsme. Le prosaïsme, chez lui, nous y insistons, est une tendance naturelle. Plus tard, nous le verrons, il inventera une poétique nouvelle pour la justifier.

Nous avons montré que, de son propre aveu, Sainte-Beuve choisissait pour les imiter les poètes où il trouvait des notes pareilles aux siennes (56). Si on prend « notes » au sens musical, on pourra dire que le même principe a, en partie, déterminé son choix de Crabbe.

7

Il n'est pas possible d'affirmer, ainsi que nous l'avons vu, que Sainte-Beuve ait lu Cowper avant 1830. En ces circonstances, la question de l'influence de Cowper est bien épineuse. Et si on cherche d'autres indices, ce que l'on trouve n'est guère encourageant. On remarque, par exemple, que quand Sainte-Beuve a imité d'autres auteurs dans les *Consolations*, il n'a jamais hésité à les nommer : on ne comprend pas que Cowper soit une exception. Cela nous fait penser à

---

(54) *Consolations*, 56.
(55) *Ibid.*, 56.
(56) *Nouvelle correspondance*, 328.

cet aveu que Sainte-Beuve fera plus tard dans une lettre à William Reymond : « Tout en professant et même en affichant l'imitation des Lakistes et des poètes anglais, je vous étonnerais si je vous disais combien je les ai devinés comme parents et frères aînés plutôt que je ne les ai connus d'abord et étudiés de près. »(57). Cet aveu, qui délimite en quelque sorte notre sujet, semble, en même temps, exclure Cowper, car Sainte-Beuve n'a jamais affiché l'imitation de ce poète comme celle de Wordsworth, de Coleridge et de Kirke White. Tout au plus peut-on dire qu'il a traduit, en les interprétant mal, deux vers de Cowper, sans savoir que Cowper en était l'auteur. Toutes ces observations sont très troublantes pour qui veut trouver dans le Sainte-Beuve des *Consolations* un disciple de Cowper. Cherchons, néanmoins, des analogies entre les deux poètes.

Ils se distinguent, tous les deux, par un profond sentiment religieux. Cependant, il est impossible de prétendre que ce soit à Cowper que Sainte-Beuve doive ce sentiment, dont nous avons expliqué plus haut la genèse.

Ils se ressemblent par l'éloge qu'ils font de la vie humble et obscure. Cowper écrit, par exemple, dans le sixième livre de « La Tâche » :

> He is the happy man, whose life ev'n now
> Shows somewhat of that happier life to come;
> Who, doom'd to an obscure but tranquil state,
> Is pleased with it and were he free to choose,
> Would make his fate his choice; whom peace the fruit
> Of virtue, and whom virtue, fruit of faith,
> Prepare for happiness; bespeak him one
> Content indeed to sojourn while he must
> Below the skies, but having there his home.
> The world o'erlooks him in her busy search
> Of objects, more illustrious in her view;
> And, occupied as earnestly as she,
> Though more sublimely, he o'erlooks the world;
> She scorns his pleasures for she knows them not;
> He seeks not hers, for he has proved them vain.

(57) Voir J. Texte, *Etudes de littérature européenne*, 187.

He cannot skim the ground like summer birds
Pursuing gilded flies; and such he deems
Her honours, her emoluments, her joys.
Therefore in contemplation is his bliss,
Whose power is such, that whom she lifts from earth
She makes familiar with a heav'n unseen,
And shows him glories yet to be reveal'd (58).

Deux passages des *Consolations* expriment le même sentiment. Dans la pièce VIII, Sainte-Beuve commence par décrire quelques humbles existences : la religieuse, la jeune fille qui passe tranquillement de la mère à l'époux plus âgé, l'homme qui vit et meurt pauvre et ignoré, et il s'écrie :

O mon cœur, toi qui sens, dis ! est-ce avoir vécu ?
Pourquoi non ? Et pour nous qu'est-ce donc que la vie ?
Quand aux jeux du foyer votre enfance ravie
Aurait franchi déjà bien des monts et des flots,
Et vu passer le monde en magiques tableaux;
Quand plus tard vous auriez égaré vos voyages,
Mêlé vos pleurs, vos cris au murmure des plages;
Semé de vous les mers, les cités, les chemins;
Loin d'aujourd'hui, d'hier, jeté vos lendemains
En avant au hasard, comme un coureur en nage
Lance un disque dans l'air, qu'il rattrape au passage;
Quand, sinistre, orageux, étourdi de vos bruits,
Vous auriez, sous le vent, veillé toutes vos nuits;
Vous n'auriez pas vécu pour cela plus peut-être
Que tel cœur inconnu qu'un village a vu naître,
Qu'un cloître saint ensuite a du monde enlevé
Et qui pria vingt ans sur le même pavé;

(58) Cowper, The Task, *Poetical Works*, IV, 425 : « L'homme heureux, c'est celui dont la vie dès à présent reflète quelque peu cette vie plus heureuse à venir; et qui, destiné à une condition obscure, mais tranquille, s'en contente, et, s'il était libre de choisir, choisirait le même sort; celui que la sérénité, fruit de la vertu, et la vertu, fruit de la foi, préparent pour le bonheur et annoncent en lui un homme content, certes, de séjourner, tant qu'il y est obligé, sous le ciel, mais ayant là-haut sa demeure. La multitude le néglige, affairée dans sa poursuite de fins qu'elle estime plus nobles; et lui, occupé aussi sérieusement qu'elle, mais d'une façon plus sublime, il néglige la multitude. Elle méprise ses plaisirs, car elle ne les connaît point; lui ne recherche pas ceux de la multitude, car il en a éprouvé la vanité. Il ne saurait effleurer le sol comme des oiseaux d'été, poursuivant des mouches dorées; c'est ainsi qu'il juge ses honneurs, ses avantages, ses joies. Aussi demande-t-il sa félicité à la contemplation, dont la puissance est telle qu'à celui qu'elle élève de la terre elle ouvre un ciel invisible et lui révèle des splendeurs encore cachées. »

Vous n'auriez pas senti plus de joie immortelle,
Plus d'amères douleurs; vous auriez eu plus qu'Elle
Des récits seulement à raconter le soir (59).

Puis, s'adressant aux humbles, le poète poursuit :

Oh ! n'enviez jamais ces inquiets rêveurs
Dont la vie ennuyée avec orgueil s'étale,
Ou s'agite sans but, turbulente et fatale.
Seuls, ils croient dans la vie avoir le don des pleurs,
Seuls, ils croient tout sentir, délices et douleurs;
Avoir le sens caché de l'énigme divine,
Avoir goûté les fruits de l'arbre et sa racine;
Et, fiers de tout connaître, ils raillent en sortant.
O vous, plus humbles qu'eux, vous en savez autant !... (60).

Tout à côté, dans la pièce IX, où il fait l'éloge de la vie solitaire à la campagne, Sainte-Beuve écrit les vers suivants :

Ainsi rien ne distrait un cœur religieux;
Les plus humbles sentiers le ramènent aux cieux;
Sa vie est un parfum de lecture choisie,
De contemplation, d'austère poésie;
Il sait que la nuit vient, que les instants sont courts,
Et médite longtemps ce qui dure toujours.
O de l'homme pieux éclatante nature !
Notre sublimité dans une vie obscure ! (61).

C'est dans ces passages que Sainte-Beuve se rapproche le plus de Cowper; mais peut-on réellement prétendre, avec conviction, que nous y entendons un écho de « La Tâche » ? Car Sainte-Beuve n'imite certes pas directement le poète anglais. Il faut répondre qu'on ne le peut pas, et qu'il n'y a rien là qui ne s'explique fort bien — étant donnée l'inspiration chrétienne de Sainte-Beuve — sans l'hypothèse de l'inspiration cowpérienne.

Quant à la poésie du foyer, le recueil des *Consolations* n'en contient pas de pareille à celle de Cowper : Sainte-Beuve lui-même le dira vingt-quatre ans plus tard dans son étude sur

(59) *Consolations*, 48.
(60) *Ibid.*, 49.
(61) *Consolations*, 55.

ce poète, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer. Il n'y a aucune de ces peintures que Hughes et Lacaussade ont tâché de rendre en français : il n'y a rien qui corresponde à cette description, qui est ce que Sainte-Beuve « préfère » (62) dans Cowper :

> Now stir the fire, and close the shutters fast,
> Let fall the curtains, wheel the sofa round,
> And, while the bubbling and loud hissing urn
> Throws up a steamy column, and the cups,
> That cheer but not inebriate, wait on each,
> So let us welcome peaceful evening in (63).

Il serait oiseux de prolonger cette comparaison, qui ne nous fournit aucune pièce à conviction pour démontrer l'influence de Cowper sur Sainte-Beuve. Concluons que si Sainte-Beuve a imité Cowper dans les *Consolations*, nous n'en savons rien. On a souvent affirmé que le poète des *Consolations* était disciple de l'auteur de « La Tâche »; mais il est évident que les affirmations pures et simples, et qui ne reposent sur aucune preuve tangible, ne peuvent être acceptées comme des conclusions sérieuses.

8

Dans notre chapitre sur les *Poésies de Joseph Delorme*, nous avons fait remarquer comment Sainte-Beuve, par une évolution tout intérieure, se rapprochait, sous certains rapports, de Wordsworth. Dans les *Consolations*, nous avons montré que ce rapprochement, tout en se précisant, sous la pression d'une inspiration chrétienne de plus en plus fervente, ne devient jamais la quasi-identité qui trahit le disciple. Sainte-Beuve suit toujours son propre chemin, content,

---

(62) *Causeries du Lundi*, XI, 154.

(63) Cowper, The Task, *Poetical Works*, IV, 183 : « Maintenant attisez le feu et fermez bien les volets; laissez tomber les rideaux, roulez et approchez le sopha; et tandis que l'urne bouillante et sifflante fait monter sa colonne de vapeur, et que les coupes qui réjouissent, mais n'enivrent pas, sont là préparées pour chacun, donnons ainsi la bienvenue et l'accueil au soir paisible qui descend. » (Traduction donnée par Sainte-Beuve dans son troisième article sur Cowper, *Causeries du Lundi*, XI, 184-185.)

tout au plus, de relever, au hasard d'une lecture des sonnets de Wordsworth, des pièces où il trouve comme un écho de ses propres sentiments. Ses rapports avec Wordsworth n'étaient pas à proprement dire artistiques; il reconnaissait en ce qu'il avait lu du poète lakiste l'œuvre d'un frère aîné, d'un parent. C'est là le vrai lien qui rattache Sainte-Beuve à Wordsworth —le seul que les faits connus nous permettent d'indiquer. De là à trouver dans l'auteur des *Consolations* un disciple du chef des Lakistes, il y a, ainsi que nous avons tâché de le démontrer, un pas infranchissable.

Les rapports de Sainte-Beuve et de Coleridge sont analogues. Il a pour cet aspect du génie du poète anglais qui ressemble au sien propre une admiration que des circonstances dépassant les bornes de l'art rendent intéressée. Poète méditatif, il apprécie la poésie méditative de Coleridge; mais, poète amoureux, il en adapte quelques pièces pour exprimer discrètement son amour. Il trouve en Coleridge un allié aussi bien qu'un frère aîné.

La seule influence proprement dite que Sainte-Beuve ait subie dans les *Consolations* est celle de Crabbe, qui a inspiré une partie de la dixième pièce. Mais l'imitation que nous avons signalée dans cette pièce ne représente qu'un moment de la vie poétique de Sainte-Beuve, non pas une tendance claire et distincte. C'est du nouveau, important en ce qu'il montre l'avenir, mais auquel nous ne devons pas attacher, en ce qui concerne les *Consolations*, plus d'importance que n'y attache le poète lui-même.

L'influence de Cowper est possible, mais indémontrable.

Somme toute, il semble que, pas plus que dans les *Poésies de Joseph Delorme*, Sainte-Beuve n'obéisse à une influence anglaise dans les *Consolations*. Il continue à développer l'élégie à sa manière, suivant le vœu intime et les limites de son génie individuel.

CHAPITRE VII

« PENSEES D'AOUT »

Ce qui distinguait les deux premiers recueils de Sainte-Beuve et déterminait leur caractère spécial, c'était, nous l'avons vu, un sentiment actif, central et dominant. Il y avait chez l'auteur une tension émotive née de situations particulières qui lui permettait de faire entendre une note plus intime et plus personnelle que ses contemporains français. Et nous avons vu que la puissance même du sentiment individuel, l'existence même de la tension émotive, assuraient l'originalité de ses vers, rendaient l'auteur peu accessible aux influences extérieures. Même quand il choisissait un modèle étranger, c'était ordinairement pour l'adapter aux fins de son inspiration propre; c'était parfois pour le transformer complètement.

Dans son troisième recueil, aucun sentiment actif et dominant n'en assure l'unité. Le poète est « plus désintéressé, plus rassis, moins livré... aux confidences personnelles »(1). Il a exprimé ailleurs « la partie... la plus directe et la plus sentante » de son âme(2). Les poésies recueillies sous le titre de *Pensées d'août* sont « ... le fruit... et plus souvent le passe-temps des lents jours et des heures du milieu » de la vie(3). « Ce recueil, dit Sainte-Beuve, n'est... que le superflu des heures, leur agrément, leur ennui, l'attente, l'intervalle, la réflexion parfois monotone et bien sérieuse, parfois le retour presque riant et qu'on dirait volage... »(4). La source

(1) Avertissement aux *Pensées d'août*, 170.
(2) *Ibid.*, 169.
(3) *Ibid.*, 167.
(4) *Ibid.*, 169.

vive d'inspiration personnelle s'étant épuisée, le poète a été naturellement plus susceptible qu'auparavant de recourir à l'exemple des autres pour continuer la pratique de son « art chéri » (5).

I

En effet, passé la crise romantique, nous le voyons étudier amoureusement et avec intelligence l'art des auteurs classiques. Il courtise « la muse modérée des latins » (6), admirant ses « beautés réfléchies » (7). Il aime surtout Horace et Virgile. Horace, c'est...

Le calice fécond de sagesse et de grâce;
Pour plus d'un sobre esprit, de travail accablé,
C'est l'antiquité même et son suc assemblé,
C'est la source du beau, des justes élégances,
La gaieté du dessert, des champs et des vacances.
Virgile, c'est l'accent qui revient émouvoir,
C'est l'attendrissement du dimanche et du soir ! (8).

Il revient vers « Despréaux l'éternel » (9), dont un jour il avait « osé nier la loi » (10); il tâche, après ces poètes, « d'être simple en des vers pleins d'étude » (11); il leur ravit « maints secrets... » :

... une coupe, un seul mot,
Qui raffermit à temps le ton qui baissait trop,
Un son inttendu, quelque lettre pressée
Par où le vers poussé porte mieux la pensée (12).

Il a le culte de l'art...

L'art est cher à qui l'aime, et plus qu'on n'ose dire
Il rappelle qui fuit, et, sitôt qu'il inspire,
Il console de tout : c'est la chimère enfin (13).

(5) Avertissement aux *Pensées d'août*, 168.
(6) A M. Patin, *Pensées d'août*, 313.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*, 314.
(9) A M. Villemain, *ibid.*, 290.
(10) La Fontaine de Boileau, *ibid.*, 337.
(11) A M. Villemain, *ibid.*, 290.
(12) A M. Villemain, *Pensées d'août*, 289.
(13) *Ibid.*, 292-293.

Or, dans la « saison morale de l'âme » (14), à laquelle appartiennent les *Pensées d'août*, autant Sainte-Beuve se sent attiré par les poètes classiques, autant il est nécessairement mal disposé à subir certaines autres influences. Le grand lyrisme anglais ne le tente pas, il n'essaie pas de gravir les hauteurs à la suite d'un autre, il reste...

Assis sur le versant des coteaux modérés (15).

C'est ainsi que la poésie naturelle de Wordsworth, très individuelle d'inspiration, ne laisse pas de trace dans ce recueil. La nature ne suscite jamais dans l'âme du poète des émotions profondes : « Pour être content en quelque lieu où il se trouve, il lui faut la présence ou le souvenir d'un ami. La nature seule ne lui est pas une compagne; il ne la goûte qu'à travers l'homme et non par un contact direct. » (16). Les Alpes l'impressionnent par leur grandeur. Et pourtant, avoue-t-il :

... cette nature immense
Laisse un grand vide au cœur et le tient à distance,
.....

Oh ! j'ai besoin toujours, quelque lieu qui m'appelle,
De l'homme et des amis, du souvenir fidèle,
De ressaisir au cœur l'écho du cœur sorti,
De chercher au sentier ce qu'un autre a senti ! (17).

Les trois imitations de Wordsworth qu'il a faites en 1836, et dont nous parlons ailleurs, ne doivent pas retenir ici notre attention. Sainte-Beuve a tâché de rendre en français trois pièces caractéristiques, à son avis, du génie de Wordsworth. Ce n'est pas toutefois qu'il y ait trouvé des modèles d'une manière qu'il souhaiterait voir imiter. Il trouvait ces sonnets curieux, plus qu'il ne les admirait, comme révélant des tendances intéressantes, mais auxquelles il préférait la

(14) Avertissement aux *Pensées d'août*, 167.
(15) *Pensées d'août*, 173.
(16) L. F. Choisy, *op. cit.*, 150.
(17) A J.-J. Ampère, *Pensées d'août*, 317.

manière de Lamartine. Somme toute, ces trois imitations ne sont pas l'œuvre d'un homme qui se serait proposé de renouveler sa propre veine poétique en s'inspirant de Wordsworth. Leur valeur d'indice pour l'étudiant de l'influence wordsworthienne est toute négative.

Pas plus que la poésie naturelle de Wordsworth, les élans sublimes de Keats et de Shelley n'ont d'écho dans l'âme de Sainte-Beuve. « Aux romantiques proprement dits, qui effrayaient un peu son goût nuancé et sage, il préférera les représentants d'un certain XVIII^e^ siècle, poètes plus proches de ses chers latins... » (18), mais leur apport effectif durant ces années se réduit à une imitation d'un poème de Gray, qui ne figure pas dans les *Pensées d'août*.

Cependant, pour composer une épître en vers à l'abbé Barbe, Sainte-Beuve se souvient des poèmes méditatifs de Coleridge, celui que le poète, évoquant ses écarts de jeunesse, adresse à son frère, le révérend George Coleridge; Sainte-Beuve n'en fait pas une « imitation ». Il n'emprunte à Coleridge que le plan de son poème, dans le cadre duquel il brode une variation originale et personnelle.

Coleridge, écrivant à un pasteur anglican, s'écrie :

> A blessed lot hath he, who having passed
> His youth and early manhood in the stir
> And turmoil of the world, retreats at length,
> With cares that move, not agitate the heart,
> To the same dwelling where his father dwelt;
> And haply views his tottering little ones
> Embrace those aged knees and climb that lap,
> On which first kneeling his own infancy
> Lisp'd its brief prayer (19).

---

(18) J. Peyre, *Shelley et la France*, 234.

(19) S. T. Coleridge, *Poems*, 173-174 : « Béni celui qui, ayant passé sa jeunesse et les premières années de la maturité dans l'agitation et le tumulte du monde, se retire enfin avec des préoccupations qui émeuvent sans troubler le cœur, en la même demeure où vivait son père, et d'aventure contemple ses enfants aux pas incertains, embrassant ces genoux alourdis et montant sur ce giron, premier prie-dieu sur lequel, dans sa propre enfance, il murmura sa courte prière. »

Sainte-Beuve, s'adressant à un prêtre, écrit :

Il est trois fois béni, celui qui, dans sa ville,
En province resté, comme au siècle tranquille,
Y grandit, y mûrit, intègre et conservé;
Dans la même maison qui l'avait élevé,
Devient maître, puis prêtre en cette église même
Où sa communion se fit, et son baptême (20).

L'épître de Sainte-Beuve, jusque-là parallèle, pour ainsi dire, à celle de Coleridge, s'en éloigne davantage à cet endroit. Sainte-Beuve décrit en quatorze vers le caractère de l'homme « trois fois béni »; Coleridge, en cinq vers, félicite son frère d'avoir su si tôt trouver le bonheur et appelle sur lui la bénédiction de Dieu. Mais le parallélisme ainsi interrompu se rétablit un moment. Sainte-Beuve dit :

Le sort, ou bien plutôt la Sagesse adorée,
M'a fait ma part plus rude et moins inaltérée.
Ami, j'ai bien ramé, lassé je rame encor,
Sans espoir et sans fin, depuis mon jeune essor,
Depuis ce prompt départ, d'où mes gaietés naïves
Voyaient au ciel prochain jouer toutes les rives.
Ce que j'ai su d'amer, d'infidèle et de faux,
Et pour l'avoir trop su, ce que de moins je vaux,
Ce qui me tache l'âme, Ami, tu le devines,
Rien qu'aux simples clartés des paroles divines (21)

Coleridge avait écrit :

To me the Eternal Wisdom hath dispens'd
A different fortune and more different mind-
Me from the spot where first I sprang to light
Too soon transplanted, ere my soul had fix'd
Its first domestic loves; and hence through life
Chasing chance-started friendships. A brief while
Some have preserv'd me from life's pelting ills;
But, like a tree with leaves of feeble stem,
If the clouds lasted, and a sudden breeze
Ruffled the boughs, they on my head at once
Dropped the collected shower; and some most false,
False and fair-foliag'd as the Manchineel,

(20) *Pensées d'août*, 304.
(21) *Ibid.*, 305.

Have tempted me to slumber in their shade
E'en mid the storm; then breathing subtlest damps,
Mix'd their own venom with the rain from Heaven,
That I woke poison'd !... (22).

Le poète anglais continue en bénissant le Ciel de lui avoir, à la fin, accordé le bonheur de fonder un foyer. Ce passage est négligé par Sainte-Beuve, qui n'avait évidemment pas les mêmes raisons de rendre grâces à Dieu. Lui, continue en évoquant, comme Coleridge plus tard, des souvenirs de jeunesse.

Coleridge avait écrit :

... Yet at times
My soul is sad, that I have roam'd through life
Still most a stranger, most with naked heart
At mine own home and birth-place : chiefly then,
When I remember thee, my earliest Friend !
Thee, who didst watch my boyhood and my youth;
Didst trace my wanderings with a father's eye;
And boding evil yet still hoping good,
Rebuk'd each fault, and over all my woes
Sorrow'd in silence !... (23).

Sainte-Beuve dit :

Oh ! combien différents de ces après-midis,
De ces jours où j'allais avec toi, les jeudis,

(22) S. T. Coleridge, *Poems*, 174 : « Pour moi l'Eternelle Sagesse a réservé un sort différent et une âme bien différente — moi, arraché trop tôt de l'endroit où je vis le jour avant que mon âme eût choisi ses premières affections du foyer; et plus tard dans la vie poursuivant des amitiés qu'un hasard fit naître. Un court instant, quelques-unes m'ont préservé des orages réitérés de la vie : mais tel un arbre dont les feuilles ont la tige frêle, si le ciel restait longtemps couvert et qu'une brise soudaine vînt agiter les rameaux, elles (les amitiés) déversaient aussitôt sur ma tête l'averse accumulée; et quelques-unes, traîtresses, trompeuses comme le mancenillier au beau feuillage, m'ont invité à m'assoupir sous leur ombrage, même pendant la tourmente; alors exhalant d'insidieuses vapeurs elles ont mêlé leur propre venin à la pluie des cieux, de sorte que je m'éveillai empoisonné... »

(23) Coleridge, *Poems*, 174-175 : « Pourtant parfois mon âme est triste à la pensée que, errant dans la vie, c'est dans ma maison et mon pays natals que je me suis toujours senti le plus étranger et le cœur le plus désolé : surtout en songeant à toi, mon premier ami ! toi qui veillais sur mon enfance et ma jeunesse, qui suivais d'un œil paternel mes courses vagabondes et prévoyant le mal sans cesser d'espérer le bien, reprenais chaque faute, et sur tous mes chagrins t'affligeais en silence... »

Où nous allions, tout près, au vallon du Denacre,
Y cherchant la Tempé que Virgile consacre,
Ou bien à Rupenbert pour y cueillir les fruits,
Ou plus loin, vaguement par nos discours conduits,
Aux falaises des mers, à l'Océan lui-même,
Immense, répondant à l'immense problème !
Nous le posions déjà ce problème lointain,
Comme au temps des Félix et des saint Augustin,
D'une tendre pensée, à la leur assortie,
Recommençant tous deux les entretiens d'Ostie,
Oh ! combien différent je repense à ces bords !
Moins différent pourtant qu'il ne semble; et dès lors
Plus d'un trait à l'avance eût prédit notre histoire,
Moi déjà choisissant dans tout ce qu'il faut croire,
Et toujours espérant concilier les flots;
Toi plus ferme à Saint-Pierre, y fondant ton repos (24).

A partir de cet endroit, le parallélisme des deux poèmes est définitivement rompu. Coleridge dit son affection pour son frère, lui rappelle ses premiers essais poétiques et conclut enfin en lui offrant un volume de ses poésies diverses. Sainte-Beuve analyse son propre caractère inquiet, et conclut en avouant qu'en différentes occasions il éprouve le besoin de s'épancher. Alors, dit-il...

Alors je sens besoin d'un ami bien fidèle,
Bien ancien, bien sûr, qui sache et se rappelle;
Un témoin du départ et des premiers souhaits,
A qui parler de soi sans le lasser jamais
(Car lui-même c'est nous, car nous sommes lui-même),
Avec qui s'épancher, de confiance extrême,
Jusque dans ces douleurs qu'au lévite prudent
L'intime ami blessé fait toucher cependant;
Je cherche cet ami : les amitiés récentes,
Si vives sur un point, sur l'autre sont absentes;
Et je cherche toujours, toujours plus loin en moi...
Tout d'un coup je le nomme..., et cet ami, c'est toi ! (25).

L'on voit que Sainte-Beuve s'est arrêté à ce poème à cause de la correspondance étroite qu'il y voyait, sous certains rapports, entre sa vie et celle du poète anglais. Il est clair

(24) *Pensées d'août*, 305-306.
(25) *Ibid.*, 307.

que cette adaptation très libre n'est nullement un indice d'influence poétique, ni au point de vue de la forme ni à celui du sentiment. Rappelons à ce propos les « imitations » des autres poèmes méditatifs donnés dans les *Consolations*. Là encore le choix des modèles avait été déterminé par une circonstance qui n'avait rien à voir avec leur influence poétique proprement dite. En somme, Sainte-Beuve n'a pas trouvé en Coleridge un maître en poésie, mais un frère, une âme à l'unisson de la sienne, et, de temps en temps, il s'est plu à joindre son chant à celui du poète anglais.

2

Il n'a tenu qu'à un hasard que l'adaptation de Coleridge et les trois « imitations » de Wordsworth ne soient les seules traces des lectures anglaises de Sainte-Beuve dans les *Pensées d'août*. Pendant longtemps, les poésies qu'il devait recueillir sous ce titre comprenaient tout simplement des pièces de circonstance.

Il répond à une pièce de Mme Tastu [26]. Il fait deux sonnets pour la duchesse de Rauzan [27]. Il adresse un poème à son ami Victor Pavie le soir de son mariage [28]. Il compose une pièce sur un portrait de Gérard [29], et une autre sur une statue de David d'Angers [30]. Il fait des vers « A la dame des sonnets de Joseph Delorme » [31], etc.

Dans ces pièces diverses, il serait oiseux de vouloir indiquer une influence anglaise. C'étaient, à vrai dire, pour la plupart, des poésies intimes, mais, comme nous l'avons démontré, la poésie intime n'est pas le monopole des poètes anglais. D'ailleurs, il n'est pas inutile de signaler que Sainte-Beuve traduisait des auteurs étrangers autres que les Anglais.

---

(26) *Pensées d'août*, 218.
(27) *Ibid.*, 227-228.
(28) *Ibid.*, 233.
(29) *Ibid.*, 256.
(30) *Ibid.*, 265.
(31) *Ibid.*, 284.

Il imita un poème de sainte Thérèse [32] et une élégie de Schlegel [33]; il rendit en un style « légèrement rajeuni du XVI[e] siècle » des vers du *Minnesinger Hadloub* [34]. Il devenait de plus en plus un poète dilettante et n'offrait aucune tendance nettement dessinée que l'on puisse expliquer par une influence étrangère.

Somme toute, les poètes anglais, dont il n'avait d'ailleurs fait qu'une lecture fragmentaire, préoccupaient peu la pensée de Sainte-Beuve avant 1836. En cette année, cependant, certaines de ses lectures anglaises, restées jusque-là, pour ainsi dire, inagissantes, acquirent, à la publication de *Jocelyn*, une nouvelle puissance déterminante : Lamartine fit dévier la poésie de Sainte-Beuve dans un sens où, normalement, elle ne se serait point engagée. Et le poète sans but déterminé, qu'était à cette époque le futur auteur des *Pensées d'août*, s'essaya en s'appuyant sur l'exemple des poètes anglais, dans le conte en vers. Voyons de près ce qui s'est passé.

3

Tout en faisant l'éloge de *Jocelyn*, dans son article de 1836, tout en appréciant et en indiquant les qualités indubitables du poème, Sainte-Beuve notait des réserves dans ses cahiers privés : « Lamartine, dans *Jocelyn* et dans la poésie privée, domestique, est toujours comme un roi qui se fait berger. La soie reparaît à tout instant par quelque bout, et quand il veut la cacher et prendre le détail agreste et réel, il n'a plus de mesure; il en met trop : trop de soie et trop de souquenille. » [35].

En somme, les qualités mêmes de Lamartine, sa riche facilité lyrique, le trahissaient, aux yeux de Sainte-Beuve, dans le genre de l'histoire en vers, domestique et familière. *Jocelyn* était sans doute un fort beau poème; mais Lamartine

---

(32) *Pensées d'août*, 239.
(33) *Ibid.*, 262.
(34) *Ibid.*, 269.
(35) *Mes Poisons*, 148.

y dépassait les limites du genre : son génie l'avait transformé en l'enrichissant.

Les réserves que Sainte-Beuve faisait sur *Jocelyn* n'allaient pas sans une certaine amertume, pareille à celle qu'il avait ressentie en préparant les poésies de Delorme. A cette époque, nous l'avons vu, le sentiment de son impuissance à rivaliser avec certains de ses grands contemporains l'avait amené à tirer parti des causes superficielles de son infériorité pour se distinguer, à se lancer avec une résignation désespérée dans un réalisme sombre et violent, en s'appuyant sur l'exemple de Mathurin Régnier et de Kirke White : il offrit Delorme comme pendant aux plus illustres victimes du mal du siècle. En 1828, Sainte-Beuve s'était senti incapable d'envahir le domaine sublime des Lamartine, des Byron, des « René ». En 1836, il estima que Lamartine, dans son admirable et charmant *Jocelyn*, avait envahi, avec sa sublimité facile, tout le petit domaine de poésie dite intime, privée, domestique, familière, où il avait essayé d'apporter quelque originalité et quelque nouveauté [36]. « Lamartine, écrivit Sainte-Beuve, a fait comme un possesseur puissant qui, apercevant hors du parc quelques petites chaumières, quelques cottages qu'il avait jusque-là négligés, étend la main et transporte l'enceinte du parc au-delà, enserrant du coup tous ces petits coins curieux, qui, à l'instant, s'agrandissent et se fécondent par lui. » [37]. Le sentiment de dépit qui se trahit dans ces paroles détermina une résolution pareille à celle qu'avait fait naître l'amertume de Joseph Delorme. Autrefois, Sainte-Beuve avait évité, de propos délibéré, le grandiose, l'exotique, l'aristocratique. Cette fois, c'est le lyrisme, riche, optimiste, universel, de Lamartine, qu'il décida d'éviter en venant offrir, comme pendant à *Jocelyn*, l'histoire du maître d'école : *Monsieur Jean*; il rechercha le difficile et

---

(36) *Pensées d'août*, 190, note.
(37) *Ibid.*, 190-191, note.

même l'aride. « ... Il m'a semblé, dit-il, comparant *Monsieur Jean* avec *Jocelyn*, qu'il était bon peut-être de replacer la poésie domestique, et familière, et réelle, sur son terrain nu, de la transporter plus loin, plus haut, même sur les collines pierreuses, et hors d'atteinte de tous les magnifiques ombrages. *Monsieur Jean* n'est que cela. » (38).

Il est certain qu'en concevant l'idée d'un pendant à *Jocelyn*, Sainte-Beuve avait présent à l'esprit l'exemple du poète anglais George Crabbe. Dans son article sur *Jocelyn*, nous l'avons vu, il consacre toute une page élogieuse à ce poète, qui n'avait pas craint de chanter dans ses vers les misères de la vie de campagne (39).

Dans l'Avertissement des *Pensées d'août*, il avoue implicitement que Crabbe l'a influencé, en faisant remarquer qu'il tâche de développer « l'espèce de récit domestique et moral déjà touché dans l'anecdote du vicaire John Kirkby (X^e^ pièce des *Consolations*)... » (40). Enfin, la poétique qu'il invente pour défendre *Monsieur Jean* révèle combien l'attirance de Crabbe était forte. Pratiquement, cette poétique ne doit rien au poète anglais, mais elle n'en trahit pas moins son influence. « Plus est simple le vers... », écrit Sainte-Beuve :

> Plus est simple le vers, et côtoyant la prose,
> Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose,
> Et plus la forme étroite a lieu de le garder (41).

En d'autres termes, comme le dit M. Roth, « moins le sujet est poétique et plus le vers devra être ouvré » (42). Concevoir ainsi le conte en vers, c'était, de parti pris, refuser ses droits à la vision poétique; c'était se méfier du sentiment lyrique par lequel un Lamartine embellissait la réalité vulgaire; c'était, en tâchant de remédier à ses incon-

---

(38) *Pensées d'août*, 191, note.
(39) *Portraits contemporains*, I, 228.
(40) Avertissement aux *Pensées d'août*, 170. Cf. chap. VI, sect. 6.
(41) *Ibid.*, 289.
(42) *French Quarterly*, 1921, 28.

vénients, accepter l'attitude de Crabbe dans le conte en vers. Car, alors que Lamartine, dans *Jocelyn* est un poète lyrique qui raconte, Crabbe est tout simplement un conteur qui écrit en vers. Ses qualités, — qualités que Sainte-Beuve avait goûtées — sont celles d'un prosateur; c'est un observateur pénétrant et le plus souvent railleur de l'humanité, un moraliste : on l'a appelé « le La Rochefoucauld des classes inférieures » (43); il ne tient à la poésie que par la forme, le distique classique anglais, rigoureux, régulier, antithétique.

Enfin, plusieurs passages du début de *Monsieur Jean* rappellent invinciblement la manière et l'inspiration du poète réaliste anglais.

Sainte-Beuve commence par nous avertir de ses intentions :

> ... Je ne veux pas faire un portrait sur parole,
> Quelque idylle rêvée au retour de Longchamp,
> Comme un abbé flatteur en son pastel changeant :
> C'est le vrai (44).

S'étant ainsi rapproché de Crabbe, qui, dans son *Village*, commence par s'élever contre les peintures idéales des Goldsmith et des Thomson, il passe en revue, comme Crabbe, les personnalités d'un village typique...

> ... Tout village a son maire suprême,
> Son curé dont le poids n'est plus partout le même,
> Son médecin qui gagne... Après, au-dessous d'eux,
> En un rang moins brillant, aussi moins hasardeux,
> Est le maître d'école. Un maire a ses naufrages :
> Quelque Juillet arrive et veut de nouveaux gages;
> Dix ans, quinze ans peut-être, on garde son curé,
> Mais l'évêque le tient et le change à son gré;
> Le magister demeure. Il n'a lui ni disgrâce
> A craindre, ni rival. Le curé, face à face,
> Voit croître chaque jour l'esprit fort, le docteur,
> Dont maint secret encor fait merveille et circule :
> Plus d'un croit à l'onguent, sur le reste incrédule.

---

(43) A. Pichot, *op. cit.*, II, 337.
(44) *Pensées d'août*, 191.

Le magister n'a rien de ces chétifs combats.
Et d'abord il est tout : la règle et le compas,
La toise est dans ses mains; géomètre, il arpente
Et sait les parts autant que le notaire. Il chante
Au lutrin et récite au long la Passion.
Secrétaire au civil, si quelque question
Arrive à l'improviste au nom du ministère,
Combien d'orge, ou de lin, ou de vin, rend la terre ?
Le maire embarrassé lui dit : « Voyez ! » Il va,
Il rencontre un voisin qui guère n'y rêva,
Et là-dessus le prend; l'autre répond à vue
De pays, et voilà sa statistique sue.
Le chiffre aussitôt part et remplit son objet;
Il fait autorité, l'on en cause au budget.
Mais est-ce par hasard quelque inspecteur primaire,
Novice, qui de loin s'informe près du maire ?
C'est mieux : le magister tout d'abord en sait long.
Et lui-même à souhait sur lui-même répond.
Il ne se doute pas, d'aplomb dans sa science,
Qu'un jour de ce côté viendra sa déchéance;
Que cet œil scrutera ses destins importants;
Il ne s'en doute pas... Qu'il l'ignore longtemps !
La marge est longue encore. En hiver, son école
Abonde, et son foyer, autant que sa parole,
Assemble autour de lui, comme frileux oiseaux,
Les enfants que l'été disperse aux durs travaux.
Plus nombreux il les voit, plus son zèle se flatte :
Il s'anime, il les pousse; et s'il est Spartiate,
Il peut avec orgueil, le front épanoui,
Vous en citer déjà qui lisent mieux que lui ! (45).

Le prosaïsme voulu de cette introduction à l'histoire de *Monsieur Jean* vient directement de Crabbe, dont Sainte-Beuve imite d'ailleurs par endroits le ton ironique et railleur.

Plus loin, dans la même veine, nous trouvons une description du village de *Monsieur Jean :*

Ce village où Senlis est la ville prochaine,
Qu'éloignent de Paris dix-neuf bornes à peine.
A tout un caractère à qui l'observe bien.
Pas de vice, de l'ordre; et pourtant le lien

(45) *Pensées d'août*, 191-192-193.

De famille est peu fort. On y tient à la terre;
Chacun en veut un coin; être propriétaire
D'un petit bout de champ derrière la maison,
D'où se tire le pain, même en dure saison.
C'est le vœu. Rien après, de quoi l'on se soucie :
Que fait le pain de l'âme à leur âme endurcie ?
L'industrie elle-même a l'air de trop pour eux :
Quand les hameaux voisins, chaque jour plus nombreux,
Aux fabriques surtout gagnent le nécessaire,
Ceux-ci sont des terriens qui les regardent faire.
La famille, ai-je dit, compte peu cependant;
Le fils, avec sa part, s'isole, indépendant;
Aux filles qui s'en vont, sans leur mère, à la danse,
La morale du père est la seule prudence.
Bref, l'égoïsme au fond, de bon sens revêtu,
Et quelques qualités sans aucune vertu ! (46).

Se distinguant des Lamartine et des Wordsworth, on le voit, Sainte-Beuve est d'accord avec Crabbe pour souligner les aspects les moins agréables de la vie à la campagne. Nous le voyons, même, reprendre, à sa façon, la thèse générale de Crabbe. Celui-ci avoue :

I sought the simple life that nature yields;
Rapine and Wrong and Fear usurped her place (47).

Sainte-Beuve nous prévient :

Le mal existe aux champs. Quand, lassé de la ville,
Et ne voulant d'abord qu'un peu d'ombre et d'asile,
On arrive, le calme et la douce couleur,
L'air immense, tout plaît, et tout paraît meilleur,
Tout paraît innocent, et l'homme et la nature.
Regardez plus à fond, et percez la verdure !... (48).

C'est donc dans un milieu réel, qui rappelle *Le Village* et *Le Bourg* de Crabbe que Sainte-Beuve nous présente son héros, Monsieur Jean, et il nous le décrit luttant avec

(46) *Pensées d'août*, 195.
(47) Crabbe, The village, *Poetical Works*, 35 : « Je l'ai cherchée cette vie simple qu'offre la nature; la Rapine, le Mal et la Crainte avaient usurpé sa place. »
(48) *Pensées d'août*, 195-196.

l'égoïsme et tâchant, par ses préceptes et par son exemple, de vaincre au cœur de ses élèves « la coutume charnelle » (49).

Il est facile de signaler les rapports superficiels qui unissent Sainte-Beuve et Crabbe dans *Monsieur Jean;* il faut encore les expliquer. Or, il est évident que Sainte-Beuve, dans son premier conte en vers, ne s'est point proposé d'être le Crabbe français. Une fois lancé dans le récit de la vie de Monsieur Jean, il ne songe plus consciemment à imiter le poète anglais; l'histoire du maître d'école n'est guère du même genre que celles du *Bourg*, du *Village* ou du *Registre de la paroisse*.

Enfant trouvé, accueilli chez une grande dame et élevé dans la foi janséniste, il apprend à l'âge de vingt ans qu'il est le cinquième fils de Jean-Jacques Rousseau. Dans son âme sensible, imprégnée des austères doctrines de Port-Royal, cette nouvelle précipite une crise morale. Il étudie les écrits de Rousseau, et saisit la portée funeste de ses idées tout en goûtant la beauté de l'œuvre. Autant son cœur le porte à aimer son père, autant son esprit lui commande de le renier. Enfin, après deux essais infructueux pour lui parler à Paris, il prend une décision : il devra racheter par sa vie les péchés de son père. Et pour ne plus demeurer à sa portée, il décide de s'en aller à pied, « comme en pèlerinage » (50). Il voyage d'abord en France, rendant visite à « plus d'un frère opprimé », à de « saintes sœurs en deuil » (51), ensuite en Suisse, tâchant, dans les lieux que son père avait rendus célèbres de « semer parfum, aumône, action sûre » (52). Il va en Amérique, dans l'espoir, bientôt déçu, de trouver un exemple fertile du « Contrat » fameux. Là, à propos de la Révolution, éclatée en France, il entend beaucoup parler de

(49) *Pensées d'août*, 196.
(50) *Ibid.*, 208.
(51) *Ibid.*, 208.
(52) *Ibid.*, 209.

son père, que d'aucuns maudissent et que d'autres portent aux nues...

> Tout aboutit en lui, le déchire à la fois.
> Tout crie au même instant en son âme aux abois.
> La tendresse, la chair, en un sens se décide;
> Mais l'esprit se soulève, à demi parricide;
> Le martyre est au comble. Ainsi, pressant les coups,
> Un seul cœur assemblait cette lutte de tous :
> Invisible, il était l'autel expiatoire
> Du génie hasardeux, la Croix de cette gloire (53).

Enfin, il se rapatrie et se fait maître d'école de campagne afin de pouvoir semer la foi dans les jeunes cœurs que son père, par un aveuglement criminel, avait déclarés naturellement vertueux.

En prenant cette histoire comme sujet de son premier conte en vers, Sainte-Beuve ne doit directement rien à Crabbe. Celui-ci s'intéresse surtout à la conduite, aux actions des hommes, décrit leurs gestes et cite leurs paroles symptomatiques; c'est un observateur moraliste et réaliste, qui, par de petites touches successives, a su esquisser des portraits vivants des habitants du « Village », du « Bourg » et de la « Paroisse ». Sainte-Beuve connaisseur d'âmes, nous fait assister à un drame intérieur et devient le confesseur de son héros et, le laissant vieux, tout consacré au salut de ses jeunes protégés, prononce à la fin son absolution.

> Jean-Jacques, si pour l'homme ici trop relégué
> Ta religion vague et son appui tronqué
> Suffisaient,... si pourtant tes simples Elysées
> N'étaient pas le faux jour des clartés trop aisées,
> Que peux-tu dire encore ? Il fut digne de toi;
> Tu l'as connu pour fils aux rayons de sa foi,
> Et le tirant, Esprit, aux sphères où tu restes,
> Tu le montres d'orgueil aux Sagesses célestes.
> Mais si tu t'es trompé; si ce natif orgueil
> A pour tous et pour toi fait dominer l'écueil;
> Si le maître, à la fois plus tendre et plus sévère,
> Nous tient dès l'origine et de plus près nous serre.

(53) *Pensées d'août*, 210.

Mesurant de tous temps l'abîme et les appuis,
Ménageant au retour d'invisibles conduits;
Si, plus clément peut-être à la terre purgée,
Il est toujours le Dieu de la Croix affligée,
Ce fils meilleur que toi qui t'es dit le meilleur,
Ces fils dont les longs jours ont passé tout d'un pleur
Par l'effet répandu d'un vivant sacrifice
Ne t'a-t-il pu tirer des limbes, ton supplice ?
Et, délivrés tous deux et par delà ravis,
Ne peut-on pas vous dire : Heureux père ! Heureux fils ! (54).

Nous reconnaissons dans le créateur de *Monsieur Jean* l'étudiant de la conscience janséniste, l'auteur des *Consolations* et de *Volupté :* nous voyons aussi malgré tout l'influence de la longue confession qu'est *Jocelyn*. « Puisse-t-il, dit Sainte-Beuve de son maître d'école, puisse-t-il, dans sa maigreur un peu ascétique, ne pas paraître trop indigne de venir bien respectueusement à la suite du célèbre vicaire de notre cher et divin poète. » (55).

Sainte-Beuve ne s'est donc pas proposé d'être le Crabbe français : si telle avait été son idée, il connaissait assez bien Crabbe pour l'imiter de plus près. Donc, quel a été le rôle du poète anglais ?

Nous savons qu'il n'a point directement déterminé Sainte-Beuve à écrire *Monsieur Jean*, car, sans *Jocelyn*, ce poème n'aurait pas été fait. *Jocelyn* est la cause nécessaire de *Monsieur Jean;* c'est Lamartine qui a déclenché le retour de Sainte-Beuve vers Crabbe. Pourquoi s'est-il tourné vers Crabbe ? C'est, assurément, parce que ce poète lui montrait que le conte en vers par lequel il voyait Lamartine envahir son domaine pouvait se passer des qualités lamartiniennes, devait même se composer avec un autre genre de talent, plus proche du sien propre. Sans cet encouragement donné par Crabbe, il est probable que sa critique jalouse de *Jocelyn* serait restée à l'état d'une stérile rancune. Crabbe apparaît donc comme un modèle qui rassure plutôt qu'il ne domine

(54) *Pensées d'août*, 217.
(55) *Ibid.*, 191.

Sainte-Beuve. Et, à la lumière de ce rapport tout particulier, la portée de son influence s'éclaircit.

Il ne s'est pas agi pour Sainte-Beuve de donner en français un conte crabbeien, mais de s'appuyer sur le conte crabbeien pour donner un pendant à *Jocelyn*. Crabbe a, pour ainsi dire, donné le ton de la pièce; il a encouragé par son exemple le relâchement de la tension poétique auquel Sainte-Beuve lui-même n'était que trop enclin; de là le style plat, terne, sans inspiration et d'un réalisme prosaïque que l'auteur emploie délibérément dans *Monsieur Jean*, et que l'usage de ses « secrets » techniques ne relève que très peu. Il n'imite directement le poète anglais que dans l'introduction de son poème; on dirait que Crabbe lui sert de tremplin : mais une fois lancé dans son histoire, notre poète n'a plus besoin d'aide, et ce qu'il nous donne est du pur Sainte-Beuve. Il se sent à l'aise au niveau du conte crabbeien, sur ce terrain nu et pierreux, et il y poursuit son chemin sans avoir besoin d'accompagner Crabbe. Crabbe lui apporte donc peu de nouveau : il encourage et développe des tendances naturelles de Sainte-Beuve — le réalisme né de la pauvreté de Delorme, le prosaïsme que causait l'affaiblissement de son souffle lyrique.

D'autres pièces des *Pensées d'août* nous permettent de confirmer nos observations sur la part de l'influence crabbeienne, car, après son premier essai, Sainte-Beuve a continué à pratiquer le genre du conte en vers. Voyons les quatre histoires de la pièce capitale.

Elles se rattachent toutes à une pensée générale — la nécessité pour l'homme de subir la discipline salutaire d'un malheur, d'un devoir...

> Surtout le premier feu passé de la jeunesse,
> Son foyer dissipé de rêve et de promesse,
> Après l'expérience et le mal bien connu,
> .....
> Durant cette partie aride et monotone
> Qui, bien avant l'hiver, dès le premier automne,
> Commence dans la vie, et quand, par pauvreté,
> Malheur, faute (oh ! je sais plus d'un sort arrêté),

Tout espoir de choisir la chaste jeune fille
Et de recommencer sa seconde famille
Dont il sera le chef, à l'homme est refusé (56).

Par cette pensée, Sainte-Beuve essaie, on le voit, de donner une solution expérimentale à son propre problème moral. Il ajoute aux consolations, sur lesquelles il avait médité dans son deuxième recueil de vers, une dernière source de courage, celle-ci inspirée par les austères doctrines de ce Port-Royal qu'il étudie depuis si longtemps. En 1830, il se serait borné à nous faire part de sa méditation; en 1837, il utilise le récit en vers, dans lequel il vient de s'essayer, pour en donner des applications concrètes. Il raconte l'histoire de Marèze, de Doudan, de Ramon de Santa-Cruz, d'Aubignié.

Il n'essaie point d'illustrer son aride doctrine par des exemples remarquables, par des actions d'éclat. Le souvenir de Joseph Delorme et l'influence de Crabbe le portent vers les humbles. Il n'essaie point de vivifier ses récits par des descriptions naturelles; avec Crabbe, il préfère la ville, et, même, suivant Aubignié dans le pays de Rousseau, il s'intéresse trop à l'homme pour voir la nature.

Nous retrouvons dans ces récits le prosaïsme de *Monsieur Jean*. De Marèze, Sainte-Beuve écrit :

Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires,
De finance ou de droit, il débrouillait les cas,
Et son prudent conseil disait les résultats (57).

Il dit au sujet de Ramon :

Ayant changé son nom, il entreprit un livre,
Quelque Atlas brésilien, espagnol et naval...
Alors je le connus; mais l'affaire allant mal,
Il courut de ces mots qu'à la légère on sème,
Et j'en avais conçu prévention moi-même.
Pourtant, quelqu'un m'apprit ses abîmes secrets,
Et l'ayant dû chez lui trouver le jour d'après,
Oh ! je fus bien touché !

(56) *Pensées d'août*, 174-175.
(57) *Ibid.*, 176.

Tout d'abord à sa porte,
Affiches, prospectus, avis de toute sorte,
Engagement poli d'entrer et de tourner;
Comme c'était un soir, il me fallut sonner (58).

Ici, il porte le prosaïsme de Crabbe tellement à l'extrême qu'il ne convient guère de parler d'imitation. Sainte-Beuve est fort maintenant de ses propres forces. Et, à vrai dire, à part l'élément réaliste et prosaïque, il se distingue nettement du poète anglais.

C'est que Sainte-Beuve, dans ces contes en vers, n'est pas essentiellement, comme Crabbe, un observateur curieux de l'humanité. Une thèse morale modifie chez lui la curieuse objectivité qui caractérise le poète anglais. Il voit ses personnages à travers une doctrine dont ils ne sont que des exemples. Cette circonstance, qui a nécessairement posé à son choix de personnages des limites que Crabbe ne connaissait point, détermine dans le récit de Sainte-Beuve une manière différente de celle du poète anglais. Crabbe est un conteur moraliste; le but de son effort est le portrait; son art est essentiellement descriptif et objectif. Sainte-Beuve est un auteur de contes moraux : révélateur de drames intérieurs, où les forces du bien et du mal luttent ensemble, son art est essentiellement intuitif et, dans une certaine mesure, lyrique.

Par exemple, ayant présenté Marèze dans son « cabinet d'affaires », Sainte-Beuve met en relief « l'esprit libre et grand, peut-être poétique » (59), qui se cachait sous le zèle du notaire. Marèze vend son cabinet d'affaires pour recommencer...

Une vie autre et vraie, appliquée à penser (60).

Nous le voyons le soir même du premier jour de cette vie nouvelle :

... Il veille, et se dit d'entreprendre.
Depuis un an passé qu'il marche vers son vœu,
Le joug est jeté loin; il s'en ressouvient peu,

(58) *Pensées d'août*, 184.
(59) *Ibid.*, 176.
(60) *Ibid.*, 176.

Hors pour mieux posséder sa pensée infinie.
Cet esprit qu'aussi bien on salûrait génie,
Retardé jusque-là, mais toujours exercé,
Arrive aux questions plus ferme et plus pressé.
Poète et sage, il rêve alliance nouvelle;
Lamartine l'émeut, Montesquieu le rappelle;
Il veut être lui-même, et que nul n'ait porté
Plus d'élévation dans la réalité.
Solennel est ce soir, car son âme qui gronde
Sent voltiger plus près et sa forme et son monde.
Marèze est sur la pente; il va gravir là-haut,
Où tant de glorieux montent comme à l'assaut,
Disant Humanité pour leur cri de victoire,
Nommés les bienfaiteurs, commençant par le croire,
Et qui, forts de trop faire et de régénérer,
Finissent par soi-même et soi seuls s'adorer (61).

Ses aspirations risquent de l'égarer. Mais, au milieu de tant de rêves, la réalité vulgaire vient donner à sa vie un but précis, moins ambitieux, mais non moins noble. Au moment où il se sentait libre et indépendant, l'arrivée inattendue d'une sœur qu'il croyait aux colonies lui impose de nouvelles responsabilités. Son mari mort dans une révolte des noirs, désemparée et ruinée, cette femme et sa fille n'ont plus au monde que Marèze pour soutien. Celui-ci accepte sans hésiter ce devoir, espérant d'abord nourrir sa sœur et sa nièce « du lait de sa pensée » (62) : mais son sacrifice n'est pas consommé. Il perd à son tour sa fortune et devra chercher un emploi pour subvenir aux besoins de sa nouvelle famille :

Il court chez un ami; tout juste un commis manque.
Commis, le lendemain, il entre en cette banque,
Et là, remprisonné dans les ais d'un bureau,
Sans verdure à ses yeux que le vert du rideau,
Il vit, il y blanchit, régulier, sans murmure,
Heureux encor le soir d'une simple lecture
A côté de sa sœur — un poète souvent
Qu'un retour étouffé lui rend trop émouvant,
Et sa voix s'interrompt — lecture plus sacrée
A l'âme délicate et tout le jour sevrée (63).

(61) *Pensées d'août*, 177.
(62) *Ibid.*, 178.
(63) *Ibid.*, 179.

Mais si ses ambitions sont brisées, précise Sainte-Beuve, la déception a été salutaire :

> Il a gagné pourtant en bonheur : jusque-là,
> Plus d'un mystère étrange, et que Dieu nous voila,
> Avait mis au défi son âme partagée.
> La vérité nous fuit par l'orgueil outragée.
> Mais alors, comme au prix d'un sacrifice cher,
> Sans plus qu'il y pensât en Prométhée amer,
> De vertus en vertus, chaque jour, goutte à goutte,
> La croyance, en filtrant, emporta tout son doute;
> La persuasion distilla sa saveur,
> Et la pudique foi lui souffla la ferveur (64).

Dans cette histoire, ainsi que dans les trois autres qui l'accompagnent, nous sommes loin de Crabbe, qui n'a jamais donné dans le sentimentalisme larmoyant et moral. Sainte-Beuve n'a donc pas imité directement le poète anglais : nous avons déjà vu qu'il exagère son réalisme prosaïque. Pour comprendre le rôle de Crabbe, il faut remonter à la genèse de *Monsieur Jean*. Les récits de *Pensées d'août* continuent le mouvement déclenché par Lamartine et accéléré par Crabbe. Sainte-Beuve a repris le conte crabbéien pour le renouveler de son propre fonds; c'est en ce sens seulement qu'il est juste de l'appeler le Crabbe français.

4

Dans les récits des *Pensées d'août*, nous voyons une évolution très nette et très intéressante. A côté des arides études de caractère par lesquelles Sainte-Beuve renouvela le genre de Crabbe, nous trouvons des récits écrits d'après une formule tout autre et où le poète raconte des incidents qui ont vivement frappé son imagination. Voyons, par exemple, « Le Joueur d'orgue » :

> Nous montions lentement, et pour longtemps encore;
> Les ombres pâlissaient et pressentaient l'aurore,
> Et les astres tombants, humidement versés,
> Epanchaient le sommeil aux yeux enfin lassés.

(64) *Pensées d'août*, 179-180.

Tout dormait. Je veillais, et, sous l'humble lumière,
Je voyais cheminer, tout près de la portière,
Un pauvre joueur d'orgue; il nous avait rejoints :
Ne pas cheminer seul, cela fatigue moins,
Courbé sous son fardeau, gagne-pain de misère,
Que surmontait encor la balle nécessaire,
Un bâton à la main, sans un mot de chanson,
Il tirait à pas lents, regardant l'horizon (65).

Le poète se dit que la vie de ce pauvre est bien malheureuse, que la joie lui est inconnue. Plongé dans cette méditation, alors que la lumière devient plus claire, il voit le vieillard porter sa main à son orgue, semblant attendre un signal pour commencer à jouer :

Qu'attendait-il ?... Soudain, le soleil éclata,
Et l'orgue, au même instant, comme s'il eût pris flamme,
Fêta d'un chant l'aurore, et pria comme une âme.

Salut attendrissant, naïf et solennel !
Cet humble cœur comprend les spectacles du ciel.
A l'éternel concert, sous la voûte infinie,
Pour sa part, il assiste et rend une harmonie.
Ainsi, Nature aimée, aux simples plus qu'aux grands,
Souvent aux plus chétifs, souvent aux plus errants,
Tu livres sans replis ta splendeur ou ta grâce... (66).

Il y a loin de Marèze au Joueur d'orgue. Celui-là illustre une doctrine morale; celui-ci inspire un sentiment généreux, humain, et surtout spontané. « Marèze » est un poème à thèse; « Le Joueur d'orgue » est un poème lyrique. Or, dans ce lyrisme qui trouve son inspiration dans cet incident si simple dans la vie d'un pauvre, il y a sans doute un souvenir de la chanson de Béranger, mais nous y trouvons surtout l'empreinte de l'idéalisme de Wordsworth, qui, lui aussi, s'inspirait de situations pareilles et les interprétait poétiquement. « Le Joueur d'orgue » fait penser, en particulier, au « Vieux Mendiant du Cumberland », dont Sainte-Beuve parle

(65) *Pensées d'août*, 300.
(66) *Ibid.*, 301.

en termes élogieux dans un article de 1836 [67], et encore au « Pêcheur de sangsues » [68], deux poèmes dans lesquels le poète prend comme sujet la vie dure et apparemment inutile d'un vieillard et y indique une source de poésie et de courage. Le procédé est le même. Et d'autres traces d'influence wordsworthienne ne manquent pas dans les *Pensées d'août*.

Sainte-Beuve reprend, dans le poème qu'il adresse à ses amis Grégoire et Collombet, un des thèmes favoris de Wordsworth :

> L'enfance encor, l'enfance a des vœux que j'admire,
> Des élans où la foi revient reluire et sourire
> Des propos à charmer les martyrs triomphants [69].

Cet aveu lui a été inspiré par un incident qui rappelle, par sa simplicité, ceux que Wordsworth raconte dans ses *Ballades lyriques*. Une grande dame, prisonnière à la Conciergerie, se trouve en contact journalier avec une autre prisonnière, pauvre celle-ci, et son enfant...

> L'enfant aux blonds cheveux, vers la Dame souvent
> Allait et revenait d'une grâce légère :
> Entre les divers rangs l'enfance est messagère.
> Et la sœur de la Dame, aussi d'air noble et grand,
> Dès midi chaque jour venant et demeurant,
> Toutes deux à l'entour de ce front sans nuage
> S'égayaient, et l'aimaient comme un aimable otage,
> L'appelaient, le gardaient des heures, et parmi
> De longs discours charmants, le nommaient leur ami.

Le jour vient où la grande dame, sa cause victorieuse, est libre de partir...

> Ce furent des regrets et des adieux jaloux,
> Des promesses : « Du moins, tu prîras bien pour nous »,
> Disait-elle; et l'enfant que ce mot encourage :
> « Je prîrai que toujours vous ayez de l'ouvrage »,

(67) Villemain, *Portraits contemporains*, II, 391.
(68) Resolution and Independence, *Poetical Works*, 195.
(69) *Pensées d'août*, 230.

Dans son espoir, ainsi, ne séparant jamais
Ce que sa mère dit le plus grand des bienfaits !
Cri naïf : *de l'ouvrage !* éclair qui nous révèle
Des deux antiques parts la querelle éternelle,
Le travail, le loisir, deux fils du genre humain !
Ici, dans la prison, ils se touchaient la main;
Au front de cet enfant un baiser d'alliance,
Un arc-en-ciel léger, disait que confiance,
Reconnaissance, amour, ce qui peut aplanir,
Viendrait encore en aide au sévère avenir.
« Pour ma sœur, que voilà, souffrante, Enfant, demande,
Demande la santé, tant que Dieu la lui rende.
— Oh ! vous l'aurez, dit-il (et son accent surtout
S'y mêlait), vous l'aurez, vous en aurez beaucoup ! »
Et l'enfant et la mère ont depuis deux amies (70).

Ici, on le voit, Sainte-Beuve, pareil en cela à Wordsworth, tâche de révéler la poésie d'un incident que bien d'autres auraient trouvé banal et prosaïque. Nous voyons la même tendance dans les vers sans titre qui (détail significatif) suivent les trois sonnets imités de Wordsworth. Dans cette pièce, la manière de Sainte-Beuve est identique à celle de Wordsworth dans les pièces les plus simples des *Ballades lyriques*. Il décrit, sans commentaire inutile, les émotions d'une veuve, venue à Paris avec ses enfants, ayant quitté sa ville provinciale pour être près de son fils qui termîne ses études dans la capitale...

Elle n'a pas osé le laisser seul venir;
Elle le veut encor sous son aile tenir;
Elle veut le garder de toute impure atteinte,
Veiller en lui toujours l'image qu'elle a peinte
(Sainte image d'un père !), et les devoirs écrits;
Et la pudeur puisée à des foyers chéris;
Elle est venue. En vain chez sa fille innocente
L'ennui s'émeut parfois d'une compagne absente,
Et l'habitude aimée agite son lien;
La mère, elle, est sans plainte, et ne regrette rien.
Mais si son fils, dehors, qu'appelle quelque étude,
Est sorti trop longtemps pour son inquiétude,

(70) *Pensées d'août*, 230-231.

Si, le soir, auprès d'elle, il rentre un peu plus tard,
Sous la question simple, observez son regard !
Pauvre mère, elle est sûre, et pourtant sa voix tremble.
O trésor de douleurs — de bonheurs tout ensemble !
Car passé ce moment et le calme remis,
Comme aux soirs de province, avec quelques amis
Retrouvés ici même, elle jouit d'entendre
(Cachant du doigt ses pleurs) sa fille, voix si tendre !
Légère, qui s'anime en éclat argenté,
Au piano — le seul meuble avec eux apporté (71).

Dans ces quelques récits, nous voyons s'ébaucher un nouveau genre, une poésie lyrique qui s'inspire d'incidents et de situations de la vie journalière des humbles, une poésie qu'aucune doctrine n'assombrit, mais qui dégage une foi désintéressée dans la dignité et la beauté spirituelle des existences modestes. Nous n'y trouvons pas l'élément trop personnel, le sentiment élégiaque et intéressé qui imprègne les premières poésies domestiques de Sainte-Beuve, et qui, comme nous l'avons indiqué, n'est pas totalement absent de ses études des déshérités de *Pensée d'août*. Son émotion, moins passionnée, moins ardente, est plus pure et plus sereine. On a voulu douter de la sincérité de cette poésie des humbles. Toutefois, à bien les examiner, il n'y a rien dans les pièces, prises individuellement, qui justifie ce doute : en l'exprimant, on a confondu l'élément purement artistique avec l'élément émotif. Sainte-Beuve est assurément sincère dans ce qu'il nous donne de la poésie des humbles; cependant, il n'est pas ardemment et exclusivement attaché au genre; ou, pour mieux dire, il ne lui voue que l'attachement passager d'un dilettante. C'est ce que révèle un examen du rôle de Wordsworth.

Sainte-Beuve a donné ses premiers essais de conte en vers sous la double impulsion de Lamartine et de Crabbe. Mais le genre tout particulier qu'il a ainsi développé était difficile à poursuivre; le thème — la beauté morale du sacrifice

(71) *Pensées d'août*, 248-249.

— n'était point inépuisable; s'il avait continué à le célébrer après *Monsieur Jean*, *Pensée d'août* et, il faut l'ajouter, après *Jocelyn*, il aurait risqué de se répéter, de tomber dans la monotonie. Bien naturellement, il a cherché d'autres thèmes, et l'objectivité un peu revêche de Crabbe ne le satisfaisant pas, il s'est alors tourné curieusement vers Wordsworth, dont il connaissait quelques-unes des poésies familières. Ses anciennes préventions contre la « psychologie » (72) de Wordsworth ont disparu avec la situation qui les fit naître; d'ailleurs, le *Jocelyn* de Lamartine a créé une situation entièrement nouvelle, dans laquelle Wordsworth est devenu un allié utile. Plus simple que Lamartine, le poète lakiste remplit presque aussi bien que Crabbe les conditions indiquées par Sainte-Beuve dans sa note à *Monsieur Jean*. Donc, aucun obstacle ne l'arrêtant plus, Sainte-Beuve imite pour la première fois avec désintéressement la poésie familière de Wordsworth afin de continuer la pratique du récit en vers.

Il a emprunté au poète anglais sa manière, son inspiration. Quant au style, simple et familier des quelques pièces que nous avons citées, Sainte-Beuve n'avait pas besoin de l'emprunter à Wordsworth, qui n'avait rien à lui apprendre sur ce sujet. On remarquera, toutefois, que Sainte-Beuve, dans ces pièces, est moins porté que dans *Monsieur Jean* et *Pensée d'août* aux descriptions d'un réalisme délibérément prosaïque; absorbé par son thème, il ne s'applique pas à lui donner un cadre banal ou grossier. C'est sous ce rapport que Wordsworth a influencé le langage poétique de Sainte-Beuve, l'améliorant par l'exemple d'un style plutôt simple que réaliste. Il faut dire, cependant, que cette influence modératrice n'était pas durable, et Sainte-Beuve, trop versatile pour imiter longtemps sans originalité, revient au réalisme de Crabbe dans ces deux derniers récits : « A Madame la C. de T. » et « Maria ».

---

(72) *Pensées de Joseph Delorme*, XIX, 218.

Le premier de ces deux récits, qui retraduit une histoire racontée au poète par la comtesse de Tascher, nous dit comment celle-ci a découvert un exemple touchant de l'amoureuse sans espoir en une pauvre femme, mère de famille.

La chose s'est passée pendant qu'elle remontait le Rhin en bateau. Elle a remarqué sur le pont un homme mis en simple ouvrier, mais dont l'habit grossier ne cachait pas la figure noble, aristocratique, et qui accompagnait une famille pauvre : un mari d'un aspect rébarbatif, une femme de jeunesse incertaine, une fille de quatorze ans, et des enfants laids et criards. Etonnée de voir l'homme à la figure artistocratique voyageant, déguisé, en cette étrange compagnie, elle le soupçonne d'abord d'avoir une liaison avec la fille, mais elle s'aperçoit vite de son erreur. Il ne s'agit point d'une liaison, mais il est clair que la mère est amoureuse de son noble compagnon de voyage. Lui, au contraire, est indifférent; exilé politique, c'est la nécessité qui l'a obligé à s'attacher à cette famille pauvre, à voyager sous la sauvegarde du même passeport; mais devinant l'amour de la femme pour lui, il tâche, mû par la pitié, d'être aimable pour elle. Cette idylle n'est pas de longue durée : à Mannheim survient l'inévitable séparation, l'éternel adieu. La femme est accablée de douleur :

> Le bras levé, tenant un mouchoir rouge-bleu
> Qu'elle n'agitait pas, je la vois là, sans vie,
> Digne que, par pitié, le Ciel la pétrifie ! (73).

Quant au noble étranger, à qui la comtesse parle une heure après, il trahit la satisfaction qu'il ressent à être libéré d'une situation gênante. « Jamais, dit-il, avec un sourire singulier, il ne reverra « ces braves gens » (74). « Allons... », conclut la comtesse :

> Allons ! au moins, me dis-je, un souvenir de loin
> Pour cette pauvre femme, une bonne pensée
> Sortie à l'improviste et vers elle élancée ! (75).

---

(73) *Pensées d'août*, 335.
(74) *Ibid.*, 335.
(75) *Ibid.*, 336.

Ce récit est évidemment du même genre que ceux cités plus haut; le poète tâche d'y révéler la poésie délicate d'un incident simple, sans éclat; il imite encore le lyrisme familier de Wordsworth. Mais il y a autre chose dans ce poème. Sainte-Beuve ne se contente pas d'être familier comme Wordsworth; il pratique, en même temps, un réalisme crabbeien. Il décrit des détails grossiers.

> Une fois, le mari, par trop de libre humeur,
> Lui présenta sa pipe, et le noble fumeur
> Avec dégoût la prit, hâté de la lui rendre.
> A manger, lorsqu'entre eux ils commençaient d'étendre
> Le papier tout farci de leur grossier repas,
> Ils s'y jetaient;... à lui, rien; ils n'en offraient pas (76).

Comme Crabbe, il aime les traits d'une raillerie caustique :

> Nos passagers bientôt, amateurs de nature,
> Pour la mieux admirer dans sa nomenclature,
> Chacun tenant sa carte et l'œil collé devant,
> Laissaient fuir, sans y voir, le spectacle vivant.
> Une pluie alors vint et les fit tous descendre.
> J'eus désir de rester, et j'avisai d'attendre.
> .....
> Puis, le soleil bientôt reparu dans son plein,
> Je restai d'autant mieux, — au sourire malin
> Au sourire et, je crois, un peu fort au scandale,
> Des Anglais dont la carte est rouverte et s'étale,
> Qui cherchent de plus belle, et ne comprenaient pas
> Qu'on pût, sur un bateau, s'aller pencher là-bas
> En voiture, et surtout (énormité profonde)
> Hors de la balustrade où se clôt le beau monde (77).

On voit que Sainte-Beuve, en ce qui concerne le style poétique, est revenu à l'imitation directe de Crabbe, par laquelle il débute dans *Monsieur Jean*. Il réussit à rester original dans une double imitation; il combine en une même poésie les tendances de Wordsworth et celles de Crabbe : Ayant renouvelé le genre de Crabbe, il se soumet plus docilement à son

---

(76) *Pensées d'août*, 331.
(77) *Ibid.*, 326-327-328.

influence pour renouveler le genre de Wordsworth. C'est à ce résultat qu'aboutissent ses expériences dans le récit en vers. Le dernier exemple qu'il en donne, « un échantillon final très net de ce qu'il aurait voulu » (78), trahit la même double influence que le récit de la comtesse de Tascher.

Un ami voyageur du poète, retenu dans une ville portugaise assiégée durant la guerre civile, étant chez le barbier, pris de pitié pour une enfant dont la mère veut vendre les cheveux, offre à celle-ci deux fois plus que le barbier pour qu'elle ne les fasse pas couper. Elle doit aller chez l'acheteur chaque semaine pour toucher un acompte, amenant l'enfant avec elle. Les premières fois, elle accompagne l'enfant; puis celle-ci vient toute seule. D'abord timide, elle s'apprivoise...

L'intérêt délicat qu'un regard étranger
Marquait pour les trésors de son front en danger
Eveilla dans son âme une aurore naissante :
Elle se comprit belle et fut reconnaissante.
Pour le mieux témoigner, en son charme innocent,
La jeune fille en elle empruntait à l'enfant;
Ses visites bientôt n'auraient été complètes
Sans un bouquet pour moi de fraîches violettes,
Qu'elle m'allait cueillir, se jouant des hasards,
Jusque sous les boulets, aux glacis des remparts (79).

C'est là une histoire simple et délicate du genre wordsworthien, mais, comme nous avons dit, elle n'est pas que cela. L'empreinte de Crabbe est évidente au début, dans la description de la ville assiégée :

Le blocus nous tenait, mais sans trop se poursuivre;
Dans ce mal, d'habitude, on se remit à vivre;
La nature est ainsi : jusque sous les boulets,
Pour peu que cela dure, on rouvre ses volets;
On cause, on s'évertue; et l'oubli vient en aide;
Le marchand à faux poids vend, et le plaideur plaide;
La coquette sourit... (80).

---

(78) Avertissement aux *Pensées d'août*, 171 (déc. 1844).
(79) *Pensées d'août*, 347-348.
(80) *Ibid.*, 345.

Remarquons, toutefois, que l'exemple de Wordsworth et de Crabbe réunis ne suffit plus entièrement à Sainte-Beuve. Toujours versatile, et ayant eu le temps d'élaborer ce poème (qui est précédé d'une ode aux cheveux pleine de souvenirs littéraires, anciens et modernes), il y introduit une comparaison virgilienne :

> Elle s'apprivoisa : comme un oiseau volage
> Que le premier automne a privé de feuillage,
> Et qui timidement, laissant les vastes bois,
> Se hasarde au rebord des fenêtres des toits;
> Si quelque jeune fille, âme compatissante,
> Lui jette de son pain la miette finissante,
> Il vient chaque matin, d'abord humble et tremblant,
> Fuyant dès qu'on fait signe, et bientôt revolant;
> Puis l'hiver l'enhardit, et l'heure accoutumée;
> Il va jusqu'à frapper à la vitre fermée;
> Ce que le cœur lui garde, il le sait, il y croit;
> Son aile s'enfle d'aise; il est là sur son toit;
> Et si, quand février d'un rayon se colore,
> La fenêtre entrouverte et sans lilas encore
> Essaie un pot de fleurs au soleil exposé,
> Il entre en se jouant, innocent et rusé :
> Il vole tout d'abord à l'hôtesse connue,
> En sons vifs et légers lui rend la bienvenue,
> Et becquète son doigt ou ses cheveux flottants,
> Comme un gai messager des bonheurs du printemps (81).

On voit que Sainte-Beuve, quoique ce soit là son échantillon final du récit en vers, en est encore aux expériences, toujours désireux de faire quelque chose d'original. A ce point de vue, il est un mauvais disciple et subit difficilement la domination absolue d'un maître. Aussi est-ce une appréciation simpliste que de signaler en lui, comme il est devenu habituel de le faire, le Wordsworth français, le Crabbe français, etc.

Et c'est pourquoi, surtout, nous avons tenu à suivre le développement organique du récit en vers dans les *Pensées d'août*, mettant en relief le rôle actif, mais subordonné de chacune des influences en jeu.

---

(81) *Pensées d'août*, 344-345.

Résumons notre argument. Le récit en vers ne représente nullement le développement naturel des tendances individuelles de Sainte-Beuve. Le hasard de la publication de *Jocelyn* l'a déterminé à s'y essayer. La sublimité de Lamartine l'a porté vers le réalisme de Crabbe. Une fois lancé dans ce genre, il s'est tourné naturellement vers la poésie familière de Wordsworth. Cependant, il ne l'imite pas longtemps docilement; il le suit, jusqu'à la fin, en ce qui concerne le genre de son inspiration, le fond, mais, ayant commencé par s'intéresser à l'art du conte en vers, il continue à en modifier la forme, donnant à des thèmes wordsworthiens un cadre crabbeien, et même introduisant de force une comparaison virgilienne.

Il faut ajouter que l'influence anglaise a été plus apparente que profonde. Une fois lancé dans le conte en vers, Sainte-Beuve n'avait qu'à suivre sans contrainte ses tendances individuelles, du moins en ce qui concerne le style, pour avoir l'air d'imiter Crabbe et Wordsworth. Du reste, ses essais dans ce nouveau genre, ainsi que nous l'avons montré, constituaient une déviation dans l'évolution poétique de Sainte-Beuve, une déviation que l'influence anglaise n'a pu longtemps prolonger pour en faire une tendance clairement dessinée. Ne reparaissant plus dans l'œuvre de Sainte-Beuve, elle apparaît comme un événement nettement localisé, se rattachant étroitement aux circonstances qui l'ont fait naître et disparaissant avec elles. Elle a cependant duré assez longtemps pour fournir un modèle aux poètes d'une autre génération, et nous voyons continuer dans la poésie populaire de François Coppée et d'Eugène Manuel le mouvement déclenché chez Sainte-Beuve par le *Jocelyn* de Lamartine.

CHAPITRE VIII

POESIES DIVERSES

Nous réunissons sous le titre de « Poésies diverses » celles que, dans la dernière édition de son œuvre poétique, Sainte-Beuve donna comme suite à *Joseph Delorme*, aux *Consolations* et aux *Pensées d'août*. Quant au *Livre d'Amour*, recueil posthume publié par Jules Troubat en 1904, nous n'aurons pas à y consacrer un chapitre séparé, puisque la *Suite de Joseph Delorme* en renferme un nombre suffisant de pièces représentatives pour les besoins de notre étude [1]. Ajoutons que nous avons trouvé mieux de classifier parmi les poésies diverses le sonnet imité de Keats, que l'on trouve dans *Joseph Delorme* [2], mais qui n'y fut intercalé qu'en 1863.

I

Les poésies diverses rattachées selon leur date ou selon leur ton aux trois recueils que nous venons d'examiner, continuant et précisant les tendances qu'ils contiennent, nous permettent de souligner nos observations précédentes sur l'influence anglaise. En parlant de *Joseph Delorme*, nous nous sommes efforcé de démontrer que l'hypothèse de l'influence wordsworthienne était inacceptable pour expliquer, par exemple, les élégies champêtres de Sainte-Beuve; car elle était fondée sur une comparaison superficielle et tendancieuse; elle choquait la vraisemblance; elle ne tenait pas compte des sources que Sainte-Beuve lui-même avait indi-

(1) 24 pièces sur 46.
(2) *Poésies de Joseph Delorme*, 172.

quées. Nous avons vu que Sainte-Beuve s'inspirait tout simplement d'André Chénier, et, à travers André Chénier, de l'antiquité. Les quelques poésies de la *Suite de Joseph Delorme* dans lesquelles il est question de la vie de campagne confirment notre conclusion.

Ce n'est point en pensant aux Lakistes ni à Cowper que « Joseph Delorme » formule le vœu suivant :

> Je ne veux que les bois, et l'ombre et les gazons;
> .....
> A moi le bon sommeil sous un platane épais !
> A moi les jours couchés au sein d'un antre frais,
> Et la source au long bruit, qui, roulant sous la voûte,
> Charme et ne peut troubler le pasteur qui l'écoute ! (3).

Ces vers sont imités d'une idylle de Moschus. Il n'est point obsédé par Wordsworth dans cette jolie description :

> Tout dort dans la nature,
> Les troupeaux au bercail, l'oiseau dans la verdure;
> Les fleuves mugissants, et de jour aux cent bruits,
> Assoupissent au loin leurs murmures des nuits;
> Les cimes des grands bois penchent sous les rosées,
> Et les mers au rivage expirent apaisées (4).

Il y traduit Stace. Et, tout à côté, nous trouvons une églogue napolitaine inspirée par « Virgile l'enchanteur », avec un refrain devenu célèbre :

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit;
> Mais Pan tout bas s'en moque, et la Sirène en rit (5).

Il est vrai que ces quelques vers sont d'une époque postérieure au premier recueil de *Joseph Delorme*. Mais ce n'en sont pas moins des points représentatifs qui permettent de reconstituer la courbe suivie par la poésie champêtre de Sainte-Beuve. Or, il est évident que cette courbe aurait été tout autre si le point de départ avait été l'inspiration des

(3) *Suite de Joseph Delorme*, 324.
(4) *Ibid.*, 323.
(5) *Ibid.*, 328.

Lakistes ou de Cowper, car il y a des tendances qui s'excluent mutuellement, et le paganisme de *Joseph Delorme*, qui semble mourir à l'époque des *Consolations*, mais qui s'avoue ici immortel, ne vient certes pas des poésies champêtres de Wordsworth, de Coleridge ou de Cowper qu'inspire la foi chrétienne. Remarquons à ce propos que la déviation visible dans les quelques pièces des *Consolations* où le poète imite Coleridge a été déterminée par l'espèce de demi-conversion de Sainte-Beuve, par une circonstance extraordinaire qui s'avéra de courte durée. Une fois qu'elle est éliminée, la tendance ébauchée dans *Joseph Delorme* poursuit son développement normal dans un sens qui démontre combien l'hypothèse de l'influence anglaise est arbitraire.

2

Dans la *Suite de Joseph Delorme*, il y a très peu de poésie naturelle proprement dite et aucun des quelques passages que nous y trouvons ne porte l'empreinte du poète anglais qui, écrivait Sainte-Beuve en 1829...

> ... qui des lacs solitaires
> Sait tous les bleus reflets, les bruits et les mystères,
> Et qui, depuis trente ans, vivant au même lieu,
> En contemplation devant le même Dieu,
> A travers les soupirs de la mousse et de l'onde,
> Distingue, au soir, des chants venus d'un meilleur monde (6).

« Joseph Delorme » demeure fidèle aux principes qu'il a énoncés dans sa XVI[e] Pensée. Il envisage la beauté naturelle comme un peintre soucieux de rendre ses impressions par la couleur : « ... les couleurs naturelles des choses sont des couleurs sans nom, dit-il, mais selon la disposition d'âme du spectateur, selon la saison de l'année, l'heure du jour, le jeu de la lumière, ces couleurs ondulent à l'infini et permettent au poète et au peintre d'inventer ainsi à l'infini tout en

(6) *Consolations*, 75.

paraissant copier » (7). Voici, dans un sonnet, l'application de cette idée :

Triste, loin de l'Amie, et quand l'été décline,
Quand le jour incliné plaît à mon cœur désert,
Sans un souffle de vent, sous un ciel tout couvert
D'où par places la pluie échappait en bruine,

Je sortais du taillis au haut de la colline;
Soudain je découvris comme un sombre concert
De la nature immense : avec un dur flot vert
La rivière, au tournant, d'ordinaire si fine;

Et tous les horizons redoublés et plus bleus
Fonçaient d'un ton de deuil leur cadre sourcilleux;
Les bois amoncelaient leurs cimes étagées;

Et la plaine elle-même, embrunissant ses traits
Au lieu de l'intervalle et des longues rangées,
Serrait ses peupliers comme un bois de cyprès (8).

La pièce satirique : « La Vallée des Loups », commence par une description du même genre, où l'on serait tenté de voir la touche délicate de ce Virgile que Sainte-Beuve aimait tant et dont la pièce porte un vers en épigraphe :

Que ce vallon est frais, et que j'y voudrais vivre !
. . . . . .
La, mille fleurs sans nom, délices de l'abeille;
Là, des prés tout remplis de fraise et de groseille;
Des bouquets de cerise aux bras des cerisiers;
Des gazons pour tapis, pour buissons des rosiers,
Des châtaigniers en rond sous le coteau des aulnes;
Les sentiers du coteau mêlant leurs sables jaunes
Au vert doux et touffu des endroits non frayés,
Et grimpant au sommet le long des flancs rayés;
Aux plaines d'alentour, dans des foins, de vieux saules,
Plus qu'à demi noyés, et cachant leurs épaules
Dans leurs cheveux pendants, comme on voit des nageurs;
De petits horizons nuancés de rougeurs;
De petits fonds riants; deux ou trois blancs villages
Entrevus d'assez loin à travers les feuillages (9).

(7) *Pensées de Joseph Delorme*, 214.
(8) *Suite de Joseph Delorme*, 287-288.
(9) *Ibid.*, 231-232.

« Joseph Delorme » ne s'inspire pas du sentiment wordsworthien de la nature et n'emprunte pas à Wordsworth son style descriptif. Il n'est point hanté, comme on a voulu le faire croire, par un idéal lakiste. Remarquons toutefois que Sainte-Beuve semble reprendre à sa manière propre une des images du « Plus long jour » de Wordsworth, qu'il imita pour *Joseph Delorme*. L'été, écrivit-il :

L'Eté, — c'est l'Océan qui roule
Des flots dont les bords sont couverts;
Chaque jour est un flot qui coule
Et qu'un reflux bientôt refoule
Au gouffre glacé des hivers.

Ainsi, sur cette plage humaine,
Nos jours d'abord montent un peu,
Et l'homme rêve un grand domaine;
Puis un prompt reflux les remmène.
Ainsi tu l'as voulu, mon Dieu ! (10).

Une lecture de Simonide de Céos semble avoir évoqué cette image :

Simonide l'a dit après l'antique Homère :
Les générations, dans leur presse éphémère,
Sont pareilles, hélas ! aux feuilles des forêts,
Qui verdissent un jour et jaunissent après,
Qu'enlève l'Aquilon; et d'autres toutes fraîches
Les remplacent déjà, bientôt mortes et sèches.

Les générations sont semblables aussi
Aux flots qui vont mourir au rivage obscurci.

suit une longue description de la mer par un soir d'été...

C'était un soir d'été : le Couchant, dans sa gloire,
De l'immense Océan, au pied du Promontoire,
Rasait la verte écaille, et de jeux infinis
Dorait le dos du monstre et ses flancs aplanis,
Tout dormait, tout nageait dans la vaste lumière.
Sur un pli seulement de la plage dernière,
Au point juste où du soir le rayon se rompait,
Où du Cap avancé l'ombre se découpait,

(10) *Poésies de Joseph Delorme*, 125.

Dans toute une longueur du reste détachée,
Comme si quelque banc faisait barre cachée,
Les vagues arrivant, se pressant tour à tour,
Montaient, brillaient, chacune en un reflet de jour,
Puis de là s'abaissant, entrant au golfe sombre,
Allaient finir plus loin, confuses et sans nombre.
Je contemplais ce pli si brillamment tracé,
Ces vagues, leur écume et leur jet nuancé.
Quelques-unes, de loin, déjà haussant leur crête,
S'efforçaient, sans pouvoir, à briller jusqu'au faîte;
D'autres, plus à l'écart, même n'y visaient pas,
Et sans tant se gonfler, sans tant presser le pas,
Suivaient le train voulu, passaient comme le sage,
De leur rayon modeste à la nuit du rivage.
Il en était qui, près du terme de leur vœu,
Déjà riches à voir et pleines d'un beau feu,
Prenant, chemin faisant, plusieurs flots dans leur lame,
Montant comme à l'assaut à la ligne de flamme,
Tout d'un coup, sans écueil, et sans qu'on sût pourquoi,
Par ce secret destin que chacun porte en soi,
Se brisaient, défaillaient, croulaient à l'anse obscure
Avec plus de risée, avec plus de murmure.

L'instant manqué d'abord ne reviendra jamais.

Mais toutes, aux mouvants, aux fragiles sommets,
A la marche plus humble, ou plus haut élancée,
Au plus ou moins d'éclat ou d'écume insensée,
Toutes, après leur bruit et leur feu d'un moment,
Au tournant du grand Cap, mouraient également (11).

Nous n'attachons pas beaucoup d'importance à ce rapprochement. L'image n'est pas tellement originale que Wordsworth puisse en revendiquer la paternité, et Sainte-Beuve l'a développée avec une vigueur et un coloris qui ne doivent rien au poète anglais. Mais s'il y a réellement dans cette élégie un souvenir de Wordsworth, loin d'être l'indice d'une influence plus générale, il confirme une de nos observations précédentes, nommément que, en dehors de quelques pièces imitées, Wordsworth est, pour Sainte-Beuve, un personnage assez vague, et non pas, comme on l'a dit, un poète qui

(11) *Suite de Joseph Delorme*, 352-354.

obsède sa pensée et domine son art [12]. C'est un auteur dont il a cueilli dans ses lectures fragmentaires quelques souvenirs particuliers, mais qui n'a jamais pris dans son esprit l'importance d'un maître.

3

En parlant de la fameuse élégie domestique : « Toujours je la connus pensive et sérieuse... », nous avons tâché de montrer que, loin d'être le fruit d'une imitation de Wordsworth, elle s'expliquait fort naturellement par le caractère de Sainte-Beuve, qu'elle était une manifestation originale de son génie individuel. Quelques pièces de la *Suite de Joseph Delorme*, dans lesquelles nous trouvons le prolongement de cette veine particulière de poésie familière, nous donnent l'occasion de développer nos remarques sur l'originalité de Sainte-Beuve.

Il avait, au fond de son caractère, comme nous l'avons vu, un goût nostalgique de l'intime. Ce goût s'exprimait parfois imaginativement dans des imitations des idylles antiques, ou trouvait un plaisir mêlé d'attendrissement à l'évocation d'une belle vie tranquille et vertueuse. C'était un « don » [13] qui affinait ses aperceptions. « ... Un intérieur nouveau où je pénétrais, écrit-il à ce propos, était toujours une découverte agréable à mon cœur; j'en recevais dès le seuil une certaine commotion; en un clin d'œil, avec attrait, j'en saisissais le cadre, j'en construisais les moindres rapports. » [14]. Voici ce don à l'œuvre dans la seconde pièce de la *Suite de Joseph Delorme*, notant le changement subtil introduit dans la vie domestique tranquille d'une femme par son initiation à la poésie :

> Ce fut hasard, bonheur, presque un jeu du destin :
> Vous n'aviez pas quitté, dès votre humble matin,
> La maison paternelle où la vierge s'ignore;
> L'époux qui vous y prit vous y laissait encore;

(12) J. Charpentier, *op. cit.*, 47.
(13) *Volupté*, 33.
(14) *Ibid.*, 33.

Il partait en voyage, et vous restiez toujours
A voir ces escaliers, ces murs, ces mêmes cours,
Où vous aviez joué dans votre enfance heureuse,
Où jouait votre enfant, jeune mère rêveuse !
Ainsi pouvaient passer les saisons et les ans
Dans les devoirs soumis, dans les soins complaisants;
Et si la Poésie, à votre seuil venue,
N'eût parlé la première à votre âme ingénue,
Jamais vous ne l'eussiez été chercher ailleurs;
Vous n'auriez pas troublé vos jours intérieurs
Pour de lointains désirs, car vous êtes de celles
Qui gardent dans leur sein leurs douces étincelles,
Qui cachent en marchant la trace de leurs pas,
Qui soupirent dans l'ombre et que l'on n'entend pas.
Vous eussiez toutefois été toujours la même;
Cette âme délicate et discrète qu'on aime
Eût versé tout autant de parfums et d'amour
A l'enfant chaque soir, à l'époux au retour... (15).

Le poète continue en lui rappelant sa rencontre avec un grand poète, époux d'une amie, qui vint habiter quelque temps la même maison :

Et dès lors vous voilà, du fond de la retraite,
Initiée au prix des plus divins trésors,
Recevant un reflet des clartés du dehors,
Des plus glorieux noms respirant les prémices
Avant cette rumeur qui trouble nos délices;
Vous voilà recueillie, et les yeux rayonnants,
Lisant leur âme à nu sur ces fronts étonnants...
.....

Et, dans le même temps solitaire et secrète,
Toute à l'époux absent que votre cœur regrette,
Toute à l'enfant chéri qui croît sous vos baisers,
Vous contenez en vous vos désirs apaisés;
Vous calmez d'un soupir votre âme douloureuse,
Et, triste quelquefois, vous savez être heureuse,

Heureux, heureux aussi quiconque près de vous
A vu sous ses regards luire vos yeux si doux !
Qu'il soit peintre ou poète, il emporte une image
Qui brillera longtemps sur son obscur voyage.
Souvent, dans ses ennuis, il croira vous revoir,
Pâle et pensive, assise à la fenêtre au soir,

(15) *Suite de Joseph Delorme*, 228-229.

Suivant d'un œil distrait quelque tremblante étoile,
Dont le rayon expire à votre front sans voile,
Attentive à des chœurs lointains, mystérieux,
Et vos longs doigts jouant sur vos sourcils soyeux (16).

Le goût de l'intime chez Sainte-Beuve s'accompagnait fort naturellement d'un désir d'intimités pour lui-même. En voici l'expression dans la pièce que Sainte-Beuve adresse à la dame qui avait dit à propos de Joseph Delorme, qu'elle croyait mort : « Je l'aurais consolé. » (17). Il imagine ce que serait sa rencontre avec Joseph...

Vous parleriez longtemps : il vous dirait son mal;
Vous lui diriez le vôtre, et vos ennuis au bal,
Vos vingt-cinq ans, le vide où leur fuite vous laisse,
Comment aux vœux légers succède la tristesse,
Et ce qui fit qu'un jour votre gaieté changea,
Puis vos loisirs, vos vers — tout ce qu'il sait déjà;
Il irait au-devant des phrases commencées,
Et vous l'écouteriez achever vos pensées (18).

Son désir de l'intime se trouvait un instant satisfait par la fréquentation de la maison de Victor Hugo, et il aimait à se remémorer, pour les mettre en vers dans les *Consolations*, ses conversations avec Mme Hugo; c'étaient pour lui « des souvenirs de vie domestique et d'intérieur » (19). Et l'amour lui étant venu, il nous donne, dans ses vers, d'autres souvenirs intimes d'intérieur, ceux-ci moins heureux :

N'avoir qu'un seul désir, n'aimer qu'un être au monde,
L'aimer d'amour ardente, idéale et profonde;
Voir presque tous les jours, et souvent sans témoins,
Cette beauté, l'objet de mes uniques soins;
Lui parler longuement des doux secrets de l'âme,
De l'une et l'autre vie; et, sitôt que la flamme
Qui sort de son regard s'est trop mêlée au mien,
Ralentir tout à coup le rapide entretien;

---

(16) *Suite de Joseph Delorme*, 230-231.
(17) *Ibid.*, 226.
(18) *Ibid.*, 227.
(19) *Consolations*, Dédicace, 7.

Sous ma paupière en pleurs noyer mon étincelle;
Refouler les torrents de mon cœur qui ruisselle;
Me taire, ou lui parler d'un accent moins aimant,
De peur de donner jour à l'attendrissement... (20).

Enfin, l'amour triomphant ne change pas sa manière. Les moindres incidents de son intimité avec Mme Hugo deviennent les sujets de ses vers amoureux. Il revit un moment de son amour clandestin :

Laisse ta tête, Amie, en mes mains retenue,
Laisse ton front pressé; nul œil ne peut nous voir.
Par ce beau froid d'hiver, une heure avant le soir,
Si la foule élégante émaille l'avenue,

Ne baisse aucun rideau, de peur d'être connue;
Car en ce gîte errant, en entrant nous asseoir,
Vois ! notre humide haleine, ainsi qu'en un miroir,
Sur la vitre levée a suspendu sa nue.

Chaque soupir nous cache et nous passons voilés... (21).

Il console sa bien-aimée qui pleure des lettres brûlées :

Oh ! ne les pleure point ces lettres inquiètes
Qu'il te faut, pauvre Amie, à tes heures secrètes,
Dévorer en tremblant et vite anéantir;
Ne désire jamais t'y plus appesantir;
Ce qu'en des mots égarés tour à tour je t'envoie
D'épanchement amer, de tristesse ou de joie,
Prends-le, puis brûle, oublie; et si c'est un trésor,
Mon âme intarissable en peut donner encor.
.....
— Et ces pages, vois-tu ! qu'aiment tes yeux chéris,
C'est mieux pour moi, c'est mieux, qu'aussitôt arrivées,
Tu les lises, émue — en une heure cent fois —
Humides de mes pleurs, brûlantes sous mes doigts;
Que l'effet s'en imprime en images plus tendres;
Que tièdes de ton sein, elles volent en cendres;
Et que dans ta mémoire, adorable tombeau,
Le sens, ainsi qu'une âme, échappant au flambeau,
Survive pur et flotte entouré d'auréoles,
Et retrouve par toi de plus fraîches paroles... (22).

(20) *Suite de Joseph Delorme*, 277.
(21) *Ibid.*, 252.
(22) *Ibid.*, 282-283.

Une belle vie de femme, une conversation intime, des souvenirs d'intérieur et d'amour, voilà ce qui surtout fait vibrer la sensibilité de ce sentimental qu'est Sainte-Beuve et voilà ce qui, naturellement, devient la matière essentielle de sa poésie, quand nulle influence ne la modifie. Et son style poétique est, naturellement, simple comme sont ses sujets, car il ne veut pas altérer le goût intime de ceux-ci par un lyrisme trop éloquent, par un langage trop noble. Il n'est pas nécessaire, on le voit, d'invoquer l'inspiration anglaise, d'ailleurs problématique, pour expliquer l'élégie domestique de *Joseph Delorme* ou les pièces du même genre que renferme la *Suite*. Elles représentent, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'expression naturelle, originale et la plus caractéristique du génie individuel de Sainte-Beuve.

4

Une différence notable entre la *Suite* et le recueil original, c'est que Joseph Delorme ressuscité a oublié sa maladie; sa Muse n'est plus tuberculeuse; il n'imite plus le réalisme pathologique et maladif de Kirke White, et il a abandonné, en même temps, le réalisme sombre et vulgaire de la « Plaine » et des « Rayons jaunes ». L'absence de ces deux traits importants du premier Joseph Delorme nous permet de faire une précision intéressante.

En disparaissant ensemble, ils nous rappellent qu'ils étaient à l'origine inextricablement liés ensemble, provenant de l'amertume jalouse de Sainte-Beuve, impuissant à rivaliser avec ses grands contemporains, qu'ils représentaient un essai délibéré de faire sensation. En disparaissant complètement, sans laisser de traces, ils nous montrent qu'ils ne constituaient pas un élément essentiel de la poésie de Sainte-Beuve. Ils devaient leur présence dans son premier recueil à une modification momentanée de son vœu de poète, modification qui fut déterminée par des circonstances dépassant les bornes de l'art. Car le Sainte-Beuve dont nous avons

suivi la progression depuis ses premiers essais, le poète secret qui, en 1827, faisait un éloge chaleureux de Mme Tastu, et qui préférait au « Cauchemar » et à la « Chauve-souris » de Hugo les pièces inspirées par sa félicité domestique, n'était pas un réaliste et n'aspirait pas à l'être. Ce poète originel aimait à versifier ses émotions intimes [23]. Il est mieux représenté dans les *Poésies de Joseph Delorme* par certains chants de tristesse et par la fameuse élégie domestique que par les crudités de « Ma Muse » ou le réalisme sombre et vulgaire des « Rayons jaunes » et de la « Plaine ». C'est dans « Toujours je la connus pensive... », dans les *Consolations*, dans certaines pièces intimes des *Pensées d'août* et dans la *Suite de Joseph Delorme*, que nous voyons la vraie courbe de son évolution naturelle et normale. Il a fallu que le *Jocelyn* de Lamartine ressuscite son ancienne amertume, comme nous l'avons montré, pour que Sainte-Beuve revienne au réalisme par une seconde déviation.

5

Les seules traces des lectures anglaises de Sainte-Beuve dans la *Suite de Joseph Delorme* — à part une épigraphe tirée de Goldsmith [24] — ce sont l'imitation de l'« Ode au Soir » de Collins et celle de l' « Ode au Collège d'Eton » de Gray. Ces deux imitations n'ont pour celui qui étudie l'influence anglaise proprement dite qu'un intérêt limité. Ce ne sont pas des cas particuliers d'une influence anglaise plus générale, mais se rattachant étroitement au mouvement par lequel, après sa crise romantique, Sainte-Beuve se rapprocha du classicisme; elles doivent leur existence à ce mouvement, mais ne l'ont point déterminé. Dans ces imitations, nous voyons Sainte-Beuve se détourner de l'adaptation de poèmes qu'une lecture décousue lui révèle, pour rendre en français des chefs-d'œuvre généralement reconnus : elles représen-

(23) Voir chap. IV, sect. 1.
(24) *Suite de Joseph Delorme*, 292 (voir chap. V).

tent deux purs essais dans l'art de la traduction en vers.

Commentant sa version de l' « Ode » de Collins, Sainte-Beuve précise ses intentions : « Le poète a cherché dans cette imitation à rendre surtout la couleur et le mouvement rythmique de l'original. Il aurait à demander pardon pour certaines hardiesses que réclamait la fantaisie de l'inspiration et que les puristes ont reprochées dans le temps au poète anglais lui-même. C'est pourtant grâce à ces vives nouveautés, soutenues d'un sentiment doux et vrai, que l'« Ode » de Collins est restée unique et qu'elle mérite à jamais de vivre. » (25). Le but que le traducteur s'était proposé était très difficile à atteindre, précisément à cause du caractère unique de l'original. Collins, dont « le plus profond des dons individuels est la faculté d'éprouver et de transmettre le frisson subtil du mystère » (26), en donne le meilleur exemple dans son « Ode to Evening », « où une couleur rêveuse, riche de vibrations sourdes et contenues, répandue sur le paysage, et sur la pensée méditative qui le contemple, fond si harmonieusement le charme du crépuscule, les lumières pâlissantes, le progrès du silence et de l'ombre, les sourires et les menaces de l'heure, en une évocation d'une mystérieuse éloquence » (27). La première strophe suffira pour donner une idée de la qualité particulière du poème :

If ought of Oaten Stop, or Pastoral Song,
May hope, Chaste Eve, to soothe thy modest Ear
Like thy own solem Springs,
Thy Springs and dying Gales,
O Nymph reserv'd, while now the bright-haired Sun
Sits in yon western Tent, whose cloudy Skirts,
With Brede ethereal wove,
O'erhang his wavy Bed :
Now Air is hushed, save where the weak-eyed Bat,
With short shrill Shriek flits by on leathern Wing,
Or where the Beetle winds
His small but sullen Horn,

(25) *Suite de Joseph Delorme*, 304, note.
(26) E. Legouis et L. Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*, 810.
(27) Id., *ibid.*, 809-810.

As oft he rises midst the twilight Path,
Against the Pilgrim borne in heedless Hum:
Now teach me, Maid comps'd
To breathe some soften'd Strain,
Whose Numbers stealing through thy darkening Vale
May not unseemly with its Stillness suit,
As musing slow, I hail
Thy genial lov'd Return ! (28).

Sainte-Beuve traduit ainsi :

Si quelque flûte de Sicile,
Quelque note d'un buis docile,
Te peut, ô chaste Soir, espérer arriver,
Parmi les bruits de tes haleines
Si fraîches en mourant, et le chant des fontaines
Qui monte à l'heure du rêver;

Dans les prés, modeste génie,
Glissant d'une démarche unie,
Tandis qu'à l'autre bout, sous des cieux encor chauds,
Le soleil empourpré qui nage
Rattire à lui, renflamme en son dais de nuage
Tous ses rideaux et ses réseaux;

A cette heure où l'air qui s'apaise
N'a rien d'ailé qui ne se taise,
Hors la chauve-souris, l'hirondelle des nuits,
Qui, près des vieux murs qu'on côtoie,
Repasse et bat et crie, et tempère la joie
Aux sens trop vite épanouis,

---

(28) W. Collins, *Poetical Works*, 99-100 : « Si les notes d'un pipeau ou d'un chant pastoral peuvent espérer, chaste Soir, charmer ton oreille modeste, comme le font tes propres fontaines au grave murmure, tes fontaines et tes vents mourants, O Nymphe timide, tandis que le soleil à la chevelure brillante repose, là-bas, à l'ouest, dans ce pavillon, dont les bords, faits de nuages et garnis d'un liséré éthéré, sont suspendus sur son lit de vagues : à cette heure où l'air est sans bruit, sauf là où la chauve-souris à l'œil faible, avec un cri bref et perçant, passe en agitant ses ailes membraneuses, et là où l'escarbot fait sonner son cor triste quoique petit, comme souvent, il s'élève au milieu du sentier crépusculaire, heurtant contre le voyageur, bourdon insouciant : apprends-moi, Vierge recueillie, à murmurer quelque doux chant, dont les accents, se répandant discrètement à travers ton vallon, que les ténèbres envahissent, puissent s'accorder harmonieusement avec sa tranquillité, pendant que, plongé dans une lente rêverie, je salue ton retour aimé, enchanteur ! »

Hors le hanneton monotone
Qui, plein du faux ton qu'il bourdonne,
Dans mon sentier étroit se rue innocemment;
— A cette heure, ô soir, qu'il t'agrée
D'inspirer à ma voix, à ma lèvre altérée
Quelque chant qui puisse, un moment,

Qui puisse, à l'égal de tes ombres,
Des blancs coteaux aux vallons sombres
Décroître avec lenteur et fuir à l'infini;
Dont le suave accent exhale
Le charme que réserve à l'âme pastorale
Ton retour chaque fois béni ! (29).

Dans son imitation, Sainte-Beuve n'a pas réussi à rendre la beauté subtile de l'original. Cela s'explique, en partie, évidemment, par la difficulté inhérente à la traduction en vers — difficulté d'autant plus grande pour Sainte-Beuve qu'il ne pouvait imiter les vers blancs de Collins. Toutefois, il faut dire qu'il semble avoir assez mal manié ses rimes, et, en terminant ses strophes sur une rime masculine, comme l'a indiqué M. Roth (30), il a négligé l'occasion de leur donner, par l' « e » muet final, ce doux écho qui conviendrait mieux à son thème. D'ailleurs, il s'est montré mal inspiré dans son choix de mètre, et en laissant dominer le vers court, de huit syllabes, il a choisi un mauvais moyen de rendre, comme il le voulait, « le mouvement rythmique de l'original » (31) : son rythme en est plus saccadé que celui de Collins, et son imitation n'a pas la lente dignité qui distingue le modèle, et que l'emploi plus fréquent de l'alexandrin aurait aidé à conserver. Enfin, les strophes que nous avons citées suffisent pour montrer que Sainte-Beuve a été souvent inutilement infidèle à l'original. Il va sans dire qu'il ne pouvait guère traduire littéralement (c'est pourquoi nous ne voulons pas commenter en détail sa version), mais il était assurément possible de suivre de plus près les quatre premiers vers

(29) *Suite de Joseph Delorme*, 304-305.
(30) G. Roth, Sur les imitations en vers par Sainte-Beuve de poèmes anglais, *Revue germanique*, 1922, p. 411.
(31) Voir plus haut.

de Collins : « Si quelque flûte... te peut... espérer arriver, parmi les bruits de tes haleines... », rend mal l'idée du poète anglais : « If ought of Oaten Stop... may hope... to soothe thy modest ear, like thy own solemn Springs... ». Et la fraîcheur des brises dans le cinquième vers nous semble dissiper la mystérieuse atmosphère assoupissante de l'heure crépusculaire. Notons, en outre, que rien ne justifie l'introduction de la réflexion originale par laquelle Sainte-Beuve termine sa description de la chauve-souris qui... « tempère la joie aux sens trop vite épanouis » : ce développement trop personnel est même un peu choquant.

On pourrait continuer ainsi à relever les petites fautes qui ternissent cette imitation, et qui s'expliquent sans doute par le fait que la connaissance superficielle de l'anglais qu'avait Sainte-Beuve ne lui a pas permis d'apprécier pleinement la qualité délicate et la rare musique du chef-d'œuvre de Collins. Ce que nous avons déjà dit suffit pour montrer que Sainte-Beuve a entrepris, dans l' « Ode au Soir », une tâche trop difficile pour son talent de traducteur.

L' « Ode » de Gray présentait moins de difficulté pour l'imitateur. Son style, qui se distingue surtout par une élégance classique, est plus facilement traduisible que celui de Collins, à la qualité surtout musicale. D'ailleurs, Sainte-Beuve pouvait apprécier mieux que le sentiment du mystère de l' « Ode to Evening », la mélancolie du désenchantement qui respire dans les vers de Gray, étant, lui aussi, un désenchanté. C'est pour ces raisons que, tout en se permettant beaucoup de liberté, Sainte-Beuve a réussi à nous donner une bonne version de l' « Ode au Collège d'Eton », dans laquelle on saisit aisément, « à travers l'imitation, la forme et le contenu de l'original » [32]. En voici quelques strophes :

Lointaines tours, fines aiguilles,
Couronnes du séjour fleuri,
Où les muses, pieuses filles,
Redisent le nom d'un Henri;

(32) G. Roth, *Revue germanique*, 1922, p. 410.

Et vous, créneaux sur la colline,
Windsor, que plus d'orgueil domine,
Mais d'où l'œil, au hasard nageant,
Ne voit que cimes de grands chênes,
Et vertes mousses dans les plaines,
Et le fleuve aux rubans d'argent !

Coteaux heureux, plaisant ombrage !
Champs où l'abeille a son trésor,
Où, comme elle mon premier âge
S'égaya sans savoir encor !
Je sens la brise qui s'embaume
Des fleurs de votre doux royaume,
Je la sens à mon front courir;
Et ma pauvre âme trop lassée,
Des chères odeurs caressée
A cru rajeunir ou mourir !

Oh ! dis-moi, Tamise, ô vieux fleuve,
Car sur tes bords jusqu'à ce jour
Plus d'une race à l'âme neuve
S'en vint s'essayer à son tour,
Dis-moi, Tamise, parmi celle
D'aujourd'hui, quel vainqueur excelle
A fendre le fil de tes eaux,
A désoler la tourterelle,
A rechasser la balle grêle,
A fouetter le bond des cerceaux !

Tandis qu'en des heures plus graves
Les uns luttent, l'esprit chargé,
Et, de l'étude ardents esclaves,
Plus doux sentiront le congé.
D'autres, d'humeur aventurière,
Franchissent enceinte et barrière;
Ils vont, se retournant souvent,
A chaque bruit qu'écho renvoie,
Ils vont d'une tremblante joie,
Daims échappés, l'oreille au vent.

. . . . . .

Hélas ! devant la bergerie,
Agneaux déjà marqués du feu,
La troupe, de plaisir, s'écrie,
Sans attendre la fin du jeu.
Courant à si longue haleinée
Ils n'ont pas vu la Destinée

Se tapir au ravin profond.
Oh ! dites-leur la suite amère,
Lot de tout être né de mère;
Homme, dites-leur ce qu'ils sont !

Faut-il, en effet, vous le dire ?
.....

Le bonheur s'enfuit assez vite.
Le mal assez tôt est venu;
S'il est vrai que nul ne l'évite,
Assez tôt vous l'aurez connu.
Jouez, jouez, âmes écloses,
Croyez au sourire des choses
Qu'un matin d'or vient empourprer !
Dans l'avenir, à tort on creuse;
Quand la sagesse est douloureuse,
Il est plus sage d'ignorer (33).

Citons ici une autre imitation qui, faite à la demande d'un ami (34), n'a, pour notre étude de l'influence anglaise proprement dite, qu'un intérêt limité :

Piquante est la bouffée à travers la nuit claire;
Dans les buissons séchés la bise va sifflant;
Les étoiles au ciel font froid en scintillant,
Et j'ai, pour arriver, bien du chemin à faire.

Pourtant, je n'ai souci ni de la bise amère,
Ni des lampes d'argent dans le blanc firmament,
Ni de la feuille morte à l'affreux sifflement,
Ni même du bon gîte où tu m'attends, mon frère !

Car je suis tout rempli de l'accueil de ce soir,
Sous un modeste toit où je viens de m'asseoir,
Devisant de Milton, l'aveugle au beau visage,

De son doux Lycidas par l'orage entraîné,
De Laure en robe verte, en l'avril de son âge,
Et du féal Pétrarque en pompe couronné (35).

Cette imitation du sonnet de Keats : « Keen fitful gusts are whispering here and there... » (36), est la meilleure que Sainte-

(33) *Suite de Joseph Delorme*, 340-345 (voir l'original dans l'appendice).
(34) Voir chap. V, sect. 5.
(35) *Poésies de Joseph Delorme*, 172.
(36) Voir l'original dans l'appendice.

Beuve ait faite. Elle traduit aussi fidèlement que possible, non seulement le sens grammatical de l'original, mais encore, et surtout, la douce et tendre émotion que le poète anglais y a mise, et elle fait regretter que Philarète Chasles n'ait pas eu plus souvent recours à Sainte-Beuve en préparant son cours au Collège de France. L'obligation où Sainte-Beuve se serait trouvé de suivre de près le texte anglais lui aurait imposé, à en juger par ce beau sonnet, une discipline salutaire.

6

La suite des *Consolations* ne comprend que trois pièces, alors que la *Suite de Joseph Delorme* en contient soixante-quinze, et la *Suite des Pensées d'août* quarante-deux. Ces chiffres sont significatifs. On voit que Sainte-Beuve trouve plus facile de continuer la manière de ses premier et troisième recueils que celle du deuxième. C'est que les *Consolations* se rattachent intimement à une situation particulière qui n'a pas duré longtemps. Sainte-Beuve déclare à ce propos : « ... L'impression... sous laquelle j'ai écrit les *Consolations* n'est jamais revenue et ne s'est jamais renouvelée pour moi. « Ces six mois célestes de ma vie », comme je les appelle, ce mélange de sentiments tendres, fragiles et chrétiens, qui faisait un charme, cela, en effet, ne pouvait durer; et ceux de mes amis (il en est) qui auraient voulu me fixer et comme m'immobiliser dans cette nuance oubliaient trop que ce n'était réellement qu'une nuance, aussi passagère et changeante que le reflet de la lumière sur les nuages ou dans un étang, à une certaine heure du matin, à une certaine inclinaison du soir. » (37).

Dans ces circonstances, l'imitation de « L'Automne », de Southey, qui fut intercalée dans la *Suite des Consolations* seulement en 1863, apparaît comme un essai tardif de renouveler littérairement une veine de poésie dont la source vive d'inspiration s'est épuisée, en traduisant une pièce étrangère

(37) Jugements sur les *Consolations*, *Poésies complètes*, 163.

qui a évoqué par hasard l'ancienne manière. Il est intéressant, à ce propos, de remarquer que, contrairement à son habitude dans les *Consolations*, Sainte-Beuve suit de très près son modèle. Voici un exemple de sa manière. Le poète, qui est croyant, s'adresse à un athée :

Non, cher Wolmar, non pas ! Pour moi, l'année entière,
Dans sa succession muable et régulière,
Ne m'offre tour à tour que diverses beautés,
Toutes en leur saison. Au déclin des étés,
Ce feuillage, là-bas, dont la frange étincelle,
Et qui, plus jaunissant, rend la forêt plus belle,
Quand un soleil oblique y prolonge ses feux,
Tout ce voile enrichi ne présente à tes yeux
Que l'hiver — l'hiver morne, aride. En ta pensée
Se dresse tout d'abord son image glacée :
Tu vois d'avance au loin les bois découronnés,
Dans chaque arbre un squelette aux longs bras décharnés;
Plus de fleurs dont l'éclat au jour s'épanouisse;
Plus d'amoureux oiseaux dont le chant réjouisse;
La Nature au linceul épand un vaste effroi (38).

Ce passage traduit fort bien les vers suivants de Southey :

Nay William, nay, not so; the changeful year
In all its due successions to my sight
Presents but varied beauties, transient all,
All in their season good. These fading leaves
That with their rich variety of hues
Make yonder forest in the slanting sun
So beautiful, in you awake the thought
Of winter, cold drear winter, when those trees,
Each like a fleshless skeleton, shall stretch
Its bare brown boughs; when not a flower shall spread
Its colours to the day, and not a bird
Carol its joyance — but all nature wear
One sullen aspect, bleak and desolate,
To eye, ear, feeling, comfortless alike (39).

---

(38) Poésies diverses faisant suite aux *Consolations*, 122.

(39) R. Southey, *Poetical Works*, 372 : « Non, William, non, tu as tort; l'année changeante, dans sa succession régulière, à mes yeux ne présente que des beautés diverses, toutes éphémères, toutes agréables dans leur saison. Ces feuilles qui se flétrissent, et dont la riche variété de nuances rend cette forêt, là-bas, si belle sous les rayons obliques du soleil, en toi évoquent

Il n'est pas nécessaire, pour les besoins de notre étude, de citer en entier l'imitation. Il suffit de dire que, par son sentiment pieux et ses raisonnements chrétiens, elle évoque aussi vivement pour nous la manière des *Consolations* que l'original a dû l'évoquer pour Sainte-Beuve.

7

Dans la suite des *Pensées d'août*, Sainte-Beuve a abandonné définitivement le récit en vers dans lequel il s'était inspiré de Crabbe et de Wordsworth. C'est que, comme nous avons tâché de le démontrer, son essai dans ce genre représentait une déviation momentanée dans son évolution poétique naturelle. Le récit, tel que Crabbe et Wordsworth l'avaient pratiqué, et tel que lui-même l'avait développé, ne convenait pas à son génie individuel. Poète très personnel, peut-être le plus personnel de sa génération, il chantait difficilement des incidents et des situations où il ne fût pas lui-même intimement mêlé par les affections, et qui, en conséquence, ne fussent pas de nature à satisfaire son goût des intimités. Il était plus à l'aise évoquant la douce vie de la belle inconnue, « pensive et sérieuse », ou expliquant à cette autre dame à qui il vouait une admiration attendrie comment son initiation à la poésie l'avait changée, que racontant le sacrifice d'un Marèze ou chantant le Joueur d'orgue. L'objectivité réaliste de Crabbe et le lyrisme universel et humain de Wordsworth ou de Lamartine ne le tentaient que médiocrement, car ils laissaient trop peu de place à sa vie intérieure. Pour ces raisons, l'essai qu'il fit, dans le récit en vers, ne pouvait être que de courte durée. Et il ne tarda pas à rentrer en lui-même, pour ainsi dire, dans les poésies de la *Suite des Pen-*

---

l'image de l'hiver, de l'hiver froid et morne, quand ces arbres, chacun pareil à un squelette décharné, étendront leurs branches, nues et noires; quand pas une fleur n'étalera ses couleurs au jour, et que pas un oiseau ne chantera sa joie, — quand la nature entière présentera un seul aspect sombre, froid et désolé, également triste à l'œil, à l'oreille et à l'âme. » Noter que Sainte-Beuve a substitué pour « William » le nom de l'athée de la *Nouvelle Héloïse* (voir note en tête de l'imitation).

sées d'août, ainsi que dans son *Dernier rêve*.

Il reprend les douces habitudes poétiques qui lui sont venues avec « les lents jours et les heures du milieu » (40) de la vie. Il se plaît, à côté de plusieurs pièces de circonstance, à fixer dans ses vers ses réflexions passagères et ses sentiments intimes — le plus souvent d'une mélancolie résignée — préférant, avec son goût de travailler la forme, et aussi, sans doute, à cause de son faible souffle lyrique, les confins restreints du sonnet.

Parmi ces petites pièces intimes, nous en trouvons quatre imitées de poètes anglais. Il n'a plus recours aux grands poètes qu'il avait autrefois adaptés. Il rend en français deux sonnets de Bowles, une fade pièce de Miss Caroline Bowles, et un sonnet, qui n'est pas le meilleur, de Charles Lamb. Ce n'est évidemment pas la beauté de la forme, comme dans son imitation de Collins, qui a déterminé son choix de modèles. Il s'y est arrêté, selon une habitude déjà ancienne, parce qu'il y a trouvé un écho de ses propres sentiments — des notes pareilles aux siennes. En traduisant plus ou moins librement, il ne fait que s'appuyer un moment sur un autre pour continuer sa propre manière intime : et remarquons que les Allemands Justin Kerner, Ruckert et Uhland jouent aussi bien ce rôle d'appui que Lamb ou les Bowles. Donc, étant donné l'intérêt médiocre de ses imitations pour l'étudiant de l'influence anglaise proprement dite, nous les citons sans autre commentaire.

Le dernier des onze sonnets de Charles Lamb.

Nous étions deux enfants à passer notre enfance,
Mais Elle si charmante et plus jeune que moi;
Nous vivions d'une égale et mutuelle foi,
Et cette sœur aimable avait nom Innocence.

Nous aurions tous les deux pleuré pour une absence.
Mais voilà qu'un matin l'Orgueil me prend : « Et toi,
N'es-tu pas homme enfin ? » Il dit, et je le croi;
Je me mêle à la foule, et l'air impur m'offense.

(40) Avertissement aux *Pensées d'août*, 167.

Ma jeune amie en pleurs s'enfuit à cet affront,
Cachant dans ses deux mains la rougeur de son front :
Je la perdis alors dans la forêt profonde.

O douce Bien-Aimée, où donc a-t-elle fui ?
Dites ! quel chaste Eden me la cache aujourd'hui ?
Que je la cherche encor, fût-elle au bout du monde (41).

Sonnet.

(Imité de Miss Caroline Bowles.)

Je n'ai jamais jeté la fleur
Que l'amitié m'avait donnée,
— Petite fleur, même fanée —
Sans que ce fût à contre-cœur.

Je n'ai jamais contre un meilleur
Changé le meuble de l'année,
L'objet usé de la journée,
Sans en avoir presque douleur.

Je n'ai jamais qu'à faible haleine
Et d'un accent serré de peine,
Laissé tomber le mot Adieu !

Malade du mal de voyage,
Soupirant vers le grand rivage
Où ce mot va se perdre en Dieu (42).

Sonnet.

(Imité de Bowles.)

Comme après une nuit de veille bien cruelle,
Un malade en langueur, affaibli d'un long mal,
Que n'a pas réjoui le doux chant matinal
Et sa vitre égayée où frappe l'hirondelle,

Se lève enfin, et seul, où le rayon l'appelle,
Se traîne : il voit le ciel, l'éclat oriental,
Les gazons rafraîchis et d'un vert plus égal,
Les coteaux mi-voilés dans leur pente plus belle;

Quelque blancheur de nue argente l'horizon;
Tout près, distinctement, il écoute au buisson,
Ou suit nonchalamment les bruits de la fontaine;

(41) *Suite des Pensées d'août*, 364 (voir l'original dans l'appendice).
(42) *Ibid.*, 377 (voir l'original dans l'appendice).

Et son front se ressuie, et son âme sereine :
Ainsi, douce Espérance, après l'âpre saison,
Tout mon cœur refleurit : j'ai senti ton haleine (43) !

Sonnet.

(Imité de Bowles.)

Etrange est la musique aux derniers soirs d'automne
Quand vers Rovéréa, solitaire, j'entends
Craquer l'orme noueux et mugir les autans
Dans le feuillage mort qui roule et tourbillonne.

Mais qu'est-ce si déjà, sous la même couronne
De ces bois alors verts et sur les mêmes bancs,
On eut, soir et matin, la douceur des printemps,
Auprès d'un cœur ami de qui l'absence étonne ?

Reviens donc, O Printemps ! renais, feuillage aimé !
Mois des zéphyrs, accours ! chante, chanson de mai !
Mais triste tu seras, mais presque désolée,

Si ne revient aussi, charme de ta saison,
Printemps de ton printemps, rayon de ton rayon,
Celle qui de ses bois bien loin s'en est allée ! (44).

8

Dans les différentes suites que Sainte-Beuve donna à ses recueils originels, nous avons tâché de montrer comment, libre de la préoccupation d'une publication immédiate, il se laisse aller à ses goûts poétiques intimes. Dans les pièces de ces suites, il ne se montre disciple d'aucun poète anglais. Ses rapports avec les Anglais se bornent à l'imitation de quelques poésies, choisies soit à cause de leur caractère de chefs-d'œuvre, soit parce qu'elles exprimaient un sentiment, une idée, s'accordant avec les siens propres : nulle part, l'originalité de Sainte-Beuve n'est en jeu dans ses imitations. Somme toute, les poètes anglais n'exercent aucune influence essentielle sur le Sainte-Beuve des poésies diverses.

(43) *Notes et sonnets*, 374.
(44) *Ibid.*, 376.

CONCLUSION

Etudier Sainte-Beuve dans ses rapports avec les poètes anglais, c'est considérer d'un certain angle, arbitrairement choisi, la poésie d'un génie modeste sans doute, mais original, et non pas, comme on a tendance à le croire, retrouver les sources vives de son inspiration. Les rapports de Sainte-Beuve avec les Lakistes, avec Kirke White, Crabbe et les autres, apparaissent comme des incidents fortuits dans une vie poétique qui les dépasse singulièrement, et que même les plus importants influencent peu profondément. On a beau chercher le disciple dans Sainte-Beuve, on finit toujours par trouver l'homme : des préoccupations personnelles et intimes, bien plus que des influences étrangères, sont les forces qui mettent en mouvement chez lui l'activité poétique.

C'eût été peut-être heureux pour Sainte-Beuve — puisqu'il tenait si vivement à faire du nouveau, et qu'il désirait avec tant d'ardeur acquérir une renommée de poète — s'il avait pu se résoudre à subir la discipline d'un maître anglais. Trempée dans l'atmosphère saine et fortifiante de l'idéalisme de Wordsworth, sa sensibilité délicate aurait peut-être porté de plus riches fleurs poétiques : il aurait peut-être appris chez Coleridge à évoquer savamment l'inexprimable mystérieux, ou, chez Keats, à créer cette beauté, qui est, pour le poète, l'unique vérité : même sur un plan moins élevé, il avait des aptitudes qui auraient pu lui permettre de devenir, avec succès, le Crabbe français. Mais son tempérament le rendait réfractaire à l'autorité d'autrui, et, dominant son art, marquait le cercle étroit dans lequel il devait évoluer.

1

Sainte-Beuve, avec tout ce qu'il avait d'intellectuel et d'érudit, était un sensitif, et, comme il aurait dit lui-même, un sensitif au cœur inassouvi. Son éducation exclusivement féminine laissa chez lui, enfant, ce qu'on a appelé un « fonds de tendresse » [1], qui se manifesta chez l'homme par une vive nostalgie de l'intime et du foyer. Ce sentiment est fort normal; mais, privé de sa satisfaction légitime, refoulé et par suite anormalement impérieux, il devint chez Sainte-Beuve une obsession, entravant sa liberté de développement, rétrécissant en quelque sorte son horizon individuel, faisant de lui un mélancolique tour à tour sentimental et voluptueux. « On m'a cru, écrit-il dans ses cahiers privés, plus laborieux que je ne suis, parce que je vis solitaire et très retiré. Je suis resté avant tout un élégiaque et un rêveur. Une grande et solide partie des jours, même aux années réputées graves, s'est passée pour moi dans les regrets stériles, dans les vagues désirs de l'attente, dans les mélancolies et les langueurs qui suivent le plaisir. » [2]. Elégiaque dans sa vie, il le fut également et nécessairement dans sa poésie. Et là, remarquons-le bien, victime de son tempérament, il le fut aussi de la vie, qui, comme l'a dit M. Giraud, « ne l'aida pas toujours à se réaliser tel qu'il aurait pu être » [3]. Si le sort l'avait favorisé davantage matériellement, lui accordant une vie plus ouverte et plus pleine, Sainte-Beuve aurait peut-être pu sublimiser dans l'art son mal intime, en tirer une poésie plus riche en couleurs et en musique, d'une puissance plus grande que ne l'est celle de ses quelques recueils de vers. Mais son existence était étroite et sans éclat; aussi sa sensibilité s'exprimait-elle sans détour — si ce n'est celui de l'élégie antique — familiè-

(1) G. Michaut, *op. cit.*, 33.
(2) *Mes Poisons*, 4.
(3) *Ibid.*, Introduction, 3.

rement, nullement transfigurée, et sans apprêt décoratif, suivant le rythme lent et parfois pénible de son monologue intérieur — rythme qu'il tâchait en vain de varier par l'usage de « secrets » techniques. Son élégie obéissait à un principe qui était celui même de l'individu Sainte-Beuve.

2

Le caractère étroitement subjectif de son originalité détermina ses rapports avec les autres poètes, le rendant difficilement accessible aux influences extérieures. Dans le domaine de l'art pur, de l'art pour l'art seulement, il lui était possible de se laisser guider docilement par un autre. C'est ainsi qu'il apprit des Romantiques français à décrire un paysage avec la précision amoureuse d'un peintre : c'est ainsi que, après avoir quitté le Cénacle, il étudia le beau style des anciens, et qu'il essaya de rendre en français la couleur et le mouvement rythmique du chef-d'œuvre de Collins et la sobre élégance de « L'Ode au Collège d'Eton », de Gray.

Cependant, « se recueillant en lui-même pour écrire, et s'y faisant un monde poétique à part » [4], il ne cherchait pas à s'inspirer des sentiments d'autrui et à s'en pénétrer. Aussi les poètes anglais ne pouvaient-ils jouer dans son œuvre qu'un rôle non essentiel. C'est-à-dire que, ordinairement, ils ne pouvaient lui donner que des pièces à traduire, des pièces où il lui fût possible de se retrouver — ainsi Wordsworth (à l'exception des trois sonnets traduits pour l'article sur *Jocelyn* à titre d'exemples curieux), ainsi Coleridge, Southey, Bowles, Lamb et Miss Caroline Bowles. C'étaient ce que Sainte-Beuve appelait des notes pareilles aux siennes [5] — des notes qui s'accordaient avec une dominante que lui-même faisait entendre dans son chant original. C'étaient des points

(4) *Portraits littéraires*, I, 115.
(5) *Nouvelle correspondance*, 325.

qui se trouvaient dans un rayon dont lui-même était le centre. Et tout ce qui n'entrait pas dans ce rayon délimité par son tempérament fut négligé par le poète. Aussi les aspects les plus originaux du génie de Wordsworth et de Coleridge ne laissèrent-ils pas de trace dans son œuvre.

Dans ses « imitations », Sainte-Beuve n'emprunta donc que pour continuer à chanter ses sentiments intimes, et mit les poètes anglais au service de son inspiration individuelle. C'est ce qu'on n'a pas bien compris en signalant l'analogie entre les pièces traduites et une partie importante de l'œuvre de Sainte-Beuve. Cette analogie s'explique, non point par l'existence d'une influence anglaise générale qui aurait rapproché celui-ci des poètes anglais, mais par l'égoïsme sentimental d'un poète personnel qui aimait, à l'occasion, rapprocher les poètes anglais de lui-même.

3.

Ordinairement, disions-nous, les poètes anglais ne pouvaient donner à Sainte-Beuve que des pièces à traduire — nous entendions tant que celui-ci se contentait « d'aimer la chose poétique en elle-même » (6), d'un amour pur et désintéressé, tant qu'il n'obéissait, en écrivant, qu'à des impulsions artistiques. Or, en deux occasions, des considérations non artistiques vinrent troubler la pureté de son amour de la poésie et permirent à certains poètes anglais de jouer un rôle plus important.

Ce fut d'abord en 1828, quand le désir poétique de s'exprimer fit place chez lui à celui, purement humain, de se faire remarquer. C'est dans cet esprit qu'il prépara son premier recueil sur le modèle des *Remains* de Kirke White, et qu'il se lança, sous le couvert d'une biographie apologétique, dans un réalisme sombre et violent, s'attribuant, dans certaines

(6) *Portraits contemporains*, II, 202.

pièces, les tendances maladives du poète anglais. Celui-ci ne fut donc ni un maître ni un précurseur, mais tout simplement un allié de rencontre, exploité dans une situation qu'il n'avait point créée, dans la solution d'un problème qu'il n'avait point posé. Et ayant été imité pour une raison autre que son génie poétique, il fut délaissé par Sainte-Beuve aussitôt que ce dernier revint à la poésie pure dans les *Consolations*.

Sainte-Beuve entreprit, dans des circonstances analogues, l'imitation du récit en vers de Crabbe et de Wordsworth. Admirés dans ce genre, ces poètes n'auraient pas été imités si le *Jocelyn* de Lamartine n'était venu susciter chez Sainte-Beuve une réaction jalouse. Ils satisfirent à un besoin qu'ils n'avaient pas fait naître. Ils ne s'imposèrent pas en maîtres à Sainte-Beuve, pour dominer son art : ils lui donnèrent l'appui de leur exemple dans un épisode passager, que leur intervention ne put longtemps prolonger.

L'influence anglaise — de Kirke White, de Crabbe et de Wordsworth — tant par la nature des causes déterminantes que par la courte durée des effets, se montre, à l'analyse, avoir été superficielle. Elle apporta du nouveau, elle inspira certaines pièces, qui ressortent distinctement dans l'œuvre de Sainte-Beuve, mais elle ne modifia ni ne forma nullement les tendances essentielles du poète français, lequelles ne tardèrent jamais longtemps à reprendre leurs droits.

L'imitation par Sainte-Beuve de Kirke White, de Crabbe et de Wordsworth, considérée par rapport à l'ensemble de son activité poétique, fut peu importante. Cependant, elle eut un retentissement très important dans l'évolution ultérieure de la poésie française au XIX^e^ siècle. Baudelaire devait reprendre, dans les *Fleurs du mal*, le réalisme pathologique de Delorme; Eugène Manuel [7] et François Coppée [8] devaient développer

---

(7) *Poèmes populaires*, 1871.
(8) *Contes en vers*, 1881 et 1887.

le récit en vers des *Pensées d'août*. C'est ainsi que Sainte-Beuve a fait école par les côtés les moins essentiels de son œuvre.

4

Depuis déjà longtemps, Sainte-Beuve poète devient de moins en moins intelligible à travers les appréciations tendancieuses d'une critique impressionniste, plus soucieuse de lui trouver des « sources » anglaises que de les vérifier. Présenté à la fois, ou tour à tour, comme le disciple de Cowper, de Kirke White, de Crabbe, des Lakistes, et d'autres encore, il s'est complètement effacé pour ne plus être que le centre immatériel d'un tourbillon d'influences diverses. Notre étude n'aura pas été vaine si, en dissipant quelques malentendus, nous avons pu faire mieux comprendre le poète foncièrement original qui écrivait vers la fin de sa vie : « Aujourd'hui on me croit seulement un critique; mais je n'ai pas quitté la poésie sans y avoir laissé tout mon aiguillon. » (9)

(9) *Poésies complètes*, II, 424.

Questions proposées par la Faculté :

I. — *La critique de Taine.*
II. — *Le pré-romantisme en France.*

Vu : *Le Doyen*,
G. CIROT.

Vu, bon a imprimer,
Le Président,
R. GALLAND.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 22 juillet 1936.
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

APPENDICE

LES POÉSIES ANGLAISES IMITÉES EN VERS PAR SAINTE-BEUVE

I

PIECES IMITEES DANS LES *POESIES DE JOSEPH DELORME*

H. KIRKE WHITE

If far from me the fates remove
Domestic peace connubial love,
The prattling ring, the social cheer,
Affection's voice, affection's tear,
Ye sterner powers that bind the heart,
To me your iron aid impart !
O teach me when the nights are chill,
When to the blaze that crackles near,
I turn a tired and pensive ear,
And Nature conquering bids me sigh
For love's soft accents whispering nigh,
O teach me on that heavenly road,
That leads to Truth's occult abode
To wrap my soul in dreams divine,
Till earth and care no more be mine.
Let blest philosophy impart
Her soothing pleasures to my heart
And while with Pluto's ravished ears
I list the music of the spheres,
Or on the mystic symbols pore,
That hide the Chald's sublimer lore,
I shall not brood on Summer gone,
Nor think that I am all alone.

(*Remains*, II, 134.)

W. WORDSWORTH

The Longest Day.

(Addressed to my Daughter, Dora.)

Let us quit the leafy arbour,
And the torrent murmuring by;
For the sun is in his harbour,
Weary of the open sky.

Evening now unbinds the fetters,
Fashioned by the glowing light;
All that breathe are thankful debtors
To the harbinger of night.

Yet by some grave thoughts attended
Eve renews her calm career;
For the day that now is ended
Is the longest of the year.

Dora ! sport, as now thou sportest,
On this platform, light and free;
Take thy bliss, while longest, shortest,
Are indifferent to thee !

Who would check the happy feeling
That inspires the linnet's song ?
Who would stop the swallow, wheeling
On her pinions swift and strong ?

Yet, at this impressive season,
Words which tenderness can speak,
From the truths of homely reason,
Might exalt the loveliest cheek;

And, while shades to shades succeeding
Steal the landscape from the sight,
I would urge this moral pleading,
Last forerunner of « Good night ! »

Summer ebbs; — each day that follows
Is a reflux from on high,
Tending to the darksome hollows
Where the frosts of winter lie.

He who governs the creation,
In his providence, assigned
Such a gradual declination
To the life of human kind.

Yet we mark it not; — fruits redden,
Fresh flowers blow as flowers have blown,
And the heart is loth to deaden
Hopes that she so long hath known.

Be thou wiser, youthful Maiden !
And when thy decline shall come,
Let not flowers, or boughs fruit-laden,
Hide the knowledge of thy doom.

Now, even now, ere wrapped in slumber,
Fix thine eyes upon the sea
That absorbs time, space, and number;
Look thou to Eternity !

Follow thou the flowing river
On whose breast are thither borne
All deceived, and each deceiver,
Through the gates of night and morn;

Through the year's successive portals;
Through the bounds which many a star
Marks, not mindless of frail mortals,
When his light returns from far.

Thus when thou with Time hast travelled
Toward the mighty gulf of things,
And the mazy stream unravelled
With thy best imaginings;

Think, if thou on beauty leanest,
Think how pitiful that stay,
Did not virtue give the meanest
Charm superior to decay.

Duty, like a strict preceptor,
Sometimes frowns, or seems to frown;
Choose her thistle for thy sceptre,
While youth's roses are thy crown.

Grasp it, — if thou shrink and tremble,
Fairest damsel of the green,
Thou wilt lack the only symbol
That proclaims a genuine queen;

And ensures those palms of honour
Which selected spirits wear,
Bending low before the Donor,
Lord of heaven's unchanging year !

(*Poetical Works*, 90.)

*
* *

Scorn not the Sonnet; Critic, you have frowned,
Mindless of its just honours; with this key
Shakespeare unlocked his heart; the melody
Of this small lute gave ease to Petrarch's wound;
A thousand times this pipe did Tasso sound;
With it Camoëns soothed an exile's grief;
The Sonnet glittered, a gay myrtle leaf,
Amid the cypress with which Dante crowned
His visionary brow; a glow-worm lamp.
It cheered mild Spenser, called from Faery-land
To struggle through dark ways; and when a damp
Fell round the path of Milton in his hand
The Thing became a trumpet; whence he blew
Soul-animating strains-alas, too few !

(*Poetical Works*, 260.)

Personal Talk.

I am not one who much or oft delight
To season my fireside with personal talk,
Of friends who live within an easy walk,
Or neighbours daily, weekly, in my sight :
And for my chance acquaintance, ladies bright,
Sons, mothers, maidens withering on the stalk;
These all wear out of me, like forms with chalk
Painted on rich men's floors for one feast-night.
Better than such discourse doth silence long,
Long, barren silence, square with my desire;
To sit without emotion, hope, or aim,
In the loved presence of my cottage fire,
And listen to the flapping of the flame,
Or kettle whisp'ring its faint undersong.

(*Poetical Works*, 488.)

J. KEATS

Keen fitful gusts are whispering here and there,
Among the bushes, half leafless and dry;
The stars look very cold about the sky,
And I have many miles on foot to fare;
Yet feel I little of the cold bleak air,
Or of the dead leaves rustling drearily,
Or of those silver lamps that burn on high,
Or of the distance from home's pleasant lair :

For I am brimfull of the friendliness
That in a little cottage I have found;
Of fair-haired Milton's eloquent distress,
And all his love for gentle Lycid'drown'd,
Of lovely Laura in her light green dress,
And faithful Petrarch gloriously crown'd.

(*Poetical Works*, 57.)

II

PIECES IMITEES DANS LES *CONSOLATIONS*

W. WORDSWORTH

It is a beauteous evening, calm and free,
The holy time is quiet as a Nun
Breathless with adoration; the broad sun
Is sinking down in its tranquillity;
The gentleness of heaven broods o'er the Sea :
Listen ! the mighty Being is awake,
And doth with his eternal motion make
A sound like thunder everlastingly.
Dear Child ! dear Girl ! that walkest with me here,
If thou appear'st untouched by solemn thought,
Thy nature is not therefore less divine;
Thou liest in Abraham's bosom all the year;
And worshipp'st at the Temple's inner shrine,
God being with thee when we know it not.

(*Poetical Works*, 258.)

* * *

Not Love, not War, nor the tumultuous swell
Of civil conflict, nor the wrecks of change,
Nor Duty struggling with afflictions strange
Not these alone inspire the tuneful shell;
But where untroubled peace and concord dwell,
There also is the Muse not loth to range,
Watching the twilight smoke of cot or grange,
Skyward ascending from a woody dell.
Meek aspirations please her, lone endeavour,
And sage content, and placid melancholy;
She loves to gaze upon a crystal river
Diaphanous because it travels slowly;
Soft is the music that would charm for ever;
The flower of sweetest smell is shy and lowly.

(*Poetical Works*, 262.)

*
* *

« There is a pleasure in poetic pains
Which only Poets know »; — 'twas rightly said;
Whom could the Muses else allure to tread
Their smoothest paths, to wear their lightest chains ?
When happiest Fancy has inspired the strains,
How oft the malice of one luckless word.
Pursues the Enthusiast to the social board,
Haunts him belated on the silent plains !
Yet he repines not, if his thought stand clear,
At last, of hindrance and obscurity,
Fresh as the star that crowns the brow of morn;
Bright, speckless, as a softly-moulded tear,
The moment it has left the virgin's eye,
Or rain-drop lingering on the pointed thorn.

(*Poetical Works*, 265.)

S. T. COLERIDGE

The Eolian Harp.

My pensive Sara ; thy soft cheek reclined
Thus on mine arm, most soothing sweet it is
To sit beside our Cot, our Cot o'ergrown
With white flower'd Jasmin, and the broad-leav'd Myrtle,
(Meet emblems they of Innocence and Love !)
And watch the clouds, that late were rich with light,
Slow saddening round, and mark the star of eve
Serenely brilliant (such should Wisdom be)
Shine opposite ! How exquisite the scents
Snatch'd from yon bean-field ! and the world so hush'd !
The stilly murmur of the distant Sea
Tells us of silence.
And that simplest Lute,
Placed length-ways in the clasping casement, hark !
How by the desultory breeze caress'd,
Like some coy maid half yielding to her lover,
It pours such sweet upbraiding, as must needs
Tempt to repeat the wrong ! And now, its strings
Boldlier swept, the long sequacious notes
Over delicious surges sink and rise,
Such a soft floating witchery of sound
As twilight Elfins make, when they at eve
Voyage on gentle gales from Fairy-Land,
Where Melodies round honey-dropping flowers,

Footless and wild, like birds of Paradise,
Nor pause, nor perch, hovering on untam'd wing !
O ! the one Life within us and abroad,
Which meets all motion and becomes its soul,
A light in sound, a sound-like power in light,
Rhythm in all thought, and joyance everywhere —
Methinks, it should have been impossible
Not to love all things in a world so fill'd;
Where the breeze warbles, and the mute still air
Is Music slumbering on her instrument.

And thus, my Love ! as on the midway slope
Of yonder hill I stretch my limbs at noon,
Whilst through my half-clos'd eye-lids I behold
The sunbeams dance, like diamonds, on the main,
And tranquil muse upon tranquillity;
Full many a thought uncall'd and undetain'd,
And many idle flitting phantasies,
Traverse my indolent and passive brain,
As wild and various as the random gales
That swell and flutter on this subject Lute !
And what if all of animated nature
Be but organic Harps diversely fram'd,
That tremble into thought, as o'er them sweeps
Plastic and vast, one intellectual breeze,
At once the Soul of each, and God of all ?

But thy more serious eye a mild reproof
Darts, O beloved Woman ! nor such thoughts
Dim and unhallow'd dost thou not reject,
And biddest me walk humbly with my God,
Meek Daughter in the family of Christ !
Well hast thou said and holily disprais'd
These shapings of the unregenerate mind;
Bubbles that glitter as they rise and break
On vain Philosophy's aye-babbling spring.
For never guiltless may I speak of him,
The Incomprehensible ! save when with awe
I praise him, and with Faith that inly feels;
Who with his saving mercies healed me,
A sinful and most miserable man,
Wilder'd and dark, and gave me to possess
Peace, and this Cot, and thee, heart-honour'd Maid !

(*Poems*, 100-102.)

III

PIECES IMITEES DANS LES *PENSEES D'AOUT*

W. WORDSWORTH

Rest and be thankful.

(At the Head of Glencroe.)

Doubling and doubling with laborious walk,
Who, that has gained at length the wished-for Height,
This brief, this simple wayside Call can slight,
And rests not thankful ? Whether cheered by talk
With some loved friend, or by the unseen hawk
Whistling to clouds and sky-born streams, that shine
At the sun's outbreak, as with light divine.
Ere they descend to nourish root and stalk
Of valley flowers. Nor, while the limbs repose,
Will we forget that, as the fowl can keep
Absolute stillness, poised aloft in air,
And fishes front, unmoved, the torrent's sweep, —
So may the Soul, through powers that Faith bestows,
Win rest, and ease, and peace, with bliss that Angels share.

(*Poetical Works*, 389.)

Highland Hut.

See what gay wild flowers deck this earth-built Cot,
Whose smoke, forth-issuing whence and how it may,
Shines in the greeting of the sun's first ray
Like wreaths of vapour without stain or blot.
The limpid mountain-rill avoids it not;
And why shouldst thou ? If rightly trained and bred,
Humanity is humble, finds no spot
Which her Heaven-guided feet refuse to tread.
The walls are cracked, sunk is the flowery roof,
Undressed the pathway leading to the door;
But love, as Nature loves, the lonely Poor;
Search, for their worth, some gentle heart wrong-proof,
Meek, patient, kind, and, were its trials fewer,
Belike less happy. — Stand no more aloof !

(*Poetical Works*, 390.)

Bothwell Castle.

(Passed unseen, on account of stormy weather.)

Immured in Bothwell's towers, at times the Brave
(So beautiful is Clyde) forgot to mourn
The liberty they lost at Bannockburn.
Once on those steeps I roamed at large, and have
In mind the landscape, as if still in sight;
The river glides, the woods before me wave;
Then why repine that now in vain I crave
Needless renewal of an old delight ?
Better to thank a dear and long-past day
For joy its sunny hours were free to give
Than blame the present, that our wish hath crost.
Memory, like sleep, hath powers which dreams obey.
Dreams, vivid dreams, that are not fugitive;
How little that she cherishes is lost !

(*Poetical Works*, 392.)

IV

PIECES IMITEES DANS LA *SUITE DE JOSEPH DELORME*

W. COLLINS

Ode to Evening.

If ought of Oaten Stop, or Pastoral Song,
May hope, chaste Eve, to soothe thy modest Ear
Like thy own solemn Springs,
Thy Springs, and dying Gales,
O Nymph reserv'd, while now the bright-hair'd Sun
Sits in yon western Tent, whose cloudy Skirts,
With Brede ethereal wove,
O'erhang his wavy Bed :
Now Air is hush'd, save where the weak-ey'd Bat,
With short shrill Shriek flits by on leathern Wing,
Or where the Beetle winds
His small but sullen Horn,
As oft he rises' midst the twilight Path,
Against the Pilgrim born in heedless Hum :
Now teach me, Maid compos'd
To breathe some soften'd Strain,
Whose Numbers stealing thro thy darkning Vale,
May not unseemly with its Stillness suit,
As musing slow, I hail
Thy genial lov'd Return !

For when thy folding Star arising shews
His paly Circlet, at his warning Lamp
The fragrant Hours, and Elves,
Who slept in Flow'rs the Day,
And many a Nymph who wreaths her Brows with Sedge,
And sheds the fresh'ning Dew, and lovelier still,
The Pensive Pleasures sweet
Prepare thy shadowy Car.

Then lead, calm Vot'ress, where some sheety Lake,
Cheers the lone Heath, or some time-hallow'd Pile,
Or up-land Fallows grey
Reflect it's last cool Gleam.
But when chill blust'ring Winds, or driving Rain,
Forbid my willing Feet, be mine the Hut,
That from the Mountain's Side,
Views Wilds, and swelling Floods,
And Hamlets brown, and dim-discover'd Spires,
And hears their simple Bell, and marks o'er all
Thy Dewy Fingers draw
The gradual dusky Veil.

While Spring shall pour his Show'rs, as oft he wont,
And bathe thy breathing Tresses, meekest Eve !
While Summer loves to sport,
Beneath thy ling'ring Light :
While sallow Autumn fills thy Lap with Leaves,
Or Winter yelling thro' the troublous Air,
Affrights thy shrinking Train,
And rudely rends thy Robes,
So long sure-found beneath thy sylvan Shed,
Shall Fancy, Friendship, Science, rose-lip'd Health,
Thy gentlest Influence own,
And hymn thy fav'rite Name !

(*Poems*, 99-101.)

T. GRAY

Ode on a distant prospect of Eton College.

Ye distant spires, ye antique towers,
That crown the wat'ry glade,
Where grateful Science still adores
Her Henry's holy Shade;
And ye, that from the stately brow
Of Windsor's heights the expanse below
Of grove, of lawn, of mead survey,
Whose turf, whose shade, whose flowers among
Wanders the hoary Thames along
His silver-winding way.

Ah happy hills, ah pleasing shade,
Ah fields beloves in vain,
Where once my careless childhood strayed
A stranger yet to pain !
I feel the gales, that from ye blow,
A momentary bliss bestow,
As, waving fresh their gladsome wing,
My weary soul they seem to soothe,
And, redolent of joy and youth,
To breathe a second spring,

Say, Father Thames, for thou hast seen
Full many a sprightly race,
Disporting on thy margent green,
The paths of pleasure trace,
Who foremost now delight to cleave
With pliant arm thy glassy wave ?
The capitve linnet which enthrall ?
What idle progeny succeed
To chase the rolling circle's speed,
Or urge the flying ball ?

While some on earnest business bent,
Their murmuring labours ply,
Gainst graver hours, that bring constraint
To sweeten liberty;
Some bold adventurers disdain
The limits of their little reign,
And unknown regions dare descry;
Still as they run they look behind,
They hear a voice in every wind,
And snatch a fearful joy.

Gay hope is theirs, by fancy fed,
Less pleasing when possest;
The tear forgot as soon as shed,
The sunshine of the breast;
Theirs buxom health of rosy hue,
Wild wit, invention ever-new,
And lively cheer of vigour born;
The thoughtless day, the easy night,
The spirits pure, the slumbers light,
That fly th' approach of morn.

Alas, regardless of their doom,
The little victims play !
No sense have they of ills to come,
Nor care beyond to-day;
Yet see how all around them wait

The Ministers of human fate,
And black Misfortune's baleful train !
Ah, show them where in ambush stand,
To seize their prey, the murtherous band !
Ah, tell them, they are men !

These shall the fury Passions tear,
The vultures of the mind,
Disdainful Anger, pallid Fear,
And Shame that skulks behind;
Or pining Love shall waste their youth,
Or Jealousy with rankling tooth,
That inly gnaws the secret heart,
And Envy wan, and faded Care,
Grim-visaged comfortless Despair,
And Sorrow's piercing dart.

Ambition this shall tempt to rise,
Then whirl the wretch from high,
To bitter Scorn a sacrifice,
And grinning Infamy.
The stings of Falsehood those shall try,
And hard Unkindness'altered eye,
That mocks the tear it forced to flow;
And keen Remorse, with blood defiled,
And moody Madness, laughing wild
Amid severest woe.

Lo ! in the vale of years beneath,
A grisly troop are seen
The painful family of Death,
More hideous than their queen.
This racks the joints, this fires the veins,
That every labouring sinew strains,
Those in the deeper vitals rage;
Lo ! Poverty, to fill the band,
That numbs the soul with icy hand,
And slow-consuming Age.

To each his sufferings; all are men,
Condemned alike to groan,
The tender for another's pain,
The unfeeling for his own.
Yet ah ! why should they know their fate ?
Since sorrow never comes too late,
And happiness too swiftly flies.
Thought would destroy their paradise,
No more; where ignorance is bliss,
Tis folly to be wise.

(*Poetical Works*, 7-11.)

V

PIECE IMITEE DANS LA *SUITE DES CONSOLATIONS*

R. SOUTHEY

Autumn.

Nay William, nay, not so; the changeful year
In all its due successions to my sight
Presents but varied beauties, transient all,
All in their season good. These fading leaves
That with their rich variety of hues
Make yonder forest in the slanting sun
So beautiful, in you awake the thought
Of winter, cold, drear winter, when these trees
Each like a fleshless skeleton shall stretch
Its bare brown boughs; when not a flower shall spread
Its colours to the day, and not a bird
Carol its joyaunce-but all nature wear
One sullen aspect, bleak and desolate,
To eye, ear, feeling, comfortless alike.
To me their many-coloured beauties speak
Of times of merriment and festival,
The year's best holyday : I call to mind
The school-boy days, when in the falling leaves
I saw with eager hope the pleasant sign
Of coming Christmas, when at morn I took
My wooden kalender, and counting up
Once more its often-told account, smooth'd off
Each day with more delight the daily notch.
To you the beauties of the autumnal year
Make mournful emblems, and you think of man
Doom'd to the grave's long winter, spirit-broke.
Bending beneath the burthen of his years,
Sense-dull'd and fretful, « full of aches and pains »,
Yet clinging still to life. To me they shew
The calm decay of nature, when the mind
Retains its strength, and in the languid eye
Religion's holy hopes kindle a joy
That makes old age look lovely. All to you
Is dark and cheerless; you in this fair world
See some destroying principle abroad,
Air, earth, and water full of living things,
Each on the other preying; and the ways
Of man, a strange perplexing labyrinth,

Where crimes and miseries, each producing each,
Render life loathsome, and destroy the hope
That should in death bring comfort. Oh my friend
That thy faith were as mine that thou couldst see
Death still producing life, and evil still
Working its own destruction; couldst behold
The strifes and tumults of this troubled world
With the strong eye that sees the promised day
Dawn through this night of tempest ! all things then
Would minister to joy; then should thine heart
Be healed and harmonized, and thou shouldst feel
God, always, everywhere, and all in all.

(*Poetical Works*, 372.)

VI

PIECES IMITEES DANS LA *SUITE DES PENSEES D'AOUT*

W. BOWLES

As one who long by wasting sickness worn,
Weary has watched the lingering night and heard,
Unmoved, the carol of the matin bird
Salute his lonely porch; now first at morn
Goes forth, leaving his melancholy bed;
He the green slope and level meadow views,
Delightful bathed with slow-ascending dews,
Or marks the clouds that o'er the mountains' head
In varying forms fantastic wander white;
Or turns his ear to every randon song
Heard the green river's winding marge along,
The whilst each sense is steeped in still delight;
So o'er my breast young summer's breath I feel,
Sweet hope ! thy fragrance pure and healing incense steal !

(*Poetical Works*, I, 16.)

There is strange music in the stirring wind,
When lowers the autumnal eve, and, all alone,
To the dark woods' cold covert thou art gone,
Whose ancient trees on the rough slope reclined
Rock, and, at times, scatter their tresses sere.
If in such shades, beneath their murmuring
Thou late hast passed the happier hours of Spring,
With sadness thou wilt mark the fading year,

Chiefly if one, with whom such sweets, at morn
Or evening, thou hast shared, afar shall stray.
O Spring return ! return auspicious May;
But sad will be thy coming and forlorn,
If she return not with thy cheering ray
Who from these shades in gone far, far away.

(*Poetical Works*, I, 17.)

Miss Caroline BOWLES.

I never cast a flower away,
The gift of one who cared for me —
A little flower — a faded flower —
But it was done reluctantly.

I never looked a last adieu
To things familiar, but my heart
Shrank with a feeling almost pain,
Even from their lifelessness to part.

I never spoke the word « Farewell »,
But with an utterance faint and broken;
An earth-sick longing for the time
When it shall never more be spoken.

(*Poetical Works*, 292.)

C. LAMB

We were two pretty babes, the youngest she,
The youngest, and the loveliest far, I ween,
And INNOCENCE her name. The time has been,
We two did love each other's company;
Time was, we two had wept to have been apart.
But, when by show of seeming good beguiled,
I left the gait and manners of a child,
And my first love for man's society,
Defiling with the world my virgin heart —
My loved companion dropped a tear, and fled,
And hid in deepest shades her awful head.
Beloved, who shall tell me where thou art —
In what delicious Eden to be found —
That I may seek thee the wide world around ?

(*Complete Works*, 687.)

BIBLIOGRAPHIE

I. — ECRITS DE SAINTE-BEUVE

Poésies :

Poésies complètes. 2 vol., Lemerre, 1879.
Livre d'amour. Durel, 1904.

Critique :

Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse par Amédée Pichot. *Le Globe*, 29 oct. et 15 déc. 1825.
Premiers Lundis. 3 vol., Calmann-Lévy, 1875.
Tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle, Charpentier, 1842.
Portraits littéraires. 2 vol., Didier, 1844.
Portraits de Femmes. Didier, 1844.
Portraits contemporains. 3 vol., Didier, 1846.
Port-Royal. 7 vol., Hachette, 1888-1891.
Chateaubriand et son groupe littéraire. 12 vol., Calmann-Lévy, 1873.
Causeries du Lundi. 15 vol., Garnier, 1851-1862.
Nouveaux Lundis. 13 vol., Calmann-Lévy, 1864-1878.

Roman :

Volupté. Charpentier, 1869.

Notes :

Mes Poisons. Plon, 1926.
Notes inédites de Sainte-Beuve, avec une introduction de Charly Guyot. *Revue d'histoire littéraire de France*, oct.-déc. 1933; janv.-mars, avril-juin 1934.
Notes inédites de Sainte-Beuve, avec une introduction et un commentaire de Charly Guyot. Neuchâtel, 1931.

Correspondance :

Correspondance. 2 vol., Calmann-Lévy, 1877-1878.
Nouvelle correspondance. Lemerre, 1880.
Correspondance générale, recueillie par J. Bonnerot. Vol. I, Stock, 1935.
Les jeunes années de Sainte-Beuve. Lettres à l'abbé Barbe, avec une notice préliminaire de F. Morand, Didier, 1872.
Lettres inédites à Charles Labitte. Champion, 1912.
Lettre à Matthew Arnold. *French Quarterly*, 1921, III, p. 152 : A.F. Powell, « Sainte-Beuve et M. Arnold ».

II. — ETUDES SUR SAINTE-BEUVE

Ouvrages :

Bellessort (A.). — Sainte-Beuve et le XIX^e^ siècle. Perrin, 1927.
Choisy (L.-F.). — Sainte-Beuve : l'homme et le poète. Plon, 1921.
Faguet (E.). — Jeunesse de Sainte-Beuve. Silvestre, 1914.
Giese (W.F.). — Sainte-Beuve, a literary portrait. University of Winconsin, 1931.
Harper (G.M.). — Charles-Augustin Sainte-Beuve. Philadelphia, 1909.
Haussonville (Comte d'). — Sainte-Beuve, sa vie et son œuvre. Lemerre, 1875.
Levallois (J.). — Sainte-Beuve. Didier, 1872.
— Mémoires d'un critique. Lemerre, 1896.
Louvenjoul (S. de). — Sainte-Beuve inconnu. Plon, 1900.
Michaut (G.). — Sainte-Beuve avant les *Lundis*. Fontemoing, 1903.
Nicolardot (L.). — Confession de Sainte-Beuve. Rouveyre et Bloud, 1882.
Pailleron (M.-L.). — Sainte-Beuve à 16 ans. Le Divan, 1927.
Ritter (E.). — Le Centenaire de Sainte-Beuve. Gebhart, Berlin, 1905.
— Sainte-Beuve. Recherches généalogiques. Kündig, Genève, 1907.
Séché (L.). — Sainte-Beuve. Son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol., Mercure de France, 1904.
— Le Cénacle de Joseph Delorme. 2 vol., Mercure de France, 1912.
Smith (M.A.). — Influence des Lakistes sur les Romantiques français. Jouve, 1920.
Troubat (J.). — Souvenirs et indiscrétions. Lemerre, 1872.
— Souvenirs d'un dernier secrétaire. Lemerre, 1890.
— Sainte-Beuve intime et familier. Duc, 1903.

Voizard (F.). — Sainte-Beuve (Etude médico-psychologique). Maloine, 1912.
Le Livre d'or de Sainte-Beuve. Fontemoing, 1904.

Périodiques :

Brémond (H.). — Un Romantique impénitent. Sainte-Beuve et l'intelligence. *Le Correspondant*, 1919, vol. 277, p. 28-54, 234-259.
Philipps (M.). — Sainte-Beuve and the Lake Poets. *French Quarterly*, 1926, VIII, p. 215-222.
Roth (G.). — Kirke White et Joseph Delorme. *Revue de littérature comparée*, I, 1921, p. 586-599.
— Sainte-Beuve, Crabbe, et le conte en vers. *French Quarterly*, III, 1921, p. 15-34.
— Sur les imitations en vers par Sainte-Beuve de poèmes anglais. *Revue germanique*, XIII, 1922, p. 405-413.
Robert (P.). — Sainte-Beuve poète. *Revue bleue*, XI, 1899, 472-475.

A consulter :

Bordeaux (H.). — Pèlerinages littéraires. Fontemoing, 1905.
Bourget (P.). — Sociologie et littérature. Plon, 1906.
— Quelques témoignages. Plon, 1928.
Brunetière (F.). — Evolution de la poésie lyrique. II. Hachette, 1894.
Charpentier (J.). — Evolution de la poésie lyrique, de Joseph Delorme à Paul Claudel. 1931.
Chaudesaigues (J.-G.). — Les écrivains modernes de la France. Gosselin, 1841.
Dubedout (E.). — Le sentiment chrétien dans la poésie romantique. Poussielgue, 1901.
Elkington (M.). — Relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830). Champion, 1929.
Guillemin (H.). — Le *Jocelyn* de Lamartine. Boivin, 1936.
Jones (E.). — Voyageurs français en Angleterre. De Boccard, 1930.
Merlant (J.). — Le roman personnel de Rousseau à Fromentin. Hachette, 1905.
Morel (L.). — Etudes littéraires. Schultheiss, Zurich, 1898.
Pellissier (G.). — Le mouvement littéraire contemporain. Hachette, 1901.
Pavie (A.). — Médaillons romantiques. Emile-Paul, 1909.
Philipps (E.-M.). — Philarète Chasles, critique et historien de la littérature anglaise. Droz, 1933.
Partridge (E.). — The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). Champion, 1924.
Peyre (H.). — Shelley et la France. Le Caire, 1935.

Scherer (E.). — Etudes critiques sur la littérature contemporaine. Vol. I et IV, Lemerre, 1863-1875.
Texte (J.). — Etudes de littérature européenne. Colin, 1898.

III. — OUVRAGES DIVERS

Potier. — Catalogue des livres rares et curieux composant la bibliothèque de Sainte-Beuve. Labitte, 1870.
Boulogne-sur-Mer. — Ouvrage offert par la ville de Boulogne-sur-Mer aux membres du xxviii[e] Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Boulogne-sur-Mer, 1899.

IV. — EDITIONS DES POETES ANGLAIS CITES

Bowles (W.L.). — Poetical Works. Cassell, Petter, Galpin, London.
Bowles (Miss Caroline). — Poetical Works. Blackwood, 1827.
Coleridge (S.T.). — Poems. Oxford, 1927.
Collins (W.). — Poems. Etchells and Mc Donald, 1929.
Cowper (W.). — Poems. Everyman-Dent, 1931.
Crabbe (G.). — Poetical Works. Oxford, 1908.
Goldsmith (O.). — Complete Works. Nimmo, Hay and Mitchell, s.d.
Gray (T.). — Poetical Works. Oxford, 1928.
Keats (J.). — Poetical Works. Oxford, 1927.
Lamb (C.). — Complete Works. Chatto and Windus, 1892.
Southey (R.). — Ballads, Lyrics and Minor Poems, Routledge, 1894.
White (H.K.). — The Remains of H.K.W. published by R. Southey, 1816.
Wordsworth (W.). — Poetical Works. Oxford, 1928.

V. — ETUDES SUR LES POETES ANGLAIS

Huchon (R.). — George Crabbe : un poète réaliste anglais. Hachette, 1906.
Legouis (E.) et Cazamian (L.). — Histoire de la littérature anglaise. Hachette, 1933.
Legouis (E.). — La jeunesse de Wordsworth. Masson, 1896.
Pichot (A.). — Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse. 3 vol., Gosselin, 1825.
Cambridge History of English Literature. Vol. X, XI et XII.

INDEX ALPHABÉTIQUE

contenant les noms de tous les auteurs étudiés ou mentionnés dans l'ouvrage.

(Les chifffes en caractères gras renvoient aux pages où l'auteur intéressé est l'objet d'une étude particulière.)

Akenside (M.), 94.
Armstrong (G.), 25.
Arnold (Matthew), 108.

Ballanche, 35.
Baudelaire, 203.
Bellessort (A.), 18, 67.
Béranger, 164.
Bernardin de St-Pierre, 32, 34.
Beattie (J.), 103.
Berkeley (G.), 116.
Brémond (Abbé), 82.
Boileau, 46, 88, 106, 143.
Bonnerot (J.), 21, 22, 23, 25, 26.
Bossuet, 105.
Bowles (Miss Caroline), 108, **195**, 201.
Bowles (W.), 107, **195**, 201.
Byron, 28, 53, 99, 151.

Catulle, 105.
Charpentier (John), 68.
Chasles (Philarète), 108, 192.
Chateaubriand, 32, 85, 86.
Chatterton, 52.
Chénier (André), 32, 46, 79, 82, 84, 88, 113, 175.
Choisy (L.-F.), 67, 86.
Coleridge, 6, 18, 34, 35, 36, 37, 90, 93, 98, **100-101**, 108, 110, **125-131**, 135, 137, 141, **145-149**, 176, 199, 201, 202.
Collins (William), **185-189**, 195, 201.
Coppée (François), 173, 203.
Cousin (Victor), 47.
Cowper, 5, 6, 18, 25, 29, 32, 33, 34, 35, 36, 41, 68, **86**, 101, **103-106**, 108, 114, **136-140**, 175, 176, 204.
Crabbe, 5, 6, 29, 37, 64, 65, 66, 67, 88, 90, **101-103**, 106, 108, 110, **131-136**, 141, **152-163**, 167, 168, **170-173**, **194**, 199, 203, 204.

Dante, 93, 110, 111.
Darwin (Erasmus), 32, 33.

Delavigne (Casimir), 11.
Delille, 32, 33, 34, 39.
Desbordes-Valmore (Mme), 25, 104, 122.
Desbordes-Valmore (Ondine), 25, 104.
Deschamps (Emile), 17, 88.
Dubedout (E.), 124.

Gautier (Théophile), 66.
Gibbon, 133.
Giese (W.-F.), 6.
Giraud (V.), 200.
Goldsmith, 101, 105, 106, 153, 185.
Gray, 106, 185, **189-191**, 201.

Harper (G.-M.), 41, 42.
Haussonville (comte d'), 6.
Horace, 143.
Hughes (William), 25, 104, 140.
Hugo, 16, 36, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 84, 85, 88, 93, 110, 182, 185.

Johnson (Samuel), 102.
Jouffroy, 96, 97.

Keats, 18, 108, 174, **191**.
Kerner (Justin), 195.

Lacaussade, 25, 104, 140.
Lalou (R.), 27, 43, 105.
Lamartine, 33, 35, 39, 40, 53, 57, 61, 66, 85, 86, 88, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 111, 112, 124, 145, 150, 151, 152, 153, 155, 158, 167, 168.
Lamb (Charles), 25, 108, **195**, 201.
La Rochefoucauld, 153.

Magnin (Charles), 5, 83.
Manuel (Eugène, 173, 203.
Manzoni, 102.
Merlant (J.), 51, 122.
Michaut (G.), 6, 48, 49, 53, 86, 115, 116.
Michel-Ange, 110, 111.
Milton, 29, 110, 111.
Moore (Thomas), 28.
Moschus, 175.

Newton (John), 103.
Nodier (Charles), 88, 122.

Partridge (E.), 12.
Pascal, 103.
Penrose, 101.
Percy (Thomas), 29, 103.
Pétrarque, 110, 111.
Philipps (E.-M.), 98.
Pichot (Amédée), 16, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 37, 41, 42, 45, 92.
Pope, 106.
Pythagore, 30.

Racine, 45.
Régnier (Mathurin), 66, 67, 88, 151.
Reid (Thomas), 96, 97.
Roth (G.), 152, 188.
Rousseau (J.-J.), 32, 33, 39, 77, 79, 156, 160.
Ruckert, 195.

Saint-Augustin, 110, 135.
Saint-Lambert, 32.
Sainte-Thérèse, 150.
Séché (L.), 10, 17, 37, 104.
Sénancour, 35.
Scott (Sir Walter), 28, 103.

Schlegel, 150 .
Shakespeare, 22.
Shelley, 108.
Simonide de Ceos, 178.
Smith (M.-A.), 6, 12, 21, 22, 27, 63, 64, 86.
Southey, 18, 28, 52, 107, **192-194,** 201.
Stace, 175.
Stewart, 96, 97.
Swift, 102.

Taine (Hippolyte), 7, 107.
Tastu (Mme), 44, 88, 122, 149, 185.
Taylor (Jeremy), 29.
Texte (J.), 6, 81.
Théocrite, 105.
Thomson (James), 32, 101, 153.
Tibulle, 78.
Troubat (Jules), **12, 174.**

Uhland, 195.

Vigny (Alfred de), 17, 84.
Villemain, 19, 99.
Virgile, 143.

White (H. Kirke), 6, 18, 29, 34, 35, 36, 42, 43, 45, **51-62,** 89, 137, 151, **184-185,** 199, 202, 203, 204.
Wilkie, 102.
Wordsworth, 5, 6, 18, 27, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 42, 44, 45, 62, 63, 67, **68-87,** 88, 88, **90-99,** 102, 106, 106, 108, 110, **111-125,** 135, 137, 140, 141, 144, 155, **164-173, 174-180, 194,** 199, 202, 203.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 5

CHAPITRE I. — Sainte-Beuve et l'Angleterre. Contacts personnels 9

— II. — Ce que Sainte-Beuve savait d'anglais..... 21

— III. — Lectures et jugements (I) 27

— IV. — Premières tendances. *Poésies de Joseph Delorme* 39

— V. — Lectures et jugements (II) 90

— VI. — *Les Consolations* 109

— VII. — *Les Pensées d'août* 142

— VIII. — Poésies diverses 174

CONCLUSION 199

APPENDICE 205

BIBLIOGRAPHIE 221

INDEX ALPHABÉTIQUE 225

20109. — Bordeaux, Imprimerie Centrale Delmas, 6, place Saint-Christoly. — 1937.